



Selma Lagerlöf

**LE  
CHARRETIER  
DE LA MORT**

Titre original : Körkarlen

Traduction : T. Hammar

1922 (éd. orig. 1912)

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

---

## Table des matières

---

LE CHARRETIER DE LA MORT .....	3
I.....	4
II .....	15
III.....	22
IV .....	36
V.....	57
VI .....	72
VII.....	75
VIII .....	80
IX .....	99
X.....	102
XI .....	112
DAME CARÊME ET PETTER NORD.....	118
I.....	119
II .....	131
III.....	143
IV .....	153
Ce livre numérique :.....	162

**LE CHARRETIER**

**DE LA MORT**

## I

Une pauvre jeune fille de l'Armée du Salut agonisait.

Elle avait attrapé une de ces phtisies rapides et brutales qui ne vous permettent pas de résister plus d'un an. Tant qu'elle l'avait pu, elle avait continué ses tournées et rempli ses devoirs ; mais quand ses forces l'eurent trahie, on l'envoya dans un sanatorium. Elle y avait été soignée pendant quelques mois sans aucune amélioration, et, comprenant qu'elle était perdue, elle était revenue près de sa mère qui habitait une petite maison à elle dans une rue de banlieue. Là, couchée dans une pauvre chambre étroite où elle avait passé son enfance et sa première jeunesse, elle attendait la mort.

Sa mère s'était installée près de son lit, le cœur serré, mais si absorbée par ses soins de garde-malade, qu'elle ne prenait pas le temps de pleurer. Une Salutiste, qui, comme la malade, appartenait à la classe des visiteuses, se tenait au pied du lit et versait silencieusement des larmes. Ses yeux se posaient avec le plus grand dévouement sur le visage de la mourante ; et, lorsque les pleurs obscurcissaient son regard, elle les essuyait d'un geste brusque. Sur une petite chaise basse, très inconmode, que la malade avait beaucoup aimée et qu'elle avait transportée partout avec elle dans ses déménagements, était assise une femme forte avec l'S des Salutistes brodé sur le col de son corsage. On lui avait offert une meilleure place, mais elle désirait rester sur ce siège peu confortable, comme si c'était, en quelque sorte, honorer la mourante.

Ce jour-là ne ressemblait pas à tous les autres : c'était la Saint-Sylvestre. Le ciel pesait gris et lourd. Dans les maisons on avait l'impression du froid et du mauvais temps ; mais dehors l'air paraissait étonnamment tiède et doux. Le sol était tout noir, sans neige. Quelques flocons égarés tombaient lentement, fondant dès qu'ils touchaient la terre. Une grosse chute de neige semblait imminente, mais elle ne se décidait pas. On eût dit que le vent et la neige jugeaient inutile de rien commencer en cette fin d'année et qu'ils se réservaient pour la nouvelle année qui était si proche.

Le même esprit semblait paralyser les hommes. Ils ne prenaient aucune décision. Les rues n'étaient point animées ; on ne travaillait pas dans les maisons. En face du logis de la mourante s'étendait un terrain où l'on avait commencé à enfoncer des pilotis pour une construction. Le matin, quelques ouvriers étaient venus, ils avaient élevé le gros « mouton » en chantant comme à l'ordinaire, puis l'avaient laissé retomber. Mais ils n'avaient pas continué longtemps, et le chantier était bientôt redevenu désert.

Quelques femmes avaient passé, le panier au bras, se rendant à leur marché, mais cela n'avait duré que quelques instants. On avait rappelé les enfants qui jouaient dans la rue, car il fallait s'habiller pour ce soir de fête, et ils n'étaient plus ressortis. Les chevaux, traînant des camions vides, s'en allaient remiser au fin fond du faubourg et prendre un repos de vingt quatre heures. Le calme s'établissait de plus en plus, à mesure que l'après-midi avançait. Chaque bruit qui cessait était un soulagement.

– C'est bon pour elle de mourir la veille d'une fête, dit la mère. Bientôt on n'entendra plus rien du dehors qui puisse troubler ses derniers instants.

La malade avait perdu conscience depuis le matin, et les trois femmes réunies autour de son lit pouvaient dire ce qu'elles voulaient sans qu'elle les entendît. Néanmoins on se rendait facilement compte qu'elle n'était pas dans le coma. Son visage

avait changé d'expression à plusieurs reprises au cours de la journée : il avait exprimé de l'étonnement et de l'inquiétude ; il avait pris un air tantôt suppliant et tantôt torturé. Depuis un moment il était empreint d'une indignation puissante qui semblait l'agrandir et qui l'embellissait.

La petite Sœur des pauvres était si transfigurée que sa camarade qui se tenait au pied du lit se pencha vers l'autre Salutiste et lui murmura :

– Regardez donc, capitaine ! Sœur Edit devient si belle ! Elle a l'air d'une reine.

La grande femme se leva de sa chaise basse pour mieux contempler la mourante.

Elle n'avait sans doute jamais vu la petite « visiteuse » sans cet air d'humilité gaie qu'elle avait gardé jusqu'à la fin, si malade et si lasse qu'elle fût. Aussi le changement l'étonna au point qu'elle ne reprit plus sa place et demeura debout.

D'un mouvement brusque, presque impatient, la petite Sœur s'était remontée sur l'oreiller et, pour un peu, se fût assise dans le lit. Un trait d'indescriptible noblesse donnait à son front une étrange majesté, et, bien que fermées, ses lèvres semblaient prononcer des paroles de blâme et de mépris.

La mère leva la tête vers les deux Salutistes étonnées.

– Elle a été comme cela les autres jours aussi, fit-elle. N'est-ce pas l'heure où elle faisait sa tournée ?

La plus jeune des Salutistes jeta un coup d'œil sur la petite montre fatiguée de la malade qui était là posée tout près du lit.

– Oui, dit-elle, c'est à cette heure qu'elle s'en allait chez les malheureux.

Elle s'interrompit et porta son mouchoir à ses yeux. Dès qu'elle essayait de parler les sanglots lui montaient à la gorge.

La mère prit une des petites mains dures de sa fille entre les siennes et la caressa doucement.

– Elle a eu trop de mal quand elle les aidait à nettoyer leurs taudis et quand elle les sermonnait pour leurs vices, dit-elle, et sa voix révélait une sourde rancune. – Lorsqu'on a eu un travail trop fatigant, on n'arrive pas à en détacher sa pensée. Elle croit être encore parmi eux.

– Il en est parfois ainsi d'un travail qu'on a trop aimé, dit doucement la « capitaine ».

Elles virent les sourcils de la malade se froncer et entre eux un pli qui se creusait de plus en plus, pendant que se relevait sa lèvre supérieure.

– On dirait l'ange du jugement dernier, dit la capitaine d'un ton d'exaltation.

– Que peut-il donc y avoir aujourd'hui à l'asile ? demanda sa camarade qui écarta les deux femmes pour passer doucement sa main sur le front de là mourante.

– Sœur Edit ne vous en inquiétez pas ! poursuivit-elle en la caressant. Sœur Edit, vous avez fait assez pour les malheureux.

Ces paroles semblèrent avoir eu le don de délivrer la malade des visions qui la hantaient. La tension, la colère s'effacèrent de ses traits. L'expression douce et souffrante, qui lui avait été coutumière pendant toute sa maladie, lui revint.

Elle rouvrit les yeux ; et, en voyant sa camarade penchée sur elle, elle posa la main sur son bras et voulut l'attirer.

La Salutiste devina plutôt qu'elle ne saisit le sens de ce léger contact. Elle comprit la prière muette des yeux et se baissa jusqu'aux lèvres de la malade.

– David Holm, articula la mourante.

La Salutiste secoua la tête : elle avait peur d'avoir mal entendu. La malade faisait des efforts extrêmes pour arriver à s'exprimer. Elle répéta, en s'arrêtant sur chaque syllabe :

– Da-vid Holm. En-voyez cher-cher Da-vid Holm !

Elle plongea en même temps son regard dans les yeux de son ancienne camarade, jusqu'à ce que celle-ci l'eût enfin comprise. Alors elle se laissa aller à l'assoupissement ; et, après quelques minutes, elle fut de nouveau très loin, au milieu de quelque scène atroce qui remplissait son âme d'irritation et d'angoisse.

Sa camarade se redressa. Elle ne pleurait plus. Elle était en proie à une émotion qui avait tari ses larmes.

– Elle veut que nous envoyions chercher David Holm !

La mourante semblait avoir fait là une demande terrible. La grande et forte capitaine en fut aussi bouleversée que sa compagne.

– David Holm ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas possible. Comment pourrait-on laisser entrer David Holm près d'une mourante ?

La mère de la malade avait suivi les changements de physionomie de sa fille, dont le visage avait repris son air de juge courroucé. Elle adressa une question muette aux deux femmes.

– Sœur Edit veut qu'on envoie chercher David Holm, dit la capitaine de l'Armée de Salut, mais nous ne savons pas si vraiment c'est une chose à faire.

– David Holm ? interrogea la mère, perplexe. Qui est David Holm ?

– C'est un de ceux qui ont donné beaucoup de mal à Sœur Edit, un de ceux sur qui le Seigneur n'a pas permis qu'elle eût de pouvoir.



– Mais peut-être Dieu a-t-il voulu, capitaine, hasarda la jeune Salutiste, que Sœur Edit agît sur lui dans ses derniers moments.

La mère de la malade lui jeta un regard amer :

– Vous avez eu ma fille à vous tant qu'elle gardait une étincelle de vie. Laissez-la-moi maintenant qu'elle va mourir.

La question parut tranchée. La jeune Salutiste reprit sa place au pied du lit. La capitaine se rassit sur la petite chaise, ferma les yeux et s'abîma dans une prière à voix basse. Les autres comprirent d'après les quelques mots qui leur parvenaient qu'elle implorait Dieu pour que l'âme de la jeune Sœur pût quitter la vie en paix, sans être préoccupée et tourmentée des devoirs et des soucis qui appartiennent à cette terre d'épreuves.

Elle fut tirée de sa prière par la jeune Salutiste qui lui mit doucement la main sur l'épaule.

La malade avait repris connaissance encore une fois. Mais cette fois elle n'avait plus son air de douceur et d'humilité. Son front s'obscurcissait du reflet d'un orage intérieur.

La petite Salutiste se pencha tout de suite vers elle, et elle entendit très nettement cette question posée sur un ton de reproche :

– Pourquoi, Sœur Maria, n'avez-vous pas envoyé chercher David Holm ?

La jeune fille voulait sans doute présenter quelques objections, mais ce qu'elle lut dans les yeux de la mourante les lui fit taire.

– J'irai le chercher, Sœur Edit, dit-elle.

Puis, se tournant vers la mère comme pour s'excuser :

– Je n’ai jamais pu rien refuser à Sœur Edit, et je ne commencerai pas ce soir.

La malade referma les yeux avec un soupir de soulagement, et sa jeune camarade quitta la petite chambre, où le silence se reforma. La capitaine pria avec ardeur et angoisse. La poitrine de la malade travaillait, et sa mère s’approcha plus près encore du lit comme pour protéger sa pauvre enfant contre la souffrance et la mort.

Au bout de quelques moments, la malade regarda de nouveau autour d’elle du même air impatient que tout à l’heure. Mais quand elle vit la place de sa camarade vide, elle comprit qu’on avait tenu compte de son désir ; et son expression s’adoucit. Elle n’essaya point de parler ; elle ne retomba pas non plus dans son état inconscient ; elle demeura éveillée.

Tout à coup on entendit quelqu’un qui entra et traversait la première chambre. La malade se redressa presque dans son lit. Sa camarade apparut dans l’entrebâillement de la porte.

– Je n’ose pas entrer directement, dit-elle. J’apporte trop de froid. Capitaine Andersson, voulez-vous venir un instant ?

Elle aperçut le regard plein d’attente de la malade fixé sur elle.

– Je n’ai pas pu le rencontrer, dit-elle. Mais j’ai trouvé Gustavsson et quelques autres Salutistes, et ils m’ont promis de l’amener. Gustavsson me l’a promis, et, si c’est possible, ce sera fait.

Elle n’avait pas fini, de parler, que déjà la malade avait fermé les yeux et était repartie au milieu des visions qui l’avaient absorbée toute la journée.

– *Elle* le voit sans doute, chuchota la jeune Salutiste.

Sa voix trahissait une espèce de dépit qu’elle corrigea vite.

– Alléluia ! Ce n'est jamais un malheur quand c'est la volonté de Dieu.

Elle se retira doucement, et la capitaine la suivit.

Une femme se tenait dans la première pièce. Elle n'avait guère dépassé la trentaine. Mais elle avait un teint si gris et ridé – un teint qu'on eût dit froissé d'une main rude – et des cheveux si rares et un corps si émacié que bien des vieillards eussent paru jeunes à côté d'elle. De plus, elle était si déguenillée qu'on l'aurait en vérité soupçonnée de s'être ainsi fagotée dans des haillons pour aller mendier.

La capitaine de l'Armée de Salut considéra cette femme avec un brusque élan d'angoisse. Ce n'étaient pas ses loques lamentables ni sa vieillesse prématurée qui effrayèrent : c'était la rigidité morte de son visage. On avait devant soi un être humain qui allait, venait, se mouvait comme tout le monde, mais qui était parfaitement inconscient. Elle semblait avoir tant souffert que son âme, arrêtée à une espèce de carrefour, pouvait d'un moment à l'autre sombrer dans la démence.

– C'est la femme de David Holm, expliqua la jeune Sœur. Je l'ai trouvée ainsi quand je suis allée chez eux le chercher. Il était sorti ; elle était seule et incapable de répondre à mes questions. Je n'ai pas osé la laisser, voilà pourquoi je l'ai amenée.

– La femme de David Holm ! s'écria la capitaine. Je l'ai certainement déjà vue ; mais je ne la remettais pas. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

– Ce qui a pu lui arriver ? Ça se voit, il me semble, répondit la jeune Sœur avec un mouvement de colère impuissant. Son mari est en train de la tuer.

La capitaine regardait toujours la pauvre femme. Les yeux lui saillaient des orbites ; ses prunelles avaient une fixité obstinée. Elle entrelaçait machinalement ses doigts, et, de temps en temps, un grelottement faible s'échappait de ses lèvres.

Que lui a-t-il fait, mon Dieu ? demanda-t-elle.

Je n'en sais rien. Elle n'a pas pu me répondre. Elle grelottait comme ça quand je suis venue. Les enfants étaient sortis, et il n'y avait personne à qui demander des renseignements. Ah, mon Dieu, mon Dieu, faut-il que cela soit arrivé juste aujourd'hui ? Comment pourrai-je la soigner quand je ne pense qu'à Sœur Edit ?

– Il l'a probablement battue.

– Oh, ça doit être bien pis que ça. J'en ai souvent vu, des femmes battues : elles n'ont jamais cet aspect. Non, non, c'est certainement quelque chose de plus grave, répéta-t-elle avec une terreur grandissante. Nous avons vu sur le visage de Sœur Edit que quelque chose de terrible se passait.

– En effet, s'écria la capitaine, c'est cela qu'elle voyait. Dieu soit loué que Sœur Edit l'ait vu et que vous ayez pu arriver à temps, Sœur Maria ! Dieu soit loué et remercié ! Sans doute il a voulu que nous sauvions sa raison.

– Mais que vais-je faire d'elle ? Lorsqu'on la prend par la main, elle vous suit mais ne vous entend pas. Son âme s'est envolée. Comment la rattraper et la lui restituer ? Je n'ai aucun pouvoir sur elle. Peut-être réussirez-vous mieux, capitaine.

La grande femme forte prit la main de la malheureuse et lui parla d'une voix tour à tour douce et sévère, mais aucune trace de compréhension ne se refléta sur le pauvre visage flétri.

Au milieu de ces vains efforts, la mère de la malade montra sa tête à la porte.

– Edit devient inquiète, dit-elle. Voulez-vous venir ?

Les deux Salutistes rentrèrent rapidement dans la petite chambre. La malade s'agitait dans son lit. Son agitation semblait provenir bien plutôt d'une inquiétude morale que de la

douleur physique. Elle se calma dès qu'elle revit ses deux amies à leur place habituelle, et ferma les yeux.

La capitaine fit un petit signe à sa camarade de rester près de la malade et s'apprêta à se glisser dehors.

À ce moment la porte s'ouvrit, et la femme de David Holm entra.

Elle alla droit au lit, et s'arrêta, les yeux inconscients, grelottant comme naguère et entrelaçant ses doigts durs à en faire craquer les articulations.

Un long moment elle sembla ne rien voir, mais peu à peu la fixité de son regard se relâcha. Elle se pencha un peu en avant et s'approcha lentement du visage d'Edit. Tout à coup elle prit un air menaçant et sinistre, ses doigts se délacèrent et se courbèrent comme des griffes. Les deux Salutistes se levèrent d'un bond, craignant que la démente ne se jetât sur la moribonde.

Alors la petite Sœur ouvrit les yeux, aperçut le pauvre être effrayant, demi-fou, se redressa dans son lit et lui mit les deux bras autour du cou. Elle l'attira à elle avec toute la force dont elle était encore capable et lui baisa le visage, le front, les joues et les yeux en murmurant :

– Pauvre Madame Holm ! Pauvre Madame Holm !

La malheureuse femme sembla d'abord vouloir se dégager, mais soudain tout son corps tressaillit. Elle fondit en larmes et s'affaissa à genoux près du lit, la tête toujours contre la joue de la mourante.

– Elle pleure, Sœur Maria, elle pleure ! chuchota en extase la capitaine. Elle est sauvée.

La plus jeune des deux Salutistes serra violemment le mouchoir trempé de larmes qu'elle tenait dans son poing et murmura, en faisant un effort désespéré pour assurer sa voix :

– Il n’y a qu’elle à pouvoir faire des choses pareilles, capitaine. Que deviendrons-nous quand elle ne sera plus là ?

À ce moment elles rencontrèrent le regard suppliant de la mère.

– Oui, oui, fit la capitaine, nous allons l’éloigner. Il ne faut d’ailleurs pas que son mari la trouve ici... Non, Sœur Maria, vous resterez près de votre amie, continua-t-elle comme la jeune Salutiste faisait un mouvement pour quitter la chambre. Je me charge de cette pauvre femme.

## II

Ce même soir de l'An, mais plus tard, la nuit déjà tombée, trois hommes boivent de la bière et de l'eau-de-vie dans le petit square qui entoure l'église de la ville. Ils se sont installés sur une pelouse flétrie, sous quelques tilleuls dont les rameaux noirs brillent d'humidité. Ils ont passé la soirée dans un estaminet, et à l'heure de la fermeture ils sont venus s'installer là à la belle étoile. Ils n'ignorent pas que c'est la nuit de la Saint-Sylvestre, et c'est même pour cela qu'ils se sont assis dans le square de l'église. Ils veulent être près de l'horloge, entendre les douze coups de minuit et trinquer au Nouvel An.

Ils ne sont pas dans l'obscurité : les hauts globes électriques des rues voisines projettent leurs rayons lumineux sur le square et l'éclairent. Deux d'entre eux sont âgés et usés, vieux routiers impénitents qui se sont aventurés dans la ville pendant ces jours de fête afin d'y boire les pauvres sous qu'ils ont ramassés en mendiant. Le troisième est un homme de trente et quelques années. Il est vêtu aussi misérablement que ses compagnons, mais il est grand et bien fait. La vie ne paraît pas avoir encore brisé sa vigueur.

Comme ils ont peur d'être découverts et chassés par la police, ils se sont rapprochés les uns des autres et parlent à voix basse. C'est le plus jeune qui a la parole, et les deux autres l'écoutent avec une attention qui leur a fait un instant oublier les bouteilles.

– Oui, j’avais autrefois un copain, dit-il – et sa voix sonne grave, presque mystérieuse, tandis qu’une lueur de malice brille dans ses yeux, – et le dernier jour de l’année ce copain devenait tout autre. Ce n’était pas qu’il eût de la comptabilité à faire ni qu’il eût lieu de se plaindre des bénéfices de son année. Non ; il avait entendu dire que quelque chose de dangereux et de sinistre pouvait vous arriver ce jour là. Je vous affirme qu’il restait silencieux et inquiet toute la journée et n’osait même pas regarder son verre. D’habitude, il n’était pas morose, mais une nuit de Saint-Sylvestre, il aurait été aussi impossible de l’amener à une petite fête comme celle-ci qu’il vous serait impossible, mes braves, de trinquer avec le gouverneur !...

« Vous vous demandez de quoi il avait peur ? Il ne criait pas cela sur les toits ; une fois, cependant, il me le confessa. Mais vous n’aimeriez peut-être pas à l’entendre raconter cette nuit ? On se sent un peu mal à l’aise dans un square d’église, à cette place où sans doute il y a eu jadis un cimetière, que vous en semble ?

Les deux chemineaux assurèrent aussitôt qu’ils ne connaissaient pas la peur des revenants, et leur compagnon reprit :

– Ses parents étaient des bourgeois. Il avait lui-même étudié pendant quelque temps à l’Université d’Upsal, de sorte qu’il savait bien plus de choses que nous autres. Et figurez-vous que, s’il se tenait si tranquille la veille de l’An, c’était seulement par crainte d’être entraîné dans une rixe ou exposé à un accident ou il aurait pu perdre la vie. Il n’avait peur de mourir que ce jour-là, car il s’imaginait qu’il serait alors condamné à conduire le tombereau de la Mort.

– Le tombereau de la Mort ! répétèrent les deux chemineaux à l’unisson et d’un ton interrogateur.

Le grand gaillard s’amusa à éveiller leur curiosité en leur demandant solennellement si, malgré tout, ils tenaient à en-



tendre cette histoire à la place où ils étaient. Mais les deux autres le pressèrent de continuer.

– Eh bien, mon copain prétendait qu’il y avait une vieille, vieille charrette, de l’espèce dont les paysans se servent pour porter leurs denrées au marché, mais si vieille, si délabrée qu’elle n’aurait jamais osé se montrer sur les grands chemins. Elle était si couverte de boue et de poussière qu’on ne voyait plus de quoi elle était faite. Un essieu était rompu, et les cercles des roues ballottaient ; ces roues, qui n’avaient jamais été graissées, grinçaient épouvantablement. La carrosserie était pourrie, le coussin du siège éventré. Une vieille haridelle borgne, boiteuse, la crinière et la queue grisonnantes, traînait ce misérable véhicule. La maigreur de son dos faisait pointer son échine comme une lame de scie, et l’on pouvait compter ses côtes sous sa peau. Les jambes à demi ankylosées, paresseuse, elle portait des harnais usés, déteints et rafistolés au moyen de ficelles et de branches d’osier. Il ne restait plus le moindre ornement de cuivre ou d’argent, rien que de maigres pompons de laine sale, et les guides, nouées et reprises, étaient en harmonie avec les harnais.

Il s’arrêta et tendit la main vers la bouteille pour laisser à ses interlocuteurs le temps de comprendre.

– Peut-être ne trouvez-vous pas cela si merveilleux, continua-t-il, mais il y avait aussi le charretier. Il est assis, voûté et morne, sur le siège délabré. Ses lèvres sont bleu-noir et ses joues livides, et les yeux vitreux comme des miroirs détériorés. Il est vêtu d’une grande mante noire avec un capuchon enfoncé jusqu’aux yeux, et il tient dans sa main une faux rouillée et émoussée, à long manche. Car, voyez-vous, cet homme-là, ce n’est pas un charretier ordinaire ; il est au service d’un grand seigneur sévère qui s’appelle la Mort. Nuit et jour il voyage pour faire ses commissions. Dès que quelqu’un va mourir, il se présente avec sa vieille charrette grinçante aussi vite que peut trotter sa pauvre bête bancale.

Le narrateur s'arrêta et essaya de voir le visage des deux chemineaux. Leur attention était très tendue, et il continua :

– Vous avez sans doute vu des gravures représentant la Mort, et vous l'avez toujours vue à pied. Aussi le charretier dont je parle n'est point la Mort elle-même, mais seulement son valet. Vous comprenez qu'un aussi grand personnage ne daigne récolter que la plus belle moisson, et c'est à son charretier qu'il confie le soin de ramasser les pauvres brins d'herbe et les simples qui poussent au bord des fossés. Mais voici ce qui est le plus curieux de toute cette histoire : il paraît du moins que, bien que ce soit toujours le même piteux équipage, ce n'est pas le même charretier. C'est le dernier homme qui meurt dans l'année, celui qui rend l'âme juste quand sonnent les douze coups de minuit, c'est celui-là le charretier prédestiné de la Mort. Son corps sera enterré comme celui de tout le monde ; mais son esprit est forcé de mettre le capuchon et de prendre la faux et d'aller de maison mortuaire en maison mortuaire durant toute une année jusqu'à ce qu'un autre le relève à la Saint-Sylvestre.

Le narrateur se tut et jeta sur les deux petits hommes un regard d'attente malicieuse.

Il remarqua qu'ils renversaient la tête en arrière dans de vains efforts pour voir l'heure à l'horloge.

– Onze heures trois quarts viennent de sonner, reprit-il. Le moment dangereux n'est donc pas encore arrivé. Il n'y a pas de péril encore. Mais vous comprenez maintenant de quoi mon camarade avait peur. C'était de mourir précisément aux coups de minuit la veille de l'An et de devenir le charretier de la Mort. Je crois que toute la journée il s'imaginait entendre le tonneau grincer et cahoter sur les pavés. Et, figurez-vous, il est mort, paraît-il, l'an dernier juste le soir de la Saint-Sylvestre.

– Et à l'heure de minuit même ?

– Je sais seulement qu’il est mort dans la nuit, mais j’ignore à quelle heure. J’aurais d’ailleurs pu lui prédire qu’il mourrait ce jour-là, tant il en avait la hantise. Si une pareille idée s’emparait de vous, vous pourriez bien aussi y passer.

Les deux petits hommes loqueteux avaient saisi chacun un goulot de bouteille, et une bonne rasade leur donna du cœur.

Là-dessus, lentement et en chancelant, ils commencèrent à se lever.

– Comment ? Vous voulez me fausser compagnie avant le coup de minuit et sans trinquer ? s’écria l’homme qui avait raconté l’histoire et qui commençait à en regretter l’effet. Ce n’est pas possible que vous attachiez tant d’importance à une vieille balançoire comme celle-là ? Mon camarade, dont je vous ai parlé, était un peu mou, voyez-vous, il n’était pas comme nous autres de bonne vieille souche suédoise. Allons, une goutte encore ! Asseyez-vous donc !

– Heureusement qu’on nous laisse tranquilles, reprit-il quand ils se furent réinstallés par terre. Ceci est le premier endroit où j’ai pu être en paix aujourd’hui. Partout ailleurs j’ai été assailli par des Salutistes qui voulaient me mener voir une des leurs, Sœur Edit, qui est sur le point de mourir. Je les ai remerciés. Je ne tiens pas à entendre leurs sermons et leur dévotion doucereuse ; on n’y va certainement pas de son propre gré.

Les petits hommes, si embrouillées que fussent leurs idées après les dernières rasades, tressaillirent en entendant nommer Sœur Edit et demandèrent si ce n’était pas celle qui présidait au siège central de secours.

– Oui, oui, répondit le jeune ; elle m’a honoré d’une attention toute particulière cet hiver. J’espère qu’elle n’est pas de vos « amis intimes et que le deuil ne vous sera pas trop lourd.

Sans doute était-il resté au fond du cœur des deux vieux vagabonds le souvenir de quelque bienfait de Sœur Edit, car

tous les deux déclarèrent avec fermeté et à l'unisson que si Sœur Edit avait demandé quelqu'un, celui-là devait se rendre auprès d'elle.

– C'est là votre opinion ? répondit le troisième camarade. J'irais si vous me disiez quel bien cela pourrait faire à Sœur Edit de me voir.

Aucun des deux chemineaux n'essaya de répondre à cette question. Ils continuèrent seulement à le presser d'y aller, et comme il refusait toujours et se moquait d'eux, ils se mirent tellement en colère qu'ils le menacèrent de le rosser s'il n'y allait pas de bon gré.

Ils se levèrent même, retroussant leurs manches, et se mirent en posture d'accomplir leur menace.

Leur adversaire, conscient d'être l'homme le plus grand et le plus fort de toute la ville, eut pitié de ces deux pauvres loques humaines.

– S'il faut absolument se battre, dit-il, je suis prêt. Mais je trouve que nous pourrions bien tâcher de nous entendre, rapport surtout à ce que je vous ai raconté tout à l'heure.

Les deux ivrognes ne savent peut-être même plus pourquoi ils sont furieux ; mais leur esprit batailleur est excité, et ils se jettent sur lui à coups de poings. Lui, il est si sûr de sa supériorité qu'il ne se relève même pas et demeure assis. Il se contente de les écarter du bras et de les rejeter à droite et à gauche comme deux jeunes chiens. Mais comme de jeunes chiens ils reviennent à l'assaut, et l'un d'eux réussit à donner au grand gaillard un coup assez violent dans la poitrine. L'instant après, le jeune homme sent quelque chose de chaud qui lui monte à la gorge et lui remplit la bouche. Comme il sait qu'il a un poumon à demi consumé, il comprend que c'est une hémorragie. Il cesse de lutter et se jette par terre, pendant qu'un large flot de sang jaillit de ses lèvres.

Ceci est déjà très grave, mais ce qui rend le malheur presque irréparable, c'est que les deux chemineaux, qui sentent qu'un sang chaud leur éclabousse les mains et qui voient l'adversaire s'affaisser de tout son long, s'imaginent l'avoir tué et prennent la fuite. L'hémorragie cesse après un moment, c'est vrai, mais au moindre effort qu'il fait pour se relever, elle reprend.

Ce n'est pas une nuit très froide ; cependant, étendu par terre, l'homme se sent pénétrer de fraîcheur humide. Il se rend compte qu'il est perdu si l'on ne vient le secourir. Comme le square se trouve presque au centre de la ville et que c'est la nuit de la Saint-Sylvestre où beaucoup de monde est dehors, il entend des gens qui passent dans les rues autour de l'église, mais personne n'entre dans ce jardin. Qu'il est cruel de percevoir le bruit de leurs pas et le son de leurs voix, et de mourir peut-être si près d'eux !

Il attend encore un moment, mais sous la morsure du froid, dans l'impossibilité de se lever, il se décide à pousser un appel.

Encore une fois la malchance le poursuit car au moment où il lance cet appel, l'horloge du clocher commence à sonner minuit. La pauvre voix humaine est noyée dans les ondes de l'airain, et personne ne l'a entendue. Sous l'effort, l'hémorragie reprend avec une telle violence qu'il craint de perdre jusqu'à sa dernière goutte de sang. « Vais-je mourir justement quand la cloche sonne minuit ? » se dit-il, et au même instant il a la sensation de s'éteindre. Il plonge dans les ténèbres et l'inconscience lorsque le dernier coup sonore annonce que la nouvelle année commence.

### III

À peine l'horloge a-t-elle sonné le dernier coup de minuit, qu'un grincement discordant et aigu traverse l'air.

Il se fait entendre à quelques instants d'intervalle, comme provenant d'une roue de voiture mal graissée, mais c'est un son si perçant et si désagréable que le plus mauvais véhicule ne pourrait le produire. Il donne de l'angoisse. Il éveille comme un pressentiment de tous les tourments et de toutes les souffrances imaginables. C'est un bonheur que ce grincement ne soit pas perceptible à la plupart des gens qui ont veillé pour attendre l'arrivée du Nouvel An.

David Holm, après sa terrible hémorragie, se débattait et essayait de reprendre conscience. Il lui sembla que quelque chose l'avait éveillé, pareil au cri perçant d'un oiseau qui passerait au-dessus de sa tête. Mais il était retenu dans un engourdissement dont il ne pouvait s'arracher.

Bientôt il est sûr que ce n'est pas un oiseau qui crie : c'est la vieille charrette de la Mort dont il a raconté l'histoire aux deux chemineaux et qui approche et qui traverse le square de l'église en grinçant et en gémissant. Mais, bien qu'à demi-inconscient, il écarte l'idée du chariot de la Mort. C'est à force d'y avoir pensé tout à l'heure qu'il s'imagine l'entendre.

Il retombe dans son assoupissement, et de nouveau le grincement opiniâtre coupe l'air. C'est bien le bruit d'une voiture. Ce

n'est pas une imagination, c'est la réalité même. Alors il secoue son engourdissement.

Il constate d'abord qu'il est toujours au même endroit et que personne n'est venu à son secours. Tout est comme avant, sauf le grincement aigu et répété. Cela semble partir de loin, mais c'est si perçant qu'il ne peut pas douter que cela l'ait réveillé.

Il se demande s'il a été évanoui longtemps : il ne le pense pas. Les gens qui passent tout près s'interpellent en se souhaitant la bonne année, et il en conclut que minuit vient à peine de sonner.

Le grincement se reproduit toujours ; et comme David Holm a toujours eu horreur des bruits stridents, il voudrait bien se lever et s'en aller. Il va essayer. Maintenant qu'il est réveillé, on ne dirait pas qu'il a dans le poumon une plaie béante. Il ne souffre plus du froid de la nuit, et il ne sent pas plus son corps que nous ne le sentons quand nous sommes en bonne santé.

Il est encore couché sur le côté comme il s'était jeté lorsque le vomissement de sang avait commencé ; il se tourne sur le dos pour voir ce que son corps endolori peut supporter. « Je me soulèverai d'abord sur le coude tout doucement, pense-t-il, puis je me retournerai et m'étendrai de nouveau. »

Lorsque notre pensée dit : je ferai telle ou telle chose, nous sommes habitués à voir cette chose s'exécuter aussitôt. Mais cette fois, il se produit un effet curieux : son corps demeure immobile et n'accomplit pas les mouvements commandés. Se peut-il qu'étant resté long temps là sur place, son corps soit gelé ? Mais en ce cas il serait mort. Or, il vit, car il entend et voit. D'ailleurs le temps n'est pas à la gelée : des gouttes tombent des arbres sur sa tête.

Il a été si préoccupé de cette étrange paralysie qui frappe son corps qu'il a oublié pour un moment l'atroce grincement,

mais voici qu'il l'entend de nouveau. Il se rapproche. On distingue le bruit du véhicule qui descend lentement la Grand'Rue. Et c'est certainement une misérable vieille guimbarde, car on n'entend pas seulement crier les roues et craquer le bois, on entend aussi le cheval glisser et buter à chaque pas sur le pavé gras. Certes, ce chariot de la Mort dont son ancien camarade avait si peur ne pourrait pas faire plus de bruit.

« Toi, mon vieux David Holm, se dit-il, tu n'as pas en général de faible pour la police, mais si cette fois elle voulait intervenir pour faire cesser ce vacarme, on lui en serait reconnaissant. »

David Holm se vante ordinairement d'avoir l'humeur gaillarde, mais ce grincement, joint à tout ce qui lui est arrivé cette nuit, est bien près de l'exaspérer. Il a quelque vague appréhension d'être trouvé ainsi, paralysé comme un mort, et qui sait ? d'être emporté pour être enseveli et enterré. « J'entendrais tout ce qu'on dirait autour de mon cadavre et ce serait peut-être des choses aussi malsonnantes que ce grincement. »

Cela le fait penser à Sœur Edit, non pas avec des remords, mais avec un vague dépit, comme si, en quelque sorte, elle triomphait de lui.

Tout à coup il s'arrête et écoute attentivement une longue minute. Mais oui ! La voiture a descendu la Grand'Rue jusqu'au bout, mais n'a point tourné vers la place. Le cheval ne bute plus sur des pavés pointus, il foule une allée sablée. Il vient du côté de l'église. Il est entré dans le square.

Heureux du secours qu'il va trouver, l'homme fait un nouvel effort pour se lever. Mais c'est toujours le même résultat : seule la pensée est mobile en lui.

En revanche il entend fort bien que le vieux véhicule approche. La charpente craque et crie, les essieux grincent ; la



malheureuse guimbarde pourra-t-elle jamais arriver jusqu'à lui ?

Elle s'avance avec une lenteur extrême que l'impatience du malheureux exagère encore.

Et quelle peut bien être cette voiture qui s'est engagée dans le square de l'église et en pleine nuit ? Il faut que le cocher qui prend ce chemin soit ivre, trop ivre peut-être pour porter aucun secours.

Le véhicule doit être maintenant à quelques pas de lui. Le terrible grincement impressionne et décourage David Holm. « J'ai de la malchance ce soir, se dit-il ; ce sera un nouveau malheur : ce doit être un tombereau très lourd ou un rouleau à aplanir qui va m'écraser ! »

L'instant d'après, David Holm aperçoit enfin cette voiture tant attendue, et, bien que ce ne soit nullement un rouleau écraseur, il se raidit de terreur.

Comme il ne peut pas remuer les yeux plus que le reste du corps, il ne voit que ce qui est juste en face de lui. Le véhicule grinçant qui vient de côté apparaît peu à peu. C'est d'abord une tête de vieux cheval aux crins blancs, aveugle ou borgne, qui tourne vers lui son œil éteint ; puis l'avant train d'une vieille rosse avec des harnais rafistolés au moyen de bouts de cordes ; puis toute la bête efflanquée ; enfin une vieille charrette délabrée sur des roues mal attachées et sa banquette chancelante.

Le charretier est assis sur la banquette. Son aspect est entièrement conforme à l'image que David Holm a tout à l'heure tracée à ses camarades. Il tient les deux rênes qui ne sont qu'une série de nœuds ; il a rabattu son capuchon sur les yeux ; il est voûté, comme courbé sous une fatigue qui ne céderait à aucun repos.

Lorsque David Holm avait perdu connaissance après sa terrible hémorragie, il lui avait semblé que son âme le quittait

comme une flamme qu'on souffle. Ce n'était plus ainsi, car maintenant il lui semblait qu'elle était secouée, agitée, tordue. Tout ce qui avait précédé l'arrivée du véhicule aurait dû le préparer à quelque chose de surnaturel, mais il ne voulait pas y attacher ses pensées. Et maintenant qu'il a devant ses yeux des choses sorties d'un conte fantastique, il demeure stupéfait.

« Cela me rendra fou, se dit-il au milieu de son égarement. Je serai perdu non seulement de corps, mais de raison. »

À ce moment, il aperçoit le visage du charretier et se sent sauvé ! Le cheval s'est arrêté et le charretier s'est redressé comme s'éveillant d'un rêve. Il a repoussé son capuchon d'un geste infiniment las et il a promené son regard autour de lui comme s'il cherchait quelque chose. Et David Holm a rencontré ses yeux et a reconnu un vieil ami.

– C'est Georges ! s'écrie-t-il mentalement. Il est drôlement fagoté, mais c'est bien lui. Où diable a-t-il été tout ce temps. Je ne crois pas l'avoir vu depuis un an au moins. Mais Georges est un homme libre qui n'a ni femme ni enfants. Il a l'air de revenir de loin, peut-être du pôle Nord. Il est pâle et gelé.

Il regarde attentivement le charretier, car quelque chose dans l'expression du visage lui est étranger. Mais ce ne peut être que son ancien copain Georges, son compagnon de bouteilles. Il reconnaît cette grande tête au nez aquilin, aux énormes moustaches noires et à la barbe en pointe. Un homme avec cette tête dont tout sergent, pour ne pas dire tout général, aurait été fier, avait tort de croire qu'on ne le reconnaîtrait pas sous n'importe quel équipement.

– On m'avait pourtant raconté, reprend-il en continuant son monologue, que Georges était mort dans un hôpital de Stockholm l'année dernière, la veille même du Jour de l'An. C'est évidemment une erreur, car le voici en chair et en os. Il n'y a qu'à le voir se redresser ! C'est Georges en personne avec son corps piteux qui s'accorde si mal à sa tête de caporal. Et j'ai bien

vu, quand il a sauté à bas de la charrette et que son manteau s'est entr'ouvert, qu'il portait encore la longue redingote dégue-nillée qui lui descendait aux talons. Boutonné jusqu'au cou comme toujours, ce pauvre Georges, sa longue cravate rouge flottant sous le menton, et pas trace de gilet ni de linge, exactement comme autrefois.

David Holm se sent tout ragaillardi.

– Si jamais je retrouve mes forces, poursuit-il, Georges me paiera cette plaisanterie. Il a failli me faire peur avec son accoutrement. Il n'y a que Georges pour avoir l'idée de se procurer une pareille charrette et un pareil cheval et pour venir me chercher ainsi. Jamais je n'aurais rien inventé de semblable. Georges a toujours été mon maître en tout.

Cependant le charretier s'est approché, de l'homme étendu par terre. Il s'est arrêté et le contemple. Son visage est sévère et immobile.

Il ne reconnaît évidemment pas celui qu'il a sous les yeux.

– Il y a quelque chose que je n'arrive pourtant pas à comprendre dans cette histoire, continue David Holm. D'abord comment a-t-il appris que les deux copains et moi nous avons pris place ici sur l'herbe ? Puis, même pour venir ici nous effrayer, comment a-t-il osé prendre le déguisement du Charretier de la Mort, lui qui en avait tant peur ?

Le charretier se penche sur David Holm sans avoir encore l'air de le reconnaître. « Il ne sera pas bien content, le malheureux, quand il apprendra qu'il va falloir me relever de mes fonctions », murmure-t-il.

Appuyé sur sa faux, il approche encore plus son visage de l'homme couché, et soudain il le reconnaît. Alors il se penche jusqu'à lui, rejette d'un geste impatient son capuchon et regarde le vieux camarade jusqu'au fond des yeux.

– Oh ! s’écrie-t-il avec terreur, c’est David Holm ! Et j’avais fait un seul vœu : que cela me fût épargné !

– David, David, est-il possible que ce soit toi ? dit-il, en jetant à terre sa faux et en s’agenouillant auprès de l’homme.

– Pendant toute cette année, poursuit il avec un accent de douleur et de tendresse, j’ai souhaité d’avoir l’occasion de te dire un mot, un seul mot, avant qu’il ne fût trop tard. Une fois j’en ai été bien près, mais tu ne t’y es pas prêté et je n’ai pas pu arriver jusqu’à toi. J’avais espéré mieux réussir dans une heure, lorsque mon service sera achevé et que je serai libre. Mais te voilà déjà, David. Il n’est plus temps de te mettre sur tes gardes.

David Holm écoute ce discours dans un profond étonnement. « Qu’est-ce que cela signifie ? se demande-t-il. Georges parle comme s’il était mort. Et quand s’est-il trouvé près de moi sans pouvoir m’aborder ? Mais il parle sans doute comme le veut son déguisement. »

– Je sais, David, reprend le charretier d’une voix qui tremble d’émotion, que c’est à moi que tu dois d’en être là. Si tu ne m’avais rencontré sur ton chemin, tu aurais mené une vie tranquille et honnête. Vous auriez acquis de l’aisance, ta femme et toi, car vous étiez de bons travailleurs tous les deux. Tu peux être sûr, David, qu’il ne s’est pas écoulé un seul jour durant cette interminable année où je ne me sois dit avec angoisse que c’est moi qui t’ai fait quitter ta vie de travail et prendre ces habitudes mauvaises. Hélas ! soupire-t-il en passant la main sur le visage de son ami, j’ai bien peur que tu ne te sois égaré plus même que je ne m’en doutais ! Sinon je ne verrais pas autour de tes yeux et de ta bouche ces traces terribles si profondément gravées.

La bonne humeur de David commence à se changer en impatience.

– Trêve de plaisanteries, Georges ! pense-t-il, toujours dans l’impossibilité de proférer une parole. Va plutôt chercher

quelqu'un qui puisse t'aider à me mettre dans ta charrette ! Puis en route pour l'hôpital !

– Tu as sans doute compris, David, quel a été mon métier cette année, reprend le charretier. Je n'ai pas besoin de te dire qui va prendre après moi la faux et les guides. Mais au cours de ces douze effroyables mois qui t'attendent, ne te dis jamais qu'il eût été dans mon pouvoir de ne pas te rencontrer cette nuit ! Sois persuadé que j'aurais tout fait pour t'épargner ce que j'ai dû subir, si cela m'avait été permis !

– Peut-être Georges est-il devenu fou, se dit David Holm. Autrement il comprendrait qu'il y va de ma vie et qu'un retard est mortel.

Au moment où cette pensée traverse son cerveau, le charretier le regarde avec une mélancolie infinie.

– Il est inutile de songer à l'hôpital, David. Lorsque je m'approche d'un malade, il n'est plus temps d'appeler un autre médecin.

– Je crois que tous les sorciers et tous les diables sont sortis cette nuit pour mener leur sabbat ! pense David Holm. Lorsque enfin il vient un homme qui pourrait me porter secours, il faut qu'il soit fou ou si méchant qu'il me laisse crever.

– Je voudrais te rappeler quelque chose qui t'est arrivé l'été dernier, David, reprend le charretier. C'était un après-midi de dimanche, et tu suivais une grand'route à travers une large vallée. Il y avait de tous côtés des champs de blé et de belles fermes avec des jardinets pleins de fleurs. C'était un de ces après-midi étouffants comme il y en a parfois au cœur de l'été, et je crois que tu te disais que tu étais la seule personne à te mouvoir par toute la contrée. Les vaches elles-mêmes se tenaient immobiles dans les pâturages, ne voulant pas s'écarter de l'ombre des arbres. On ne voyait personne. Les gens s'étaient sans doute re-

tirés dans leurs maisons afin d'échapper à la chaleur. C'est vrai, n'est-ce pas, David ?

– Possible ! consentit l'homme en dedans de lui. Seulement je me suis promené tant de fois par la chaleur et par le froid qu'il ne m'est pas facile de me rappeler toutes mes promenades.

– Au moment où le silence était le plus profond, tu entendis, David, un grincement derrière toi sur la route. Tu tournas la tête, croyant à une voiture, mais tu ne vis rien. Tu as regardé plusieurs fois, et tu te disais que c'était la chose la plus extraordinaire qui te fût jamais arrivée. Tu entendais des roues qui grinçaient, et si nettement ; mais d'où venait ce bruit ? Il faisait grand jour, et le silence était si complet que rien ne donnait le change en couvrant le bruit. Tu ne comprenais pas comment tu pouvais entendre un grincement d'essieux sans voir de voiture. Mais tu n'as pas voulu admettre qu'il y eût là rien de surnaturel. Si seulement tu y avais arrêté ta pensée, j'aurais pu me rendre visible avant que ce ne fût trop tard !

David Holm se rappela subitement cet après-midi. Oui, il avait bien regardé derrière les clôtures et dans les fossés, et il avait cherché partout la cause de ce bruit. Enfin, mal à son aise et troublé, il était entré dans une ferme pour ne plus l'entendre. Lorsqu'il en ressortit, le bruit avait cessé.

– C'est la seule fois que je t'ai vu cette année, poursuit le charretier, et j'ai fait ce jour-là tout pour que tu m'aperçoives, mais je n'ai pu que te faire entendre le bruit de mon chariot. Tu marchais comme un aveugle à côté de moi.

– C'est vrai ce qu'il raconte là, du moins c'est vrai que j'ai entendu le grincement, pensa David Holm. Mais que veut-il prouver par là ? Comment veut-il que je croie qu'il était là derrière moi sur la route ? J'ai très bien pu raconter cette histoire à quelqu'un qui l'aura à son tour rapportée à Georges.

Le charretier se penche en ce moment sur lui et lui dit de cette voix que l'on prend quand on veut raisonner un enfant malade :

– Il ne sert à rien de te débattre. On ne peut pas te demander de comprendre ce qui t'est arrivé, mais tu sais très bien que moi qui te parle je ne suis plus vivant. Tu as appris ma mort, et tu ne veux pas y croire. Et quand même tu ne l'aurais pas apprise, tu m'as vu venir dans ce chariot où ne voyage nulle âme vivante.

Il indique du doigt le misérable véhicule arrêté au milieu de l'allée.

– Ne regarde pas seulement le chariot, David, regarde aussi les arbres qui sont derrière !

David Holm obéit, et pour la première fois il est forcé d'avouer qu'il se trouve en présence de quelque chose d'inexplicable. Il voit à travers le chariot les arbres comme à travers un voile.

– Tu m'as entendu jadis bien des fois, David, dit le charretier. Ce n'est pas possible que tu ne remarques pas que je parle d'une autre voix aujourd'hui.

David Holm est obligé de lui donner raison. Georges avait toujours une belle voix, ce charretier l'a aussi, mais bien que ce soit la même, le timbre en est tout différent. Il est à la fois ténu et clair, et pourtant pas facile à entendre.

Le charretier tend la main, et David Holm voit qu'une petite goutte d'eau limpide, qui tombe des branches au-dessus de leur tête, traverse cette main et s'aplatit sur le sol.

Dans l'allée sablée il y a un rameau sec. Le charretier passe sa faux dessous et la relève sans que le rameau bouge.

– N'essaie pas de te donner le change, David, dit le charretier, tâche plutôt de comprendre. Tu me vois et tu me recon-

nais ; mais le corps que j'ai maintenant n'est visible qu'aux yeux des agonisants et des morts. Ne crois pourtant pas que ce corps n'existe pas. Comme le tien et comme celui des autres vivants, il sert de demeure à une âme, mais il n'a plus ni solidité ni pesanteur. Dis-toi que c'est une image comme tu en as vu dans les miroirs et que cette image est sortie de son miroir, capable de parler, de voir et de se mouvoir.

La pensée de David Holm ne s'insurge plus contre l'évidence. Il regarde la réalité en face et n'essaie plus d'y échapper. C'est au fantôme d'un mort qu'il a affaire, et son propre corps est un cadavre. Mais à mesure qu'il le reconnaît, une colère violente bouillonne en lui. « Je ne veux pas être mort, se dit-il, je ne veux pas ne plus être qu'une image, un rien. Je veux posséder encore un poing pour me défendre et une bouche pour parler. » La rage grandit en lui et s'accumule comme un orage noir et opaque, qui n'attend qu'une occasion pour se décharger.

– J'ai une prière à te faire, David, reprend le charretier. Nous étions jadis de bons amis. Tu sais qu'il arrive un moment pour nous tous où le corps est usé et où l'âme qui l'habitait est forcée de le quitter. L'âme hésite et tremble d'angoisse avant de pénétrer dans un monde qu'elle ne connaît pas. Elle ressemble à un petit enfant qui debout sur une plage n'ose pas se confier aux vagues. Pour qu'elle franchisse le dernier pas, il faut qu'elle entende l'appel de quelqu'un qui vit déjà dans l'au-delà. J'ai été cette voix, David, pendant toute une année, et maintenant c'est à toi de l'être pendant l'année qui vient. Ce que je voulais te demander, c'est de ne pas t'opposer à ce qui t'attend, mais de t'y soumettre de bon gré. Sinon tu ne feras que nous attirer de grandes souffrances à tous les deux.

Le charretier penche la tête pour rencontrer les yeux de David Holm, mais il se redresse vite comme épouvanté par ce regard de défi et de colère.



– Dis-toi bien, David, poursuit-il d’une voix qui insiste, que ce n’est pas une chose à laquelle tu peux te soustraire. Je ne connais pas encore bien comment est la vie de ce côté du tombeau, car je reste sur la frontière, mais je sais déjà qu’il n’y a pas de grâce. Il faut qu’on exécute ce qu’on est condamné à exécuter, de gré ou de force.

De nouveau il cherche les yeux de David Holm, et de nouveau n’y rencontre que le noir de la colère.

– Je conviens, David, reprend-il, qu’il n’y a pas de charge plus effroyable que celle de conduire ce chariot de maison en maison. Partout où le charretier se montre, les larmes et les gémissements l’attendent ; partout c’est la maladie et la destruction, le sang, les plaies, l’épouvante. Et il y a pire encore : le pire c’est de voir l’âme qui se débat dans le repentir et l’angoisse de ce qui va venir. Le charretier demeure sur la limite de l’au-delà. Comme les hommes, il n’a sous les yeux que des injustices et des déceptions, un partage inégal, du travail vain et du désordre. Ses regards ne plongent pas assez loin dans l’autre monde pour découvrir le sens de la vie terrestre. Il en entrevoit parfois quelque chose, mais le plus souvent il s’agite dans les ténèbres et le doute. Et n’oublie pas, David, que l’année pendant laquelle le charretier est condamné à conduire le tombereau de la Mort ne se mesure point en heures et en minutes terrestres : pour qu’il ait le temps d’être partout où sa besogne l’appelle, cette unique année s’étend sur des centaines et des milliers d’années. Et le plus terrible, le plus terrible de tout c’est que le charretier rencontre aussi dans ses courses les conséquences du mal qu’il a fait durant sa vie, et comment pourrait-il y échapper ?

La voix du charretier est devenue presque un cri, et il joint désespérément ses mains. Mais tout à coup il sent comme un courant de défi froid et moqueur qui lui vient de son ancien camarade. Il s’enveloppe de sa cape en frissonnant.

– David, implore-t-il, dans ton propre intérêt et dans le mien, je te supplie de ne pas m’opposer de résistance. Je suis

tenu à t'apprendre mon métier avant d'en être déchargé. Il est dans ton pouvoir de me retarder des semaines et des mois, oui, jusqu'à la prochaine nuit de la Saint-Sylvestre, car je ne recouvrerai la liberté que lorsque tu auras appris le métier de bon gré.

Le charretier, tout en parlant, est resté agenouillé à côté de David Holm, et l'immense tendresse apitoyée dont ses paroles sont empreintes, en double l'énergie. Il demeure encore un moment dans la même pose, épiant l'effet qu'elles auront produit. Mais chez l'ancien camarade ne survit qu'une résolution farouche de résister jusqu'à l'extrême limite de ses forces. « Je suis mort, soit, se dit-il. Contre cela il n'y a rien à faire, mais jamais on ne me fera accepter d'avoir quelque rapport que ce soit avec le chariot et le cheval de la mort. Il faudra me trouver une autre peine. »

Le charretier, sur le point de se relever, se ravise :

– Rappelle-toi, David, ajoute-t-il, que jusqu'ici c'est Georges, ton vieil ami, qui t'a parlé. Maintenant tu auras affaire à un autre. Tu sais à qui l'on songe en parlant de celui qui ne connaît pas la pitié.

L'instant d'après, le voilà debout, la faux à la main, le capuchon remonté.

– Prisonnier, sors de ta prison ! crie-t-il d'une voix sonore.

Immédiatement David Holm se lève. Il ne sait comment c'est arrivé : soudain il se trouve debout. Il vacille, tout semble tourner autour de lui, mais il reprend vite l'équilibre.

– Regarde derrière toi, David Holm ! ordonne la même voix forte.

Il obéit. Par terre est étendu un homme de haute stature, vigoureux, mais habillé de loques sales. Il est souillé de sang et de boue, entouré de bouteilles vides. Il a un visage rouge et boursoufflé dont on devine à peine les traits primitifs. Un rayon

de lumière des réverbères se reflète avec un éclat haineux et mauvais dans les étroites fentes des paupières.

Devant ce corps étendu il se tient debout, lui aussi homme de haute stature. Les mêmes loques sales et dégoûtantes que porte le cadavre le recouvrent. Il voit que c'est son double. Et pourtant non, pas son double, car il n'est rien. Il n'est qu'une image, une image de l'autre dans un miroir et qui est sorti de ce miroir et qui se meut et vit !

Il se retourne brusquement. Georges est là, et il voit maintenant que Georges non plus n'est rien que l'image du corps qu'il avait possédé jadis.

– Âme, qui perdis la domination de ton corps à l'heure de minuit la veille du Nouvel An, prononce Georges, tu me relèveras de mes fonctions. Pendant l'année qui commence tu délivreras les âmes de l'enveloppe terrestre.

À ces mots, David Holm se reprend. Fou de colère, il s'élançe sur le charretier, cherchant à saisir sa faux pour la briser, sa cape pour la déchirer.

Alors il sent ses mains prises et ses jambes qui se dérobent sous lui. Quelque chose d'invisible s'enroule autour de ses poignets, les ligotant aussi solidement que ses pieds.

Puis on le soulève. On le jette rudement, comme un poids mort, au fond du chariot, et il reste où il est tombé.

Au même instant, le chariot s'ébranle.

## IV

C'est une pièce étroite et longue, assez spacieuse ; et cette petite maison dans un faubourg ne contient que cette pièce et une autre moins grande qui sert de chambre à coucher. Elle est éclairée par une suspension et, sous cette lumière, paraît accueillante et gaie. On voit que les habitants se sont amusés à la meubler de façon qu'elle représente tout un appartement. La porte d'entrée est sur un des côtés de la maison, et tout près se trouve un petit fourneau. C'est la cuisine, et on y a réuni tous les ustensiles de ménage. Le milieu de la pièce est meublé en salle à manger avec une table ronde, deux ou trois chaises en chêne, une grande pendule et un petit buffet pour la vaisselle. Au-dessus de la table, la suspension suffit à éclairer le salon, c'est-à-dire le fond de la pièce, son canapé en acajou, son guéridon, son tapis à fleurs, un palmier dans un joli pot en faïence et de nombreuses photographies.

Cet arrangement a dû causer beaucoup d'amusement. Mais les gens qui y entrèrent la nuit de Saint-Sylvestre, un instant après le commencement de l'année, n'avaient pas ces idées souriantes et légères. C'étaient deux hommes, déguenillés et misérables : on aurait dit deux chemineaux, si l'un n'avait porté par dessus ses loques un long manteau noir à capuchon et n'avait tenu une faux à la main. Étrange accoutrement pour un chemineau, et plus étrange encore sa façon d'entrer dans la pièce sans tourner le bouton de la serrure ni entrebâiller la porte fermée. Le second n'est pas muni d'emblèmes effrayants, mais il entre

malgré lui, traîné par son compagnon, et il paraît plus sinistre que l'autre. Bien qu'il ait les pieds et les mains liés et qu'il soit jeté par terre avec dédain comme un monceau de loques, il fait peur par la fureur sauvage qui flambe dans ses yeux et contracte son visage.

Les deux hommes n'ont pas trouvé la pièce vide à leur entrée. Près de la table ronde sont assis un jeune homme aux traits délicats, au regard enfantin et doux, et une femme un peu plus âgée, petite et frêle. L'homme porte un chandail rouge où les mots « Armée de Salut » barrent sa poitrine. La femme est en noir sans aucun insigne, mais à côté d'elle sur la table est posé un chapeau du type adopté par les Salutistes.

Tous deux sont tristes profondément. La femme pleure en silence et s'essuie souvent les yeux avec un mouchoir froissé. Elle a un geste brusque, comme si les larmes l'empêchaient de remplir un devoir. Les yeux de l'homme sont aussi rougis par l'émotion, mais il ne se laisse pas aller à son chagrin parce qu'il n'est pas seul.

De temps en temps ils échangent quelques paroles, et il en ressort que leurs pensées ne quittent pas la pièce voisine où ils ont laissé une mourante avec sa mère. Mais, si absorbés qu'ils soient par la conversation, il est étrange qu'ils ne fassent attention, ni l'un ni l'autre, aux deux chemineaux qui viennent d'entrer. Ceux-ci restent muets, il est vrai : l'un debout appuyé au chambranle de la porte ; l'autre étendu à ses pieds. Mais comment expliquer qu'ils n'ont pas eu peur en voyant venir, dans la nuit noire, par les portes closes, ces deux hôtes ?

C'est du moins la question que se pose l'homme couché par terre, d'autant plus étonné que très souvent il les voit tourner les regards de son côté.

Il n'a jamais mis les pieds dans cette chambre, mais il reconnaît les deux personnes autour de la table ; et il comprend où il est. Si quelque chose pouvait augmenter sa fureur, c'est

bien de se trouver tout à coup transporté contre sa volonté dans un endroit où, la veille, il avait refusé de se rendre.

Soudain le Salutiste repousse la chaise :

– Il est minuit passé maintenant, dit-il. La femme de David Holm croyait qu’il allait rentrer vers cette heure-ci. Je vais aller faire une dernière tentative.

Il se lève lentement, comme à regret, et prend son pardessus posé sur le dos de la chaise.

– Je comprends bien, Gustavsson, que vous ne trouvez pas que ce soit très utile de l’amener, dit la jeune femme, en luttant toujours avec les larmes qui l’étouffent, mais vous devez vous dire que c’est le dernier service que vous pouvez rendre à Sœur Edit.

Le Salutiste s’arrête au moment d’enfiler son pardessus :

– Sœur Maria, dit-il, quand bien même ce serait, comme vous dites, le dernier service que je puisse lui rendre, je n’en souhaite pas moins que David Holm ne soit pas rentré ou qu’il refuse de me suivre. J’ai été le chercher à plusieurs reprises aujourd’hui, comme vous et le capitaine me l’avez ordonné, mais j’ai toujours été content que ni moi ni personne nous n’ayons réussi à l’amener.

L’homme couché par terre a tressailli en entendant prononcer son nom, et un vilain rictus tord sa bouche. « Celui-là au moins a quelque grain de bon sens », murmure-t-il.

La femme regarde le soldat de l’Armée de Salut et dit avec une certaine âpreté et d’une voix que les sanglots n’étouffent plus :

– Il est bon que vous formuliez cette fois votre message à David Holm de façon à lui faire comprendre qu’il faut venir.

De l'air d'un homme qui obéit sans conviction, le Salutiste s'approche de la porte. Arrivé là, il se retourne brusquement :

– Et faut-il l'amener même s'il est ivre-mort ? demande-t-il.

– Amenez-le mort ou vif, Gustavsson. Au pire cas, on le laissera dormir et cuver son vin ici. L'important est de le trouver.

Le Salutiste a déjà la main sur la serrure quand soudain il fait demi-tour et revient vers la table :

– Je ne peux pas supporter que David Holm vienne ici, s'écrie-t-il, – et son visage blêmit d'émotion. – Vous savez aussi bien que moi, Sœur Maria, quelle espèce d'homme il est. Trouvez-vous qu'il soit à sa place ici, Sœur Maria ? Trouvez-vous qu'il soit à sa place à côté d'ici, Sœur Maria ? – et il indiquait la porte qui menait à l'autre pièce.

– Si je trouve que..., murmure-t-elle. Mais il ne la laisse pas achever sa phrase.

– Ne savez-vous pas, Sœur Maria, qu'il ne fera que se gausser de nous ? Ce fanfaron dira qu'une des Salutistes l'aimait tant qu'elle n'a pu mourir sans le voir.

Sœur Maria lève la tête et remue les lèvres comme pour répondre vivement, mais elle les resserre de nouveau et réfléchit.

– Je ne puis souffrir qu'il parle d'elle, surtout quand elle sera morte ! poursuit le jeune homme avec véhémence.

Après un moment de silence, la réponse de Sœur Maria vient, grave et énergique :

– Êtes-vous bien sûr, Gustavsson, que David, Holm n'ait pas le droit de parler ainsi ?

L'homme ligoté près de la porte tressaille d'un rapide mouvement de joie. Il en est surpris lui-même, et il jette un regard furtif sur Georges pour voir s'il a remarqué quelque chose. Le charretier est toujours immobile et impassible.

Le Salutiste est tellement abasourdi par la réponse de Sœur Maria qu'il saisit en tâtonnant une chaise. Les quatre murs de la pièce tournent devant ses yeux.

– Pourquoi me dites-vous une chose pareille, Sœur Maria ? balbutie-t-il. Vous ne voulez pas que je croie... ?

Sœur Maria est d'une agitation extrême. Elle referme son poing sur son mouchoir, pendant que les mots se pressent sur ses lèvres. Elle parle comme anxieuse de tout dire avant que la réflexion ne vienne l'arrêter.

– Qui donc aimerait-elle davantage ? Nous deux, Gustavsson, et tous ceux qui la connaissent, nous nous sommes laissé convertir et gagner par elle. Nous ne lui avons point opposé une résistance extrême. Nous ne l'avons point tournée en ridicule et bafouée. Elle n'a pas de remords à cause de nous. Ni vous ni moi, Gustavsson, nous ne sommes cause qu'elle est au point où elle est.

Le Salutiste parut soulagé par ce discours.

– Je n'avais pas compris que vous parliez de l'amour des pécheurs, Sœur Maria.

– Je ne le fais pas non plus, Gustavsson.

À ces paroles si nettes, la même sensation de joie parcourt David Holm. Il s'efforce d'ailleurs de la maîtriser, vaguement conscient que sa fureur, sa résolution bien arrêtée de tenir ferme contre le charretier de la mort, risquerait d'y sombrer.

Sœur Maria s'est tue un moment, se mordant les lèvres pour dompter son émotion. Tout à coup elle semble avoir pris une décision.



– Je peux bien vous raconter ce que je sais, Gustavsson, dit-elle. Rien n’importe plus maintenant qu’elle va mourir. Asseyez-vous un moment, et je vous expliquerai ce que je pense.

L’homme enlève de nouveau son pardessus et reprend sa place à la table. Sans un mot, plein d’attente, il fixe ses beaux yeux sincères sur Sœur Maria.

– Je commencerai par vous raconter notre dernier soir de la Saint-Sylvestre à Edit et à moi, dit-elle. C’est à l’automne précédent qu’on avait décidé au quartier général d’établir un poste ici, dans notre ville. Edit et moi nous avons travaillé terriblement à installer l’asile, aidées d’ailleurs par les autres membres. Et la veille de l’An nous étions assez avancées pour pouvoir emménager. La cuisine et les dortoirs étaient prêts, et nous avions espéré que le lendemain, jour de l’An, nous pourrions ouvrir ; mais c’était impossible, car l’étuve de désinfection et la buanderie n’étaient pas achevées.

Sœur Maria avait eu au début beaucoup de peine à refouler les larmes, mais, à mesure que le récit avançait, sa voix s’affermissait :

– Vous ne faisiez pas encore partie de l’Armée à cette époque, Gustavsson ; sinon vous auriez pris part à cette joyeuse Saint-Sylvestre. Plusieurs camarades étaient montés nous voir, et nous avons offert du thé pour la première fois à notre nouveau foyer. Si vous saviez, Gustavsson, combien Sœur Edit était heureuse d’avoir eu ce poste à installer dans cette ville où elle est née et où elle connaissait chaque pauvre ! Elle ne se lassait pas de regarder nos matelas et nos couvertures flambant neufs et nos murs ripolinés et la batterie de cuisine en cuivre qui y était accrochée toute brillante. Nous ne pouvions pas nous empêcher de rire en la regardant. Elle était ravie comme un enfant. Et vous savez bien, Gustavsson, que lorsque Sœur Edit est heureuse, tous ceux qui la voient le deviennent aussi.

– Alléluia ! je le sais, répondit le Salutiste.

– Sa joie dura tant que les camarades étaient là, reprit Sœur Maria, mais après leur départ, une oppression et une forte angoisse l’assaillirent, et elle me demanda de prier avec elle pour que le mal qui partout rôde ne fût pas plus fort que nous. Nous nous sommes agenouillées, et nous avons prié pour notre asile et pour nous-mêmes et pour tous ceux que nous espérions secourir. Et pendant que nous étions encore à genoux, la sonnette de la porte se mit à tinter. Les camarades venaient de partir, et nous nous sommes dit que c’était peut-être l’un d’eux qui avait oublié quelque chose. Nous sommes descendues ouvrir toutes les deux. À la porte nous n’avons point trouvé de camarade, mais un homme, un de ceux pour qui l’asile de nuit était créé. Je vous avouerai, Gustavsson, que l’homme qui nous apparut là dans l’encadrement de la porte, grand et loqueteux et ivre au point de vaciller, me parut si effrayant que j’aurais voulu lui refuser l’entrée, puisqu’en somme l’asile n’était pas encore ouvert. Mais Sœur Edit se réjouit que Dieu lui eût envoyé un hôte. Elle était convaincue que Dieu voulait ainsi nous montrer qu’il prenait en grâce notre travail, et elle fit entrer l’homme. Elle lui offrit à souper, mais il répondit par un juron : il ne désirait que dormir. On le conduisit dans un dortoir ; il se jeta sur sa couchette après s’être débarrassé de son veston, et s’endormit immédiatement.

– Tiens, tiens, fait David Holm, elle avait peur de moi !

Il espère que l’être impassible derrière lui comprendra qu’il est toujours le même David Holm qu’avant.

– C’est dommage qu’elle ne puisse pas me voir comme je suis maintenant. Alors elle s’évanouirait de terreur.

– Sœur Edit avait toujours pensé faire au premier hôte qui viendrait à notre asile une petite gentillesse, continua la Salustiste, et j’ai vu qu’elle paraissait déçue quand il s’est endormi si brusquement. Mais elle se consola vite, car elle venait d’apercevoir son veston qu’il avait jeté par terre. Vous savez,

Gustavsson, je crois que je n'ai jamais vu rien d'aussi déchiré, d'aussi dégoûtant, d'aussi ignoble.

Il sentait l'alcool et la saleté, oui, on répugnait à y toucher. En voyant Sœur Edit s'en emparer et l'examiner, j'ai eu peur, et je l'ai priée de le laisser puisque nous n'avions encore ni de buanderie ni d'étuve à désinfection. Mais vous comprenez, Gustavsson, que cet homme était pour Sœur Edit l'hôte envoyé par Dieu, et c'était pour elle un travail si doux, de remettre en état son pauvre veston, que je n'ai pu l'en dissuader. Et elle n'a jamais voulu me permettre de l'aider. Comme j'avais dit moi-même que ce pouvait être dangereux de le manier à cause de la contagion, elle n'admettait pas que je pusse y toucher. Mais elle se mit à coudre et à travailler à ce veston pendant toute cette nuit de la Saint-Sylvestre.

Le Salutiste, assis de l'autre côté de la table, lève les bras en extase et joint les mains.

– Alléluia ! fait-il, Dieu soit loué et remercié de nous avoir donné Sœur Edit !

– Amen ! Amen ! dit Sœur Maria, et son visage s'illumine. Dieu soit en effet loué et remercié de nous avoir donné Sœur Edit ! C'est ce qu'il faut se répéter dans le chagrin comme dans la joie. Dieu soit loué de nous avoir donné en Sœur Edit quelqu'un de capable de rester toute une nuit penchée sur cette loque écoeurante, aussi heureuse que si elle avait eu entre les mains un manteau royal !

L'homme qui fut jadis David Holm éprouve une sensation étrange de paix et de repos en se représentant la jeune fille, seule dans la nuit, travaillant à reprendre le veston d'un misérable chemineau. Après toutes ses émotions et sa colère, cette idée agit sur lui comme un baume. Si seulement Georges ne s'était pas tenu là derrière, sombre, immobile, épiant tous ses mouvements, il eût aimé que sa pensée s'attardât à cette image.

– Dieu soit encore loué ; continue Sœur Maria, que Sœur Edit n’ait jamais regretté d’avoir veillé cette nuit pour recoudre des boutons et raccommoder des accrocs jusqu’à quatre heures du matin sans songer à l’odeur et à la contagion qu’elle respirait ! Oui, Dieu soit loué qu’elle n’ait jamais eu de regrets d’être restée dans cette grande pièce mal chauffée où l’âpre froid de la nuit d’hiver pénétrait et la saisissait !

– Amen ! Amen ! fait le jeune homme à son tour.

– Elle était tout engourdie quand elle eut achevé, dit la Sœur. Je l’ai entendue se tourner et se retourner dans son lit : elle ne parvenait pas à se réchauffer. Elle s’était à peine endormie, qu’il était temps de se lever ; mais j’ai pu la convaincre de rester couchée et de me laisser m’occuper de notre hôte s’il s’éveillait.

– Vous avez toujours été une bonne amie, dit le Salutiste.

– Je sais que c’était un sacrifice pour elle, reprend Sœur Maria avec un demi-sourire ; elle l’a fait pour moi. Mais elle ne put pas rester longtemps tranquille, car l’homme, en prenant son café, me demanda si c’était moi qui avais arrangé son veston et, sur ma réponse négative, il me pria d’aller chercher la Sœur qui avait travaillé pour lui. Il était calme ; son ivresse s’était dissipée, et il parlait en termes plus choisis que ne font en général des gens de son espèce. Comme je savais que ce serait une joie pour Sœur Edit d’entendre ses remerciements et de pouvoir causer avec lui, je suis allée la chercher. Quand elle se présenta, elle n’avait certainement pas l’aspect d’une personne qui a veillé toute la nuit : elle avait des roses aux joues, et elle était si belle dans son attitude joyeuse que l’homme, en l’apercevant, sembla d’abord frappé de stupeur. Il l’attendait près de la porte, la figure mauvaise, mais son expression s’éclaira. Cela ne m’étonna pas : qui aurait bien pu lui vouloir du mal ?

– Alléluia ! Alléluia ! acquiesça le Salutiste.

– Mais son front se rembrunit de nouveau, et quand elle fut arrivée près de lui, il ouvrit son veston avec une brusquerie qui fit sauter les boutons recousus. Puis il enfonça violemment les mains dans ses poches raccommodées qui traquèrent et se mit enfin à arracher la doublure qui bientôt pendit en lambeaux pires qu’auparavant.

« Voyez-vous, Mademoiselle, dit-il, j’ai l’habitude d’être habillé comme ceci. Je trouve cela plus commode et plus pratique. Je regrette que vous vous soyez donné bien inutilement tant de peine, mais je n’y peux rien. »

David Holm revoit un visage rayonnant qui tout à coup s’éteint, et pour un peu il avouerait que cette gaminerie avait été cruelle et ingrate, mais la pensée de Georges arrête ce bon mouvement. « Il est bon, se dit-il, que Georges apprenne quel homme je suis, s’il ne le sait pas. David Holm ne se rend pas du premier coup. Il est dur et méchant, et il aime à faire enrager les gens sensibles. »

– Jusque-là je n’avais pas bien regardé l’homme, poursuivit Sœur Maria. Mais comme il s’amusait à défaire ce que Sœur Edit avait recousu avec une si tendre sollicitude, je le regardai. Je voyais que c’était un homme si grand et si bien fait qu’on ne pouvait qu’admirer en lui l’œuvre du Créateur. Il avait aussi une belle tenue et beaucoup d’aisance ; son visage maintenant couperosé et empâté avait dû être beau.

« Bien qu’il agît avec un rire mauvais et qu’un regard méchant coulât vers nous de ses yeux jaunes entre ses paupières rouges, je crois que Sœur Edit songeait surtout qu’on avait en face de soi quelqu’un qui était né pour la grandeur et qui était en train de se perdre. J’ai bien vu qu’elle recula d’abord comme si on l’avait souffletée, mais une lumière s’alluma au fond de ses yeux, et elle fit de nouveau un pas vers l’homme.

« Elle lui adressa seulement quelques mots : elle voulait, disait-elle, le prier, avant qu’il partît, de revenir dans cette mai-

son à la prochaine Saint-Sylvestre. Et comme il la regardait surpris, elle ajouta : « Voyez-vous, j'ai prié Dieu cette nuit de donner au premier hôte de notre asile une bonne année, et je voudrais vous revoir pour savoir s'il m'a exaucée. »

« En comprenant enfin ce qu'elle voulait dire, l'homme proféra un juron : « Je vous le promets en effet, dit-il. Je viendrai vous montrer qu'il ne se soucie guère de vous ni de vos simagrées. »

David Holm, qui se rappelle soudain cette promesse oubliée, mais remplie malgré lui, se sent un moment comme un roseau dans la main d'un plus fort que lui. La résistance vis-à-vis du charretier serait-elle aussi un vain mot ? se demande-t-il, mais il réprime vite cette idée. Il ne veut pas se soumettre ; il ne se soumettra pas. Il luttera jusqu'au jour du jugement dernier s'il le faut.

Le Salutiste est devenu de plus en plus agité pendant le récit de Sœur Maria. Il ne peut plus se tenir tranquille, mais s'écrie, en se levant :

– Vous ne m'avez pas dit le nom de ce chemineau, Sœur Maria, mais je comprends que c'était David Holm.

La jeune Sœur acquiesce de la tête.

– Mon Dieu, mon Dieu, Sœur Maria, s'écrie-t-il en tendant les mains comme pour repousser quelque chose, comment pouvez-vous vouloir que je l'amène ici ? Avez-vous constaté en lui la moindre amélioration ? Vous voulez donc que Sœur Edit se dise qu'elle a imploré Dieu en vain ? Pourquoi lui faire un aussi grand chagrin ?

La Salutiste le regarde avec une impatience qui frise la colère :

– Je n'ai pas fini encore... fait-elle.

Mais le jeune homme l'interrompt :

– Il faut nous mettre en garde, Sœur Maria, contre les pièges que le désir de la vengeance même inavoué nous tend parfois. Il y a en moi l’homme naturel plein de péché qui aimerait à faire venir cette nuit David Holm pour le confondre et lui montrer celle qui meurt par sa faute. Je crois, Sœur Maria, que vous espérez impressionner David Holm : vous lui direz que ce sont ces vêtements raccommodés et déchirés dans son ingratitude qui ont communiqué la maladie à Sœur Edit. Je vous ai entendu répéter bien des fois qu’elle n’a pas eu un seul jour de bonne santé depuis la Saint-Sylvestre dernière. Mais il faut prendre garde, Sœur Maria. Nous qui avons vécu près de Sœur Edit et qui l’avons encore sous les yeux, nous devons nous garder d’obéir à la dureté de nos cœurs.

Sœur Maria se penche en avant et parle sans lever la tête, comme si elle s’était adressée aux dessins de la table :

– La vengeance ? dit-elle. Est-ce de la vengeance que de faire comprendre à quelqu’un qu’il a possédé le trésor le plus rare et l’a perdu ? Si je mets le fer rouillé dans le feu pour le rendre brillant et poli de nouveau, est-ce de la vengeance ?

– Je m’en doutais, Sœur Maria ! s’écrie le jeune homme. Vous avez espéré convertir David Holm en le chargeant du fardeau des remords ! Mais êtes-vous bien sûre, Sœur Maria, que ce ne soit pas quand même notre propre désir de vengeance que nous nourrissions ? Il y a là un piège subtil, Sœur Maria. On se trompe facilement.

La petite Sœur pâle regarde le Salutiste avec des yeux où brille l’enthousiasme de l’abnégation. « Ce soir je ne cherche pas mon intérêt personnel », dit nettement ce regard.

– Il y a en effet des pièges de toute espèce, répond-elle en appuyant sur les mots.

Le jeune homme rougit violemment. Il cherche à répondre, mais il ne peut articuler un seul mot. Soudain, il se jette sur la table, se cachant la figure dans les mains, et éclate en sanglots.

Sœur Maria le laisse pleurer sans rien dire, mais une prière jaillit de ses lèvres :

– Seigneur Dieu, notre doux Jésus, aidez-le à traverser cette terrible nuit ! Donnez-moi la force de soutenir et de consoler tous mes amis, à moi qui suis la plus faible et celle qui s’y entend le moins !

Le captif près de la porte ne songe guère à cette accusation d’avoir contaminé la petite Sœur Edit, mais, lorsque le Salutiste se met à pleurer, il tressaille violemment. Il a fait une découverte qui l’impressionne, et il cache à peine son émotion au charretier. Il lui plaît que celle que ce beau garçon a aimée l’ait préféré, lui, David Holm.

Quand les sanglots du jeune homme commencent enfin à s’apaiser, Sœur Marie lui dit d’une voix tendre et pitoyable :

– Je comprends que vous pensez à ce que je vous disais tout à l’heure sur Sœur Edit et David Holm.

Un « oui » étouffé monte de la tête enfouie, et un frisson de douleur parcourt toute la personne.

– Cette idée vous cause une grosse souffrance, je le comprends, reprend-elle. Je connais une autre personne qui aime aussi Sœur Edit de tout son cœur, et quand elle s’en est aperçue, elle ne pouvait d’abord le croire. Je me disais que, si elle aimait quelqu’un, ce serait un homme qui lui serait supérieur. Nous pouvons donner notre vie pour les pauvres et les malheureux, mais notre amour nous le réservons à d’autres. Quand je vous dis maintenant que Sœur Edit n’est pas comme nous, vous y voyez quelque chose qui l’amointrit, et vous en souffrez.



Le jeune homme ne bouge pas. Il reste toujours la tête sur la table. Le captif invisible près de la porte a fait un mouvement comme pour se rapprocher afin de mieux entendre, mais le charretier lui ordonne rudement de se tenir tranquille.

– Alléluia ! s'écrie la jeune Salutiste, le visage exalté. Qui sommes-nous donc pour la juger ? Voyez-vous, Gustavsson, quand un cœur est rempli d'orgueil, il donne son amour aux grands et aux puissants de ce monde ; mais quand il ne renferme que l'humilité et la charité, à qui donnerait-il son plus ardent amour si ce n'est à celui qui est le plus à plaindre, le plus déchu, le plus égaré, le plus endurci ?

Le jeune homme lève la tête et regarde la Sœur avec une certaine insistance.

– Il y a encore autre chose, Sœur Maria, fait-il lentement.

– Oui, Gustavsson, je comprends ce que vous voulez dire. Mais il faut se rappeler que Sœur Edit ignorait au début que David Holm était marié. D'ailleurs, continue-t-elle après quelques secondes d'hésitation, je crois – du moins j'ai quelque mal à me figurer les choses autrement – je crois que tout son amour tendait à le convertir. Le jour où elle l'aurait vu confesser ses péchés du haut de l'estrade, elle eût été heureuse.

Le jeune homme a saisi la main de la Sœur, et ses regards boivent ses paroles. À ses derniers mots, il pousse un soupir de soulagement.

– C'est que ce n'était pas de l'amour, conclut-il.

Sœur Maria hausse légèrement les épaules et soupire :

– Je n'ai jamais reçu de confidences de Sœur Edit à ce sujet. Il se peut que je me sois trompée.

– Si Sœur Edit ne vous a rien dit de particulier, je crois en effet que vous vous êtes trompée, dit le jeune homme gravement.

L'être fantomal près de la porte se rembrunit. Il n'aime pas la tournure que prend la conversation.

– Je ne dis pas que Sœur Edit ait senti autre chose que de la pitié pour David Holm la première fois qu'elle l'a vu, répond la Salutiste. Et elle n'eut certainement pas beaucoup de raisons pour l'aimer plus tard, car il se trouva souvent sur son chemin, et il lui tenait toujours tête. Des femmes d'ouvriers venaient se plaindre à nous que leurs maris abandonnaient le travail entraînés par David Holm. Les violences et les vices augmentaient. Partout où nous venions parmi les malheureux, nous nous en rendions compte, et partout on croyait discerner les agissements de David Holm. Et avec le caractère de Sœur Edit, vous devez comprendre que cela ne faisait qu'accroître son ardeur de le gagner à Dieu. Il était comme un gibier qu'elle poursuivait avec de bonnes armes, confiante dans la victoire finale parce qu'elle se sentait la plus forte des deux.

– Alléluia ! s'écria le jeune Salutiste. Oui, elle est forte. Vous rappelez-vous, Sœur Maria, un soir où vous êtes venues, elle et vous, dans un estaminet distribuer des affiches sur votre nouvel asile ? Sœur Edit aperçut David Holm attablé avec un jeune homme qui écoutait ses histoires et se joignait à lui pour rire et se moquer des salutistes. Mais Sœur Edit avait remarqué le jeune homme, et son cœur s'était ému de pitié. Elle le regarda doucement, s'approcha de lui et le supplia de ne pas se laisser entraîner à sa perte. Le jeune homme ne répondit pas, mais il ne pouvait plus forcer sa bouche à sourire. Il resta à sa place et remplit même son verre de nouveau, mais il ne pouvait se décider à le porter à sa bouche. David Holm et les autres buveurs se moquaient de lui, disant que la Salutiste lui avait fait peur. Ce n'était pas la peur, Sœur Maria, c'était la pitié attendrie de son regard qui l'avait touché et vaincu au point qu'après un moment il quitta le cabaret pour la suivre. Vous savez que c'est vrai ce que je dis là, et vous savez aussi quel était ce jeune homme, Sœur Maria.

– Amen, Amen, c’est vrai, je sais qui il est, et je sais aussi que depuis ce jour-là il a été notre meilleur ami et aide, répond la petite Sœur avec un signe de tête amical. Je ne nie pas que Sœur Edit n’ait remporté la victoire sur David Holm une fois par hasard, mais la plupart du temps elle eut le dessous. Elle avait aussi pris sérieusement froid pendant cette nuit du Jour de l’An et se débattait contre une toux opiniâtre qui d’ailleurs n’a jamais cessé. On sentait en elle cette espèce de découragement que donne la maladie ; c’est peut-être pour cela qu’elle ne luttait plus avec les mêmes chances de victoire.

– Sœur Maria, objecta le jeune homme, il n’y a rien dans ce que vous dites qui indique qu’elle l’ait aimé d’amour.

– Vous avez raison. Au début rien ne le faisait supposer. Je vous raconterai ce qui me le fit croire. Nous connaissions une pauvre couturière phtisique qui prenait des précautions inouïes pour préserver son enfant de la contagion. Elle nous raconta qu’un jour, dans la rue, comme elle avait eu un accès de toux violent, un chemineau s’était approché d’elle. « J’ai la phtisie moi aussi, avait-il dit, et le docteur me prêche la prudence. Je m’en moque. Je tousse au nez des gens, je crache partout et j’espère que cela leur fera du bien ! Pourquoi seraient-ils plus heureux que nous ? Je voudrais le savoir. » Il s’était éloigné, mais la jeune femme avait été si impressionnée qu’elle en avait été malade toute la journée. Elle nous décrivit ce passant comme un homme de haute taille, superbe malgré ses guenilles. Elle ne se rappelait pas ses traits, mais, pendant des heures, elle n’avait pu oublier ses yeux qui, pareils à des raies jaunes et mauvaises, avaient lui sous ses paupières gonflées et rouges. Ce qui l’avait le plus effrayé, c’est que l’homme ne lui avait point semblé ivre ni complètement déchu, bien qu’il témoignât d’une haine féroce contre ses semblables. Sœur Edit et moi nous n’avions pas hésité à reconnaître David Holm, mais je fus étonnée que Sœur Edit le défendit. Elle voulait persuader à la jeune femme qu’il s’était seulement amusé à l’effrayer : « Vous comprenez bien qu’un homme qui a l’air aussi fort que lui ne peut

pas être tuberculeux, disait-elle. Je le crois assez méchant, pour vouloir vous faire peur, mais il n'irait pas répandre exprès la contagion s'il était malade... Ce n'est pas un monstre pourtant. » Nous n'étions point de son avis : nous étions persuadées qu'il ne se faisait pas plus méchant qu'il ne l'était. Mais elle le défendit avec une ardeur telle qu'elle finit par s'irriter.

En ce moment le charretier montre pour la seconde fois qu'il suit ce qui se dit, car il se penche sur son prisonnier et le regarde au fond des yeux :

– Je crois que la Salutiste a raison, David : celle qui refusait de croire du mal de toi a dû t'aimer beaucoup.

– Cela ne signifie peut-être rien, Gustavsson, reprend Sœur Maria, et ce que j'ai observé deux jours après signifie peut-être moins encore. C'était un soir. Sœur Edit et moi, nous rentrions. Sœur Edit était lasse et découragée par suite d'ennuis qui avaient frappé quelques-uns de ses protégés. Alors David Holm l'aborda. Il voulait seulement lui annoncer, dit-il de sa voix la plus insolente, que désormais elle pouvait être tranquille et heureuse, car il quittait la ville. Je pensais qu'en effet Sœur Edit serait contente, mais j'entendis à sa voix qu'elle en fut attristée. Elle lui dit très franchement qu'elle eût préféré qu'il restât pour avoir eu l'occasion encore quelque temps de se mesurer avec lui. Il répondit du même ton narquois qu'il regrettait, mais qu'il était forcé de partir pour chercher à travers la Suède une personne qu'il lui fallait absolument trouver. Et vous savez, Gustavsson, Sœur Edit demanda avec une inquiétude si visible qui était cette personne que je fus sur le point de lui glisser à l'oreille un avertissement. Il répondit que, s'il trouvait jamais la personne en question, elle en entendrait parler. Elle pourrait alors se réjouir avec lui, car il n'aurait plus besoin de courir le pays comme un chemineau ou un vagabond. Sur ces mots il nous quitta, et il tint sans doute parole ; pendant longtemps, nous ne l'avons plus revu. J'espérais, moi, qu'on n'entendrait plus jamais parler de lui, car il semblait porter malheur partout

où il se montrait. Or, un jour une femme se présenta à Sœur Edit et lui demanda des nouvelles de David Holm. Elle lui confia qu'elle était sa femme, mais qu'elle n'avait pas pu continuer à vivre avec lui à cause de son ivrognerie et sa mauvaise vie. Elle l'avait abandonné et s'était sauvée avec les enfants, et elle était venue habiter notre ville qui lui avait paru assez éloignée pour qu'il n'eût pas l'idée de l'y poursuivre. Elle avait trouvé du travail dans une usine, et elle y gagnait sa vie et celle de ses enfants. C'était une femme proprement vêtue qui inspirait de la confiance. Elle était très vite devenue monitrice à l'usine, et elle avait déjà un gentil intérieur. Autrefois, du temps où elle vivait avec son mari, elle et ses enfants mouraient de faim. Et voici qu'elle avait entendu dire qu'on avait vu son mari dans la ville et que les Salutistes le connaissaient. Elle venait donc s'informer de lui. Si vous aviez été présent alors, Gustavsson, si vous aviez vu et entendu parler Sœur Edit, vous ne l'auriez jamais oublié. Quand la femme se fut nommée, Sœur Edit pâlit et sembla frappée à mort, mais elle se ressaisit vite, et ses yeux eurent une expression céleste. On voyait qu'elle s'était vaincue elle-même et qu'elle ne demandait plus rien à la vie. Et elle parla à cette femme avec une douceur telle qu'elle l'émut jusqu'aux larmes. Elle ne lui faisait aucun reproche, mais elle lui inspirait quelque repentir d'avoir abandonné son mari. Je crois que cette femme finit par se considérer comme trop dure. Et vous savez, Gustavsson, Sœur Edit sut réveiller l'ancien amour, son amour de jeunesse, l'amour qu'elle avait eu pour son mari quand ils s'étaient mariés. Elle amena la femme à parler du premier temps de son mariage et à regretter son mari. Elle ne lui cacha point le misérable état où il se trouvait, mais elle lui communiquait le même désir ardent qu'elle avait elle-même de relever David Holm.

Le charretier pour la troisième fois s'est penché vers son prisonnier, mais cette fois il se redresse sans lui adresser la parole. Tant de ténèbres se sont épaissies autour de la grande figure couchée par terre que le charretier s'adosse au mur et ramène son capuchon sur ses yeux pour ne pas le voir.

– Il y avait sans doute chez la femme des germes de remords, reprend Sœur Maria. Ils se développèrent dans ses entretiens avec Sœur Edit. Dans cette première conversation on convint cependant de ne pas faire savoir au mari où était sa femme. Ce fut seulement beaucoup plus tard à la suite d'autres entrevues qu'on changea de résolution. Sœur Edit ne le lui conseilla pas directement, mais je sais qu'elle souhaitait que la femme rappelât son mari près d'elle, et je suis forcée d'avouer que ce rapprochement qui devait perdre M<sup>me</sup> Holm fut son œuvre. J'ai beaucoup réfléchi, et je suis sûre que Sœur Edit n'aurait osé prendre une pareille responsabilité si elle n'avait aimé David Holm.

Elle prononça ces derniers mots avec une telle conviction que les deux êtres, qui avaient été troublés quand elle avait parlé d'abord de l'amour de la petite Sœur, ne bronchèrent pas cette fois. Le Salutiste demeurait immobile, la main sur les yeux, et l'homme couché près de la porte reprit sa même expression de haine sombre qu'au moment où on l'avait traîné de force dans la pièce.

– Personne ne savait où était allé David Holm, continue Sœur Maria, mais Sœur Edit lui envoya par d'autres chemineaux le message qu'on pourrait lui donner des nouvelles de sa femme et de ses enfants, s'il revenait. Et Sœur Edit le réunit avec sa femme après l'avoir d'abord habillé convenablement et lui avoir trouvé du travail chez un entrepreneur de constructions. Elle ne lui demanda point de promesses d'amélioration ni d'engagements d'aucune espèce. Elle savait bien qu'on ne lie pas par des promesses un homme comme lui, mais elle espérait replanter dans la bonne terre le blé tombé dans les ronces, et elle se croyait sûre de réussir. Et peut-être Sœur Edit aurait-elle mené à bien son œuvre si elle avait pu continuer de s'en occuper. Mais le malheur a voulu qu'elle tombât malade. Ce fut d'abord une congestion pulmonaire ; puis, la congestion guérie, au lieu d'entrer en convalescence, elle se mit à dépérir, et il fallut l'envoyer au sanatorium. Comment David Holm s'est con-

duit vis-à-vis de sa femme, je n'ai pas besoin de vous le dire, Gustavsson. La seule personne qui l'ignore ou du moins que nous avons essayé de tenir dans l'ignorance à ce sujet est Sœur Edit, car nous avons pitié d'elle. Nous avons espéré qu'elle mourrait sans en entendre parler, mais je ne sais plus ce qui en est. Je crains qu'elle ne le sache.

– Comment l'aurait-elle appris ?

– Le lien qui l'unit à David Holm est si fort que je pense qu'elle arrive à connaître tout ce qui le regarde par des voies subtiles qui ne sont pas les voies ordinaires. C'est parce qu'elle sait tout qu'elle insiste tant pour le voir : du moins, j'en suis convaincue. Elle a attiré sur sa femme et ses enfants une infinie misère, et elle sent qu'elle n'a plus que quelques courts instants pour réparer le mal qu'elle leur a fait. Et notre mollesse est telle que nous ne sommes même pas capables de l'amener ici !

– Mais, Sœur Maria, à quoi bon l'amener ici ? demanda le jeune homme avec obstination. Elle ne pourrait même pas lui parler. Elle est trop faible.

– Je lui parlerais en son nom, répond la jeune Salutiste pleine de confiance. Et il écouterait les paroles qu'on lui adresserait au lit de mort de Sœur Edit.

– Et que lui diriez-vous, Sœur Maria ? Lui diriez-vous qu'elle l'aimait ?

Sœur Maria se lève. Elle joint les mains sur la poitrine, tourne le visage vers le ciel et ferme les yeux :

– Seigneur, notre Dieu, prie-t-elle, faites en sorte que David Holm vienne ici avant que Sœur Edit ne meure ! Seigneur, faites-lui voir et sentir son amour, et faites que le feu de cet amour fonde son âme ! Seigneur, n'avez-vous pas inspiré cet amour pour qu'il triomphe de son cœur ? Seigneur, donnez-moi le courage de ne pas songer à la ménager, elle, mais d'oser plonger l'âme de cet homme dans la flamme de son amour ! Sei-

gneur, souffrez qu'il le sente comme un vent doux et tiède, comme le souffle d'une aile, comme la lumière rouge qui s'allume le matin à l'aurore et qui chasse les ténèbres de la nuit ! Seigneur, ne le laissez pas croire que je désire me venger de lui ! Faites-lui comprendre que Sœur Edit n'a aimé que son être le plus intime, ce qu'il cherchait lui-même à étouffer et à tuer ! Seigneur, mon Dieu...

Sœur Maria tressaille et rouvre les yeux. Le jeune homme est en train d'enfiler son pardessus.

– Je vais le chercher, dit-il, la voix trouble. Je ne reviendrai pas sans lui.

L'être couché près de la porte se tourne vers le charretier et lui adresse enfin la parole :

– Georges, cette histoire n'a-t-elle pas assez duré ? Au début il y avait quelque chose d'émouvant dans ce qu'ils disaient. Tu aurais peut-être pu m'adoucir ainsi, mais il fallait les mettre en garde : pourquoi ont-ils parlé de ma femme ?

Le charretier ne répond pas, mais il fait un geste vers l'autre pièce. La porte s'est ouverte, et une vieille femme est entrée. Elle s'approche des deux salutistes à pas étouffés et dit d'une voix qui tremble de ce qu'elle annonce :

– Elle ne veut plus rester couchée dans la petite pièce. Elle veut venir ici. Maintenant c'est bientôt fini.



## V

La pauvre petite Sœur, qui agonise, sent que les forces la quittent de plus en plus. Elle ne souffre pas, mais elle lutte contre la faiblesse et la mort, comme jadis, en veillant les malades, elle a lutté contre le sommeil « Ah ! qu'il serait doux de se laisser aller au repos ! Mais ce n'est pas possible encore, » disait-elle alors au sommeil, et si, malgré tout, elle s'assoupissait un moment, elle se réveillait vite, pour retourner à ses devoirs.

Maintenant il lui semble que quelque part, dans une vaste pièce fraîche où l'air infiniment pur et léger serait un délice pour ses pauvres poumons malades, on lui prépare un lit large et profond aux coussins moelleux. Elle sait qu'on lui prépare ce lit, et il lui tarde de pouvoir s'y étendre et s'y enfoncer et se débarrasser dans le sommeil de cette immense lassitude qui l'accable. Mais elle a le sentiment qu'elle s'endormirait alors si profondément qu'elle ne se réveillerait plus. Elle continue donc de repousser l'attrait du repos. Elle n'y a pas encore droit.

Quand la petite Sœur regarde autour d'elle, il y a un reproche dans ses yeux. Elle a l'air plus sévère qu'elle ne l'a jamais été. « Que vous êtes donc durs ! vous ne m'aidez pas dans la seule chose qui me tienne encore au cœur ! semble dire son regard. N'ai-je pas fait assez de pas pour vous servir tous quand j'étais en bonne santé, et ne pouvez-vous me rendre maintenant le service d'appeler ici celui que je désire voir ? »

La plupart du temps elle reste les yeux clos, épiant le moindre bruit. Soudain elle a l'impression qu'un étranger est entré dans la pièce extérieure et attend d'être introduit auprès d'elle. Elle ouvre les yeux et regarde sa mère d'un air suppliant :

– Il est à la porte de la cuisine. Mère, laisse-le entrer !

Sa mère se lève et s'en va dans la pièce à côté. Elle revient en secouant la tête :

– Il n'y a personne là, ma petite fille, dit-elle, personne autre que Sœur Maria et Gustavsson.

La malade soupire et referme les paupières. Mais de nouveau elle a l'impression très nette qu'il est assis près de la porte et qu'il attend. Si elle avait seulement eu ses vêtements à côté d'elle sur la chaise, elle se dit qu'elle se serait levée pour aller voir elle-même. Mais maintenant, elle ne sait comment faire pour arriver dans cette pièce où elle est sûre qu'il l'attend. « Mère ne veut pas le laisser entrer, se dit-elle. Mère trouve sans doute qu'il a mauvaise mine et ne veut pas l'introduire. Elle croit certainement aussi que cela ne sert à rien que je le voie et que je lui parle. »

Enfin elle a une idée qui lui paraît très habile. « Je demanderai à mère de me faire transporter dans l'autre pièce, je lui dirai que j'ai une si grande envie de m'y retrouver encore une fois ! Mère ne me le refusera pas. »

Elle expose son désir, mais sa mère fait tant d'objections qu'elle se demande si sa ruse n'a pas été devinée. « Tu n'es pas bien là où tu es ? dit la mère. Tu t'y sentais bien les autres jours. » Et, assise au pied du lit, la vieille femme ne bouge pas. Sœur Edit est comme dans son enfance, lorsqu'elle demandait quelque chose à sa mère et que sa mère ne jugeait, pas à propos de lui donner. Et, comme dans son enfance, elle répète sa demande pour lasser la résistance de sa mère :

– Je voudrais tant être dans la grande pièce ! Gustavsson et Sœur Maria y transporteraient bien mon lit si tu les en priais. Mon lit n’y restera pas longtemps, va !

– Tu verras, mon enfant, objecte la mère, qu’aussitôt que tu y seras, tu désireras revenir ici.

Cependant elle se lève et va chercher les deux amis.

Heureusement la malade est couchée dans le petit lit de camp où elle a dormi tout enfant, de sorte que Sœur Maria, Gustavsson et sa mère peuvent facilement la transporter. Dès qu’elle a franchi le seuil, elle jette un regard rapide vers la porte d’entrée : personne ! Elle se sent tout interdite : elle était si sûre de l’y voir !

Dans sa déception, elle ferme les yeux. Mais elle a de nouveau l’impression qu’un étranger se tient près de la porte. « Je ne peux pas me tromper, pense-t-elle. Il y a certainement quelqu’un là-bas, que ce soit lui ou une autre personne. »

Elle rouvre les yeux et scrute la pièce. Elle voit enfin, vaguement, indistinctement qu’il y a quelqu’un là-bas près de la porte... à peine une ombre ou, pour mieux dire, l’ombre d’une ombre.

Sa mère se penche sur elle :

Te trouves-tu mieux maintenant, mon enfant ?

Sœur Edit fait un petit signe et murmure qu’elle est heureuse d’être là. Mais ses yeux restent fixés sur la porte. « Qu’est-ce qu’il y a là-bas ? » se demande-t-elle. Elle voudrait voir clair : il lui semble qu’il y va de sa vie, et plus encore. Et comme Sœur Maria lui cachait la porte, la malade réussit à l’écartier.

On avait déposé son lit dans la partie de la pièce que sa mère et elle appelaient, en plaisantant, le salon, et c’est la partie la plus éloignée de cette porte. Après un petit moment, la mourante dit d’une voix faible comme un souffle :

– Mère, maintenant que j’ai revu le salon, je voudrais bien qu’on me portât dans la salle à manger.

Elle se rend compte que sa mère échange un regard inquiet avec les deux autres et qu’ils hochent la tête. La malade voit dans leur hésitation à la changer de place le désir de la tenir éloignée de cet être qui ressemble à une ombre et qui demeure près de la porte. Elle jette un regard suppliant à sa mère et à ses deux camarades, et ils lui obéissent sans mot dire.

Quand elle se trouve dans la « salle à manger », elle distingue mieux là-bas au fond une forme noire qui tient un instrument à la main. Ce ne peut être l’homme qu’elle désire voir mais c’est quelqu’un à qui il importe de parler. Il faut qu’elle s’approche de lui. Ses lèvres ébauchent un pitoyable sourire d’excuse, et elle fait signe qu’elle désire maintenant être portée dans la « cuisine ». Et la mère se met à pleurer. Elle comprend que sa mère se souvient sans doute du temps où sa petite fille s’asseyait par terre devant la cheminée, toute rose dans la lumière du feu, bavardant et racontant ce qui lui était arrivé à l’école pendant qu’elle préparait le souper. Elle comprend que sa mère la revoit partout aux places familières et qu’elle se sent défaillir à l’idée de son isolement. Mais Edit ne doit pas penser à sa mère en ce moment : il est de son devoir de concentrer toute son attention sur la chose la plus importante qui lui reste à faire pendant le peu de temps qu’elle a encore à vivre.

Maintenant qu’on l’a portée jusqu’au bout de la pièce, elle distingue enfin l’être invisible qui se tient près de la porte. C’est un homme dont le capuchon noir est enfoncé sur sa tête et qui tient à la main une faux. Elle le reconnaît immédiatement. « C’est la Mort », se dit-elle. Toute sa crainte, c’est qu’il ne l’emporte trop tôt pour ce qu’elle a à faire encore ici-bas.

À mesure que la malade se rapprochait, le prisonnier, ligoté, étendu par terre, se ramassait sur lui-même : il essayait de se faire plus petit comme pour lui échapper. Il observe qu’elle regarde toujours la porte, et il ne veut pas être vu. Il ne veut pas

subir cette humiliation. Les regards de Sœur Edit ne rencontrent d'ailleurs jamais les siens : ils sont fixés sur le charretier, et David Holm se dit que, si elle voit quelqu'un, c'est Georges.

À peine a-t-on déposé son lit dans la partie de la pièce servant de cuisine que David Holm l'a vue d'un signe de la tête appeler Georges près d'elle. Georges, toujours enveloppé de son capuchon comme s'il grelottait de froid, s'est avancé. Elle le salue d'un petit sourire suppliant :

Tu vois que je n'ai pas peur de toi, dit-elle d'une voix blanche. Je ne demande pas mieux que de te suivre, mais il faut que tu me donnes du répit jusqu'à demain afin d'accomplir la tâche pour laquelle Dieu m'a envoyée ici bas.

Pendant qu'elle parle à Georges, David Holm a levé la tête et la regarde. Il la voit revêtue d'une beauté qu'elle ne possédait pas ; elle a quelque chose de noble, de sublime, d'intangible et de si extraordinairement séduisant qu'il ne songe pas à détacher ses yeux d'elle.

– Tu ne m'entends peut-être pas ? dit-elle à Georges. Penche-toi un peu vers moi. Il ne faut pas que les autres m'entendent.

Georges incline la tête sur elle jusqu'à ce que son capuchon effleure presque le front de la mourante :

– Parle aussi bas que tu voudras, je t'entendrai quand même, dit-il.

Elle commence alors à parler d'une voix si faible qu'aucune des trois personnes ne soupçonne même autour de son lit qu'elle murmure quelque chose. Seuls, Georges et le fantôme près de la porte l'entendent.

– Je ne sais si tu te rends compte combien il importe pour moi que tu me donnes du répit jusqu'à demain, dit elle. Il y a quelqu'un à qui il faut que je parle. Tu ne sais pas quel mal j'ai

fait involontairement. J'ai été trop sûre de moi et trop indépendante. Comment oserais-je me présenter devant le visage de Dieu, moi qui suis cause d'un si grand malheur ?

Ses yeux sont agrandis de terreur, et elle respire péniblement ; mais elle reprend, sans attendre la réponse de Georges :

– Il faut que je te dise que celui que je désire voir est l'homme que j'aime, tu comprends ? l'homme que j'aime...

– Mais, ma sœur, dit le charretier, cet homme...

Elle ne le laisse pas continuer, tant elle a hâte de lui expliquer toutes les raisons qui doivent le fléchir.

– Tu dois comprendre que je suis dans un grand désespoir pour t'avouer que j'aime cet homme. Je me suis sentie accablée de honte, en aimant quelqu'un qui n'était pas libre. J'ai lutté et prié. Moi qui devais être un guide et un appui moral pour les malheureux, je suis pire que le pire d'entre eux.

Georges lui passe la main sur le front d'un geste calmant, mais il ne dit rien, et elle poursuit :

– La plus grande humiliation n'est pourtant pas dans le fait d'aimer un homme marié. Ce qui est autrement humiliant c'est d'aimer un méchant homme. Je ne sais pas pourquoi il m'a fallu donner mon amour à un misérable. J'ai espéré et j'ai cru qu'il y avait quelque chose de bon en lui : j'ai toujours été trompée dans mon attente. Je dois être bien mauvaise moi-même pour que mon cœur se soit ainsi égaré. Tu comprends, n'est-ce pas ? que je ne veux pas mourir avant d'avoir fait un suprême effort pour éveiller ce qu'il peut y avoir de bon en lui.

– Tu as déjà fait tant d'efforts, dit Georges.

Elle ferme les yeux et réfléchit, mais elle les rouvre vite, et une nouvelle confiance illumine son visage.

– Tu dois croire que je demande du répit pour mon propre compte, et qu’au fond je ne m’inquiète guère de ceux qui restent sur la terre puisque je m’en vais. Je te raconterai donc quelque chose qui s’est passé dans la journée, et tu verras que c’est pour sauver d’autres personnes que j’ai besoin de vivre encore quelques heures.

Elle ferme les yeux, et poursuit, sans les rouvrir :

– C’était le matin. Il me semblait que j’étais dehors, un panier au bras, allant sans doute porter un repas à quelque pauvre. Je me trouvais dans une cour où je ne me reconnaissais pas. Tout autour se dressaient de grandes maisons hautes, propres et bien tenues et qui avaient un air bourgeois. Je ne comprenais pas ce que j’étais venu faire jusqu’au moment où j’aperçus contre l’un des murs une petite construction, comme un hangar dont on aurait fait un logis. Du toit montait un filet de fumée qui me prouvait que cette bicoque était habitée. Alors je me suis dit : « C’est naturellement là que je vais. » Je montais un escalier de bois à pic comme une échelle, et je mis la main sur la poignée de la serrure. La serrure céda, la porte n’était donc pas fermée, et j’entrai sans frapper. Personne ne fit attention à mon arrivée, et je restais dans un coin et j’attendais qu’on eût besoin de moi ; car je *savais* que j’étais amenée là par une mission particulièrement importante. Je regardai autour de moi : peu de meubles ; pas même un lit ; par terre, quelques matelas éventrés et quelques paillasses ; aucune chaise qui ne fût estropiée ; devant une des petites fenêtres une table de bois blanc. Et soudain je sus que j’étais chez David Holm. C’était sa femme qui se tenait au milieu de la pièce. Elle avait donc changé de domicile pendant que j’étais au sanatorium. Mais pourquoi cette misère ? Où étaient leur » meubles ? Où la machine à coudre, et le joli secrétaire ? Il n’y avait plus rien, rien. « Comme la femme a l’air désespérée, me disais-je, et comme elle est pauvrement vêtue ! Elle n’est plus la même que ce printemps. » J’aurais voulu courir vers elle et lui demander ce qu’il y avait, mais nous n’étions pas seules : deux dames lui parlaient avec animation. Elles

étaient très graves, et je comprenais vite ce dont il était question. On proposait à la pauvre mère d'emmener ses deux enfants dans un asile pour qu'ils ne fussent pas infectés par le père tuberculeux. Je crus d'abord avoir mal entendu. « David Holm tuberculeux ! pensais-je. Ce n'est pas possible. Je sais bien que je l'ai entendu dire une fois, mais je n'ai pas voulu y croire. » Je ne comprenais pas non plus qu'on ne parlât que de deux enfants. Il me semblait bien qu'il y en avait trois. Mais je ne tardais pas à comprendre. L'une des visiteuses qui voyait pleurer la pauvre mère dit doucement que les enfants ne seraient pas malheureux à l'asile : ils y seraient aussi bien soignés que dans n'importe quelle famille. « Excusez-moi, madame, si je pleure, entendis-je alors la femme de David Holm répondre. Je pleurerais plus encore si je n'avais pas cet espoir de pouvoir les envoyer à l'asile. Mon troisième enfant, le plus jeune, est à l'hôpital, et devant ses souffrances je me suis dit que je serais reconnaissante et heureuse si quelqu'un voulait m'aider à éloigner d'ici les deux autres. » En l'entendant parler ainsi j'ai eu le cœur serré d'angoisse. Qu'avait fait David Holm de sa femme, ses enfants et son foyer ? Ou plutôt qu'avais-je fait ? C'était moi qui l'avais ramené près d'eux. Je me suis mise à pleurer à mon tour, et je ne comprenais même pas que les trois autres personnes ne fissent aucun cas de ma présence. Je vis la femme s'approcher de la porte. « Je vais rappeler les enfants, dit-elle. Ils jouent dans la rue. » Elle passa si près de moi que sa pauvre jupe rapiécée m'effleura. Je me suis jetée à genoux et j'en ai baisé le bord en sanglotant. J'étais incapable de prononcer un mot. Le tort que j'avais fait à cette femme était trop grand. Je m'étonnai qu'elle ne fasse pas attention à moi, mais je pensais qu'elle ne voulait même pas parler à celle qui l'avait jetée dans le malheur. Cependant elle n'eut pas le temps d'ouvrir la porte, car l'une des dames la rappela : il y avait une formalité à remplir avant de chercher les enfants. Elle tira de son sac à main un papier dont elle donna lecture à la mère. C'était un certificat que les parents devaient signer comme quoi ils confiaient leurs en-



fants à la fondation tant que leur foyer était infecté par la tuberculose.

« Il y avait une porte à l'autre bout de la pièce. Elle s'ouvrit, et David Holm apparut. J'eus l'impression qu'il avait attendu derrière cette porte pour faire son entrée au bon moment. Il était vêtu de ses vieux habits sales et déguenillés, et il avait une lueur mauvaise dans les yeux. Il semblait regarder la misère autour de lui avec satisfaction. Il commença par protester de son amour pour ses enfants : l'un déjà à l'hôpital, il trouverait dur de se passer des deux autres. Les visiteuses ne se donnèrent presque pas la peine de l'écouter jusqu'au bout. Elles lui faisaient cependant observer qu'en gardant les enfants, il les perdrait peut-être plus sûrement. Pendant qu'on discutait, je me détournai d'eux pour regarder la femme. Elle s'était reculée et adossée au mur, et elle le considérait comme le supplicié doit considérer son bourreau. Je commençai à comprendre que j'avais agi plus imprudemment et plus mal que je ne me l'étais encore figuré. Il me semblait qu'il devait y avoir en David Holm une haine latente contre sa femme ; et qu'il avait cherché à la retrouver non par désir d'avoir un foyer, mais pour la torturer. Je l'entendais entretenir les visiteuses de son amour paternel. Elles lui répliquaient qu'il ferait bien de le prouver en observant les prescriptions du médecin et en évitant de répandre la contagion ; et en ce cas elles n'auraient pas demandé mieux que de lui laisser les enfants. Mais elles ne se doutaient pas encore de ce qu'il méditait. J'ai été la première à l'entrevoir. « Il veut garder les enfants, me suis-je dit. Peu lui importe qu'ils prennent la maladie. » La pauvre mère était sans doute arrivée à la même conclusion, car tout à coup elle s'écria violemment, désespérément : « L'assassin ! Il ne veut pas me les laisser envoyer à l'asile ! Il aime mieux les voir mourir de la maladie qu'il leur donnera. Il a calculé que c'est ainsi qu'il se vengera le mieux de moi ! » David Holm se contenta de hausser les épaules : « C'est vrai que je ne veux pas signer ce papier », dit-il froidement aux deux dames. Il y eut un déchaînement de paroles : la femme se mit à l'accabler de reproches, et les deux dames visiteuses, une

rougeur de colère aux joues, lui dirent des choses dures. J'écoutais angoissée. Personne ne souffrait autant que moi, car personne autre que moi n'aimait l'homme qui commettait cette mauvaise action. Je suppliais Dieu de leur inspirer les mots qu'il fallait, les mots qui l'eussent fléchi. J'aurais voulu me précipiter et lui parler, mais j'étais étrangement engourdie, comme paralysée. Ni la femme ni les deux dames ne parlaient de Dieu. Personne ne le menaçait de la colère de Dieu. J'avais l'impression de tenir en main la foudre divine et de ne pouvoir la lancer. Un silence brusque succéda à l'orage. Les deux dames s'étaient levées pour partir. Elles n'avaient rien obtenu. La femme non plus. Elle s'était affaissée sur une chaise, désespérée. Encore une fois je fis un effort surhumain pour bouger et pour parler. Les paroles me brûlaient la langue. « Ô hypocrite ! aurais-je voulu dire. Crois-tu que je ne vois pas ton dessein ? Moi qui dois mourir, je te cite devant le tribunal de Dieu. Je t'accuse devant le juge suprême de vouloir tuer tes propres enfants. Je porterai témoignage contre toi ! » Mais en parvenant enfin à me lever pour prononcer ces mots, je n'étais plus chez David Holm ; j'étais ici, impuissante, dans mon lit. Et depuis je l'ai appelé, appelé sans pouvoir le faire venir. »

La petite Sœur est restée les yeux, clos pendant ce récit. Maintenant elle les ouvre tout grands et regarde Georges avec anxiété :

– Tu ne vas pas m'emporter avant que je lui aie parlé ! supplie-t-elle. Songe à sa femme et à ses enfants !

L'être couché par terre s'étonne. Pourquoi Georges ne la calme-t-il pas d'un mot en lui disant que David Holm est mort et par conséquent incapable de nuire désormais à sa femme et à ses enfants ? Pourquoi ne le fait-il pas ? Tout au contraire, il la décourage encore :

– Quel pouvoir aurais-tu sur David Holm dit-il. Il n'est pas homme à se laisser fléchir. Ce que tu as vu n'est qu'une partie de

la vengeance dont il a nourri son cœur depuis de longues années.

– Ne parle pas ainsi ! supplie-t-elle.

– Je le connais mieux que toi, dit le charretier. Je te raconterai ce qui a fait de David Holm ce qu’il est.

– Volontiers, dit-elle. J’aimerais à pouvoir le comprendre.

– Tu vas alors m’accompagner dans une grande ville, commence le charretier. Nous nous arrêterons devant la prison. C’est un soir. Un homme qui y a été détenu pendant une huitaine ou une quinzaine de jours pour ivrognerie vient d’être relâché. Personne ne l’attend devant la porte, mais il s’arrête et regarde : longuement autour de lui : il aurait si ardemment souhaité de trouver quelqu’un à ce moment-là, car il sort tout bouleversé d’une forte émotion. Pendant son temps de prison, son jeune frère, sous le coup de l’ivresse, a commis un meurtre et a été enfermé. Le frère aîné l’a su par l’aumônier de la prison qui l’a amené dans la cellule du meurtrier et qui lui a montré le jeune homme, les menottes encore aux poings, car il avait opposé de la résistance à l’arrestation. « Vois-tu qui est là ? » a dit le pasteur, et David Holm a reçu un choc violent, car il avait toujours eu beaucoup de tendresse pour ce jeune frère. « Il en aura pour plusieurs années de prison, a continué le pasteur, mais nous pensons tous, David Holm, que c’est toi qui aurais dû subir sa peine, car c’est ta faute s’il est là : tu l’as entraîné sur les mauvais chemins et tu as fait de lui un misérable ivrogne. » David Holm, de retour à sa cellule, avait eu une crise de larmes et de remords. Et il s’était promis solennellement, dans ce moment terrible, qu’il renoncerait à sa vie de débauche. Sa pensée était allée de son frère à sa pauvre femme et à ses enfants, et il se jura qu’ils n’auraient plus à se plaindre de lui. Aussi, ce soir où il sortait de la prison, avait-il un grand désir de voir sa femme et de l’assurer qu’il commencerait une nouvelle vie. Mais sa femme n’est pas venue au-devant de lui. Arrivé à la maison, elle n’ouvre pas toute grande la porte au premier coup qu’il

frappe comme après ses autres absences. Un pressentiment terrible lui glace le cœur ; il refuse d'y croire. Ce n'est pas possible qu'elle soit partie quand il revient un autre homme. Sa femme, en sortant, avait l'habitude de mettre la clé sous le paillason ; il se penche et, la trouve en effet. Il ouvre la porte, mais il recule. Il se demande un instant s'il ne s'est pas trompé, car la pièce est vide ; la plupart des meubles y sont bien, mais il n'y a personne ; pas de rideaux devant les fenêtres, pas de bois pour faire du feu ; rien à manger. La pièce est nue, froide, inhospitalière comme une demeure depuis longtemps inhabitée. Il frappe chez un des voisins pour demander si sa femme est tombée malade pendant son absence. On l'a peut-être transportée à l'hôpital. – Non, elle n'était pas malade l'autre jour en partant. – Mais où est elle allée ? – Personne ne le sait. – Il remarque qu'on est à la fois curieux et amusé, et de nouveau il a le pressentiment de ce qui est arrivé. Sa femme a profité de son absence pour l'abandonner. Elle a emmené enfants, emporté les choses les plus indispensables, et elle ne l'a pas préparé à cet abandon. Elle l'a laissé revenir et trouver ce vide. Et lui qui pensait lui apporter une grande joie ! Tout le long de la route, et même avant, seul dans sa cellule, il se répétait ce qu'il allait lui dire. D'abord il lui demanderait pardon. Puis il lui promettrait de ne plus rechercher la société d'un homme qui avait été son compagnon de débauche. Il avait été attiré vers cet homme non seulement par le mal, mais parce que c'était un homme qui avait de l'éducation et de l'instruction. Il ne le fréquenterait plus. Le lendemain il irait trouver son ancien patron et lui demanderait de rentrer à l'atelier... Il aurait travaillé et peiné pour sa femme et ses enfants. Il leur aurait acheté de beaux vêtements, et leur eût assuré une existence confortable. Et voilà qu'elle l'a abandonné !

« Il a froid, il frissonne devant cette dureté de cœur. Il aurait compris qu'elle l'eût quitté, mais ouvertement, franchement. Il n'aurait point eu le droit de se fâcher et de lui en vouloir : elle n'avait certes pas été heureuse avec lui. Mais partir ainsi, sans un mot, c'était cruel. Il ne le lui pardonnerait jamais. Elle avait fait de lui la risée du monde ; le quartier entier riait ce

soir de son infortune. Il se promet qu'on cesserait de rire. Il saurait la retrouver et elle lui paierait cette humiliation et cette douleur. Elle apprendrait à son tour ce que c'est que d'avoir froid jusqu'au fond du cœur.

« Cette idée fut son seul soulagement. Et il se mit en quête de sa femme. Il la chercha pendant trois ans, et tout ce temps il nourrit sa haine du souvenir de ces heures de souffrance. L'action de sa femme devint à ses yeux un crime sans pareil. Il suivit des chemins solitaires, et dans la solitude son désir de se venger grandissait. »

La petite Sœur mourante a écouté en silence à ce moment elle interrompt le récit de l'être sombre penché sur elle et s'écrie :

– Ne dis plus rien ! C'est trop épouvantable. Comment pourrais-je répondre de ce que j'ai fait ? Si je ne les avais pas ramenés l'un à l'autre, son péché ne serait pas si grand.

– Je ne dirai plus rien, répond le charretier. Je voulais seulement te faire comprendre qu'il était inutile de te donner du répit.

– Ah si, si, il m'en faut ! s'écrie-t-elle. Je ne puis mourir sans l'avoir revu. Tu sais que je l'aime. Je ne l'ai jamais aimé comme aujourd'hui.

Le fantôme près de la porte tressaille. Depuis que Sœur Edit et le charretier causent, il les a regardés. Chaque mot qu'elle a dit et chaque expression de son visage se sont gravés dans son esprit. Il se les rappellera éternellement. Tout ce qu'elle a dit, même de plus dur, lui a été étrangement doux à entendre ; son angoisse et sa compassion quand Georges a raconté son histoire, ont pansé ses blessures. Il ne sait pas le nom de ce qu'il éprouve pour elle. Il sait seulement qu'il supporterait tout de sa part. Il sait seulement que ce fait qu'elle l'a aimé tel qu'il était, lui qui en revanche lui avait donné la mort, c'est merveil-

leux, indiciblement. Chaque fois qu'il l'a entendue dire qu'elle l'aimait, son âme a éprouvé une profonde émotion. Il s'efforce d'attirer l'attention du charretier, mais celui-ci ne regarde pas une seule fois de son côté. Alors il essaie de se lever, mais il retombe sous d'atroces douleurs.

Il voit la petite Sœur s'agiter inquiète, tourmentée. Elle tend ses mains jointes vers Georges ; mais la figure du charretier demeure sévère et impassible.

– Je t'aurais donné du répit, si le répit avait pu servir à quelque chose, dit-il. Mais je sais que tu n'as aucun pouvoir sur cet homme.

À ces mots, le charretier se penche de nouveau sur la mourante pour prononcer les paroles qui délivrent l'âme de son enveloppe terrestre.

Mais alors, à ce moment, une figure sombre approche en rampant vers le lit. Avec des efforts surhumains et au prix d'une douleur dont rien de ce qu'il a éprouvé jadis n'approche, David Holm a arraché ses liens. Il croit qu'il sera puni de cet acte par la durée éternelle de ses douleurs, mais Sœur Edit n'attendra et n'espérera pas en vain lorsqu'il se trouve si près d'elle. Il s'est glissé de l'autre côté du lit où son ennemi Georges ne peut le voir, et il parvient à saisir une des mains de la mourante.

Si incapable qu'il soit d'exercer la moindre pression, elle perçoit sa présence et, d'un mouvement brusque, se tourne vers lui. Elle l'aperçoit à genoux près d'elle, le visage frôlant la terre, n'osant lever les yeux sur elle, lui communiquant, par sa main qu'il voudrait étreindre, son amour, sa gratitude, son cœur enfin amolli. Alors, sur sa figure passe une lueur rapide de félicité. Elle regarde sa mère, les deux amis à qui elle n'a pas eu le temps de dire un dernier mot d'adieu ; elle les prend à témoin de son bonheur. De sa main libre, elle leur montre l'être accroupi par terre, pour qu'ils partagent avec elle la joie ineffable de voir Da-

vid Holm repentant et contrit à ses pieds. Mais au même instant, le charretier se penche sur elle et dit :

– Prisonnière, douce âme aimante, sors de ta prison !

Sœur Edit se rejette en arrière sur les coussins, et la vie la quitte dans un soupir.

David Holm est violemment tiré en arrière. Ces liens qu'il ne peut que sentir s'enlacent de nouveau autour de ses bras, mais ses jambes cette fois restent libres, et Georges lui ordonne durement de le suivre.

– Viens ! dit-il. Nous deux nous n'avons plus rien à faire ici. Ceux qui doivent l'accueillir sont arrivés.

Il entraîne David Holm sans douceur. Celui-ci croit voir la pièce se remplir soudain d'êtres lumineux. Il croit en voir dans l'escalier, jusque dans la rue, mais il est emporté si rapidement qu'il ne peut rien distinguer avec netteté.

## VI

David Holm se trouve de nouveau jeté au fond du chariot, l'âme bouleversée de colère non seulement contre le monde entier, mais contre lui-même. Quelle est cette folie qui l'avait saisi tout à l'heure et qui l'a jeté comme un pécheur repentant aux pieds de Sœur Edit ? Georges sans doute s'est moqué de lui. Un homme doit supporter les conséquences de ses actes. Il sait pourquoi il les a commis. Il est ridicule s'il court se précipiter par-dessus bord parce qu'une fillette se dit amoureuse de lui. Oui, quelle était cette folie ? Était-ce l'amour ? Mais il était mort. Elle était morte. Quel genre d'amour alors ?

Le cheval boiteux s'est mis en mouvement. Il foule le pavé d'une des rues qui mènent hors de la ville. Les maisons s'espacent ; les réverbères se font rares. La ville finit où ils cessent.

À mesure qu'on s'approche de la dernière lanterne, une tristesse et une angoisse inexplicables s'emparent de lui. Il sent qu'en quittant cette ville, il quitte quelque chose qu'il n'aurait jamais dû abandonner.

Et au moment où il éprouve cette oppression, il entend, malgré le grincement et le bruit du chariot, des voix qui parlent derrière lui. Il lève la tête pour mieux écouter.



C'est Georges qui parle à quelqu'un qui semble être monté dans le véhicule, un voyageur qu'il n'avait pas remarqué auparavant.

Je ne puis aller plus loin, dit une voix douce, si voilée de chagrin et de douleur qu'on l'entend à peine. J'avais tant de choses à lui dire, mais tant qu'il reste là méchant et furieux, je ne peux me faire ni voir ni entendre de lui. Tu lui diras de ma part que j'étais venue le voir une dernière fois, mais maintenant c'est fini : je suis emportée et je ne pourrai plus me montrer à lui.

Mais s'il se repent et s'amende ? dit Georges.

– Tu as dit toi-même qu'il ne fallait pas y compter, dit la voix, tremblante de douleur. Tu lui diras de ma part que j'avais cru que nous devions être éternellement réunis, mais de ce moment il ne me verra plus jamais.

– Et s'il expiait ses mauvaises actions ? persiste Georges à demander.

– Tu lui diras que je n'ai pas le droit d'aller plus loin qu'ici, gémit la voix, et tu lui feras mes adieux.

– Et s'il arrive à redevenir un autre homme ? demande Georges.

– Tu lui diras que je l'aimerai toujours, répond la voix avec mélancolie, je ne puis lui donner d'autre espoir.

David Holm s'est redressé à genoux au fond du chariot. À ces derniers mois d'Edit, il fait un effort suprême et se lève de toute sa hauteur. Il cherche à saisir quelque chose qui s'envole sous la prise incertaine de ses mains ligotées. Il n'a pas pu clairement discerner ce quelque chose de flottant qui laisse une impression de clarté scintillante, de beauté jusque-là insoupçonnée.

Il voudrait se délivrer pour courir après l'être fugitif, mais il est soudain empêché par quelque chose qui le paralyse plus que des liens et des chaînes. C'est l'amour, l'amour des âmes, celui auprès duquel l'amour des hommes n'est qu'un faible reflet et qui de nouveau comme au chevet de mort d'Edit le subjuge. Cet amour l'a lentement pénétré comme un feu nouvellement allumé embrase lentement le bois. On ne sait rien de son œuvre ; il lance de temps en temps une flammèche qui prouve qu'il n'est pas mort. C'est une petite flamme de ce genre qui vient de s'allumer en lui. Elle ne luit pas encore de sa pleine clarté, mais la lumière est suffisante pour lui montrer la bien-aimée si belle qu'il s'affaisse, frappé de crainte, sentant qu'il n'ose pas, ne veut pas l'approcher, qu'il ne le supporterait pas...

## VII

Le chariot de la Mort continuait sa route en pleines ténèbres. Des deux côtés, la forêt se dressait haute et épaisse, et le chemin était si étroit qu'à peine apercevait-on le ciel. Le cheval semblait se mouvoir plus lentement même que d'ordinaire ; le grincement des essieux se faisait plus crissant ; les pensées plus sévères et plus inquiétantes ; la monotonie désespérante semblait plus grande qu'ailleurs. Tout à coup, Georges tira sur les guides ; et le grincement cessa pour un moment, et le charretier s'écria d'une voix sonore et éclatante :

– Qu'est-ce que le tourment que je souffre, qu'est-ce que le tourment qui m'attend encore, comparé à ceci que je ne suis plus dans l'ignorance de la seule chose qu'il importe de savoir ? Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir tiré des ténèbres de la vie terrestre. Je vous loue et je vous bénis du fond de ma misère, car je sais maintenant que vous m'avez fait le don de la vie éternelle !

Le voyage reprit avec le grincement accoutumé, mais les paroles du charretier tintèrent longtemps aux oreilles de David Holm. Pour la première fois, il ressentit un peu de pitié pour son ancien camarade. « C'est un homme brave, se dit-il. Il ne se plaint pas, bien qu'il n'ait plus l'espoir d'être débarrassé de sitôt de sa charge. »

Ce fut un long voyage qui paraissait interminable. Quand David Holm jugea qu'ils devaient avoir voyagé au moins un jour

et une nuit, ils arrivèrent dans une vaste plaine, sous un ciel qui n'était plus couvert, mais où cheminait un croissant brillant entre les Pléiades et Orion. Avec une lenteur exaspérante, le cheval boiteux s'avavançait dans la plaine, et, quand enfin on l'eut traversée et que David Holm consulta la lune pour juger du temps parcouru, il constata qu'elle n'avait pas encore changé de place. Il s'en étonna.

Le voyage continuait toujours, interminable, monotone. À de longs intervalles, David Holm regardait le ciel et les étoiles ; mais il retrouvait toujours au même endroit la lune, les Pléiades et Orion. Il se rendit enfin compte qu'aucun changement ne s'était fait entre le jour et la nuit : les mêmes ténèbres nocturnes avaient régné depuis qu'ils s'étaient mis en route.

Des heures et des heures durant, on chemina ainsi ; mais sur le grand cadran du ciel, les aiguilles ne tournaient pas. David Holm se rappela que Georges avait dit que le temps s'allongeait indéfiniment pour que le charretier pût visiter tous les endroits qui lui étaient assignés. Il comprit avec terreur que ce qui lui avait paru des jours et des nuits n'était, au calcul des hommes, que de brèves minutes. Dans son enfance, il avait entendu raconter l'histoire d'un homme qui avait visité la demeure des bienheureux et qui, de retour parmi les vivants, disait que cent ans dans le ciel de Dieu passaient aussi vite qu'un jour sur la terre. Pour celui qui conduisait le chariot de la Mort un jour valait certainement cent ans.

De nouveau il eut un peu pitié de Georges. « Ce n'est pas étonnant qu'il soupire après la relève, se dit-il. L'année a été longue pour lui. »

Pendant qu'ils montaient une longue côte, ils aperçurent une personne qui avançait encore plus lentement qu'eux et qu'ils rejoignirent. C'était une vieille femme, voûtée, déjetée et frêle, qui se traînait appuyée sur un fort bâton et qui, en dépit de sa faiblesse, portait un ballot si lourd qu'il la faisait pencher de côté.

La vieille femme semblait avoir eu le don de voir le chariot de la Mort, car elle s'écarta et s'arrêta au bord de la route, comme pour le laisser passer. Puis elle reprit sa marche, en se pressant un peu, de façon à marcher près de la voiture et à l'examiner tout à son aise.

Sous le clair de lune blanc, elle se rendit compte que le cheval était une pauvre bête aveugle ou borgne, que le harnais était rafistolé au moyen de ficelles et de liens d'osier et que la charrette délabrée semblait à chaque instant sur le point de perdre ses roues.

– Je m'étonne qu'il y ait des gens qui se hasardent dans un pareil véhicule et avec une haridelle comme celle-là, murmura-t-elle sans penser que les voyageurs pouvaient l'entendre. J'aurais bien demandé la permission de monter, mais, ma foi, cette pauvre bête a assez à faire pour se traîner elle-même. Quant à la charrette, elle se casserait sans doute si j'y mettais le pied.

À peine eut-elle marmonné ces mots, que Georges se pencha hors du siège et vanta son véhicule :

– Oh, dit-il, ce cheval et cette charrette sont moins mauvais que vous ne le croyez. J'ai pu avec eux franchir des mers où les vagues étaient hautes comme des maisons et où les navires sombraient.

La vieille femme le regarda avec ébahissement. Puis, pensant qu'elle avait affaire à un charretier qui aimait plaisanter, elle riposta en riant :

– Votre cheval et votre charrette vont peut-être mieux sur la mer que sur les routes ! Du moins, à ce que je puis en juger, ils ont du mal à avancer ici.

– Je suis descendu par des puits de mine jusqu'aux entrailles de la terre, répondit le charretier, sans que mon cheval ait buté, et j'ai traversé des villes incendiées où le feu nous a en-

tourés comme dans un four à minerais. Aucun pompier ne s'est risqué aussi loin parmi les flammes et la fumée que ce cheval qui l'a fait sans broncher.

– Vous vous amusez à vous payer la tête d'une pauvre femme, charretier, dit-elle.

– J'ai parfois dû monter au sommet des montagnes, où il n'y avait pas de chemin, reprit le charretier, mais mon cheval a grimpé les parois des rocs et sauté des précipices, et la charrette a tenu bon, bien que, par endroits, le sol fût couvert de pierres comme un lit de torrent. J'ai franchi des marais où il n'y avait pas un seul tertre assez solide pour porter un enfant ; et la neige, amoncelée à hauteur d'homme, n'a jamais pu m'arrêter. Je n'ai donc pas à me plaindre de mes moyens de locomotion.

– Si c'est comme vous le dites, je ne m'étonne pas que vous en soyez content, acquiesça la vieille femme. Vous devez être un homme considérable pour avoir un cheval et une voiture pareils.

– Je suis le fort qui a le pouvoir sur les enfants des hommes, répondit le charretier, et sa voix devint grave. Je les contraints, qu'ils habitent de hautes salles ou de misérables caves. Je rends la liberté aux esclaves, et j'arrache les rois de leurs trônes. Il n'y a pas de forteresse si puissante que je n'en escalade les murs. Il n'y a pas de science qui puisse arrêter ma course. Je frappe les gens qui en sécurité jouissaient du bonheur, et je donne des héritages et des biens aux miséreux qui ont langué en pauvreté.

– C'est bien ce que je me disais, fit en riant la pauvre vieille. J'ai fait la rencontre de gens fameux. Mais puisque tu es si fort et que tu as une si magnifique voiture, tu me laisseras peut-être monter un bout de chemin avec toi. J'allais chez une de mes filles pour fêter la Saint-Sylvestre, mais je me suis trompée de route, et je risque fort de passer la nuit à la belle étoile si tu ne me viens en aide.

– Ne demande pas mon aide, dit le charretier. Tu seras plus contente de marcher que de monter dans ma charrette.

– Tu as peut-être raison, dit la vieille femme. Mais tu me laisseras au moins poser mon baluchon au fond de ta charrette, ça ne te gênera guère.

Sans attendre la réponse, elle souleva son paquet et le déposa dans la voiture. Mais, comme si on l'avait posé sur des volutes de fumée ou des nuages de brouillard, le paquet tomba par terre.

Au même instant, la vieille femme perdit sans doute le pouvoir de distinguer la charrette, car elle s'arrêta, interdite et tremblante, sans essayer même d'adresser un mot au charretier.

## VIII

Le charretier a introduit David Holm dans une grande pièce aux fenêtres grillagées, aux murs clairs et nus. Une rangée de lits se dressent le long de la muraille ; mais un seul en est occupé. Une odeur fade de médicaments les accueille ; un homme en uniforme de geôlier est assis au bord du lit, et David Holm comprend qu'il se trouve dans l'infirmierie d'une prison.

Une ampoule électrique pend du plafond, et à sa clarté David Holm aperçoit dans le lit un jeune malade avec un visage beau mais émacié. À peine a-t-il jeté un coup d'œil sur le prisonnier, qu'il tressaille. Il oublie qu'il a ressenti pour Georges un sentiment plus doux : le voilà de nouveau prêt à s'élaner sur lui avec son ancienne fureur.

– Que viens-tu faire ici ? s'écrie-t-il avec véhémence. Si tu touches à celui qui est alité là, nous serons des ennemis mortels et à tout jamais. Tu m'entends ?

Le charretier se tourne vers et lui lance un regard plus chargé de pitié que de reproches.

– Je comprends maintenant qui est là, dans ce lit, David. Je ne le savais pas en entrant.

– Si tu le savais ou non, Georges, peu importe. Mais maintenant...



Il s'interrompt. Georges a fait un geste impérieux de la main, et David Holm recule et se tait, vaincu par une crainte irrésistible et irraisonnée.

– Nous n'avons nous deux qu'à obéir et à nous soumettre, dit le charretier. Tu n'as rien à désirer ni à exiger ; il te convient seulement d'attendre des ordres calme et résigné.

Puis Georges tire son capuchon sur les yeux en signe qu'il ne veut plus échanger de paroles avec lui, et dans le silence qui suit, David Holm entend le prisonnier qui commence à causer avec le gardien.

– Croyez-vous que je redeviendrai jamais un homme ? demande le malade d'une voix très affaiblie, mais nullement découragée.

– Bien sûr, Holm, bien sûr, répond le gardien avec bonté, quoique avec une espèce de petite hésitation. Il faut seulement que vous vous reposiez un peu et que vous vous débarrassiez de cette fièvre.

– Vous savez bien que je ne parle pas de la fièvre, dit le malade. Je vous demande si vous croyez que je puisse jamais me relever. Ce n'est pas si facile quand on a été condamné pour meurtre.

– Ça ira certainement bien pour vous, Holm, puisque vous m'avez dit que vous savez où aller en sortant d'ici, répond le gardien. Vous y serez bien reçu, n'est-ce pas ?

Sur le pauvre visage du malade passe un beau sourire.

– Comment le médecin m'a-t-il trouvé ce soir ? reprend-il.

– Pas de danger, Holm, pas de danger. Le docteur dit toujours : « Si je l'avais seulement hors de ces murs, je le remettrais vite sur pieds. »

Le prisonnier lève la tête et aspire l'air entre ses dents.

– Hors de ces murs ! soupire-t-il.

– Je raconte seulement ce que le docteur a coutume de dire, continue le gardien. Ne le prenez pas dans ce sens que vous devez vous sauver ! Ne vous évadez pas, comme vous l’avez fait il y a un an ! Cela ne fait que prolonger votre temps. Voilà tout ce que l’on y gagne !

– N’ayez crainte ! je suis devenu plus raisonnable maintenant. Je ne songe qu’à finir ma peine. Ensuite j’essaierai de recommencer une vie nouvelle.

– Vous avez raison, Holm, ce sera une vie nouvelle, dit le gardien avec une espèce de solennité.

Pendant cette conversation, David Holm a souffert le martyre.

– Il a attrapé la maladie ici, murmure-t-il, en balançant le corps avec agitation. Et le voilà perdu, lui si beau, si fort et si gai !

– N’avez-vous pas... recommence le malade, mais il s’interrompt au milieu de sa phrase devant un geste de légère impatience que laisse échapper le gardien, et il demande :

– C’est peut-être défendu dans le règlement de causer ?

– Non, non, cette nuit vous avez le droit de causer tant que vous voulez.

– Cette nuit ?... fait le malade. Ah, c’est parce que c’est la Saint-Sylvestre sans doute ?

– Mais oui, dit le gardien. C’est parce que c’est une bonne nouvelle année qui commence pour vous.

– Cet homme-là sait que mon frère va mourir cette nuit, gémit David Holm dans son impuissance. C’est pour cela qu’il est si doux.

– N’avez-vous pas remarqué, recommence le prisonnier en reprenant sa question interrompue, n’avez-vous pas remarqué qu’il y a eu un grand changement en moi depuis cette tentative d’évasion ? Je ne vous ai pas donné de mal depuis ?

– Vous avez été doux comme un agneau et vous ne m’avez donné aucun sujet de mécontentement. Mais je n’en dis pas moins : Ne recommencez pas !

Le malade sourit.

– Et ce changement, ne vous êtes-vous pas demandé d’où il vient ? Vous avez peut-être cru qu’il fallait simplement l’attribuer à mon état devenu plus mauvais après l’évasion ?

– Oui, nous avons pensé quelque chose dans ce genre-là.

– Ce n’est pas ça du tout, reprend le malade. La raison en est toute autre. Je n’ai jamais osé en parler avant, mais cette nuit j’aimerais vous le raconter.

– J’ai bien peur que vous ne parliez trop, Holm, dit le gardien.

Mais en voyant se rembrunir le visage dit malade, il poursuit avec douceur :

– Ce n’est pas que je me lasse de vous entendre, c’est pour votre bien que je dis cela.

– Vous n’avez pas trouvé étrange ici à la prison que je sois revenu de ma propre volonté ? dit le malade. Personne ne soupçonnait mon refuge, mais je suis allé me constituer prisonnier quand même. Pourquoi croyez-vous que j’ai agi ainsi ?

– Nous avons pensé que vous aviez sans doute tant souffert que vous trouviez préférable de revenir, dit le gardien.

– C’est vrai que j’ai souffert les premiers jours. Mais je suis resté trois semaines. Avez-vous cru que j’habitais la forêt sauvage, couchant dehors tout ce temps-là, en plein hiver ?

– Fallait bien le croire puisque vous le disiez.

Le prisonnier a l’air amusé.

– C’est des choses à dire aux autorités pour ne pas exposer ceux qui vous ont aidé. Il le faut, voyez-vous. Quand il y a des gens qui ont eu le courage de donner refuge à un évadé et d’être bons envers lui, on doit essayer de les couvrir. C’est votre avis aussi, n’est-ce pas ?

– Vous me demandez plus que je ne puis répondre, Holm, dit le gardien avec la même douceur qu’il a montrée tout le temps.

Le jeune prisonnier pousse un soupir de regret.

– Ah, si seulement je pouvais tenir jusqu’au jour où je serai libéré et où je pourrai retourner chez eux ! C’étaient des gens qui habitaient la lisière des bois.

Il se tait, haletant et manquant d’air. Le gardien le regarde avec inquiétude, et tend la main vers une potion placée sur la table, mais le verre est vide.

– Il faut que j’aille en chercher, dit-il en se levant et en quittant la chambre.

L’instant d’après, le charretier est assis à la place du gardien. Il a posé sa faux à l’écart, de façon à la cacher au malade, et il a rejeté son capuchon.

David Holm ne peut réprimer un gémissement, pareil à la plainte d’un enfant, en voyant l’homme redoutable si près de son frère, mais le frère lui-même ne montre aucune inquiétude. Troublé par la fièvre, il ne se rend pas compte de l’arrivée d’un nouveau-venu, il croit toujours parler à son geôlier.

– C’était une si petite cabane, dit-il en haletant entre chaque mot.

– Ne vous fatiguez pas à parler, dit le charretier. Les autorités n’ignorent aucun détail de cette histoire, bien qu’on n’y ait jamais fait allusion.

Le malade ouvre très grands les yeux dans son étonnement.

– Oui, vous me regardez avec ahurissement, poursuit le charretier, mais attendez et vous verrez ! Vous croyez que nous ne savons pas qu’un soir un homme s’est introduit furtivement dans une petite maison, la dernière d’un long village, – où il croyait ne trouver personne ? Il avait attendu à la lisière du bois que la maîtresse s’absentât enfin ; il savait que le mari était au travail et il n’avait pas vu trace d’enfants. La femme partit à son tour, avec son pot à lait, il s’empara de la clef qu’elle avait cachée devant lui et entra.

– Comment, comment savez-vous cela ? s’écrie le malade qui fait un mouvement pour se redresser.

– Restez tranquille, Holm, dit le charretier avec la plus grande bonhomie, et ne craignez rien pour vos amis. On n’est pas inhumain dans l’administration des prisons ! Je vous raconterai encore autre chose que nous savons ! Quand l’homme fut entré dans l’unique pièce de la maison, il recula effrayé, car elle n’était point vide comme il l’avait pensé : au fond, dans un grand lit un enfant malade le regardait. Il s’approcha, mais l’enfant ferma les yeux et les tint obstinément fermés, immobile et faisant le mort.

« – Pourquoi es-tu couché en plein jour ? dit l’homme. Es-tu malade ?

« L’enfant ne bougea pas.

« – N’aie pas peur ! poursuivit l’homme. Je ne te veux pas de mal. Dis-moi seulement où trouver quelque chose à manger, et je m’en irai tout de suite.

« Comme l’enfant restait immobile, l’homme tira une paille de la paillasse et se mit à lui en chatouiller le nez. L’enfant éternua. L’homme se mit à rire. L’enfant le regarda d’abord avec effarement, puis éclata de rire à son tour.

« – Je pensais te faire croire que j’étais mort, dit-il.

« – Je l’ai bien vu. Mais à quoi bon ?

« – Tu sais bien, si tu rencontres un ours dans la forêt, qu’il faut te jeter à terre et faire le mort, expliqua le petit. Alors l’ours s’en va creuser un trou pour t’y jeter, et en attendant tu peux filer.

« L’homme rougit subitement.

« – Alors tu croyais que j’allais creuser le trou ? dit-il.

« – C’était bête, dit l’enfant, d’autant plus bête que je n’aurais pourtant pas été capable de me sauver. J’ai mal à la hanche et je ne peux pas marcher. »

Le prisonnier est de plus en plus étonné.

– Vous avez peut-être assez de mon histoire ? demande le charretier.

– Non, non, dit le malade. J’aime bien qu’on me rappelle tout cela. Mais je ne comprends pas...

– Il n’y a rien d’étrange à ce que je le sache. Je vais vous dire comment je l’ai appris. Il y avait un chemineau appelé Georges ; n’avez-vous pas entendu parler de lui ? Il connut l’histoire dans un de ses voyages, et il l’a racontée à d’autres, ainsi elle est venue jusqu’à nous, dans la prison.

Il y eut un petit silence, puis le malade demanda avec une voix très faible :

Et qu'est-il arrivé ensuite pour cet homme et cet enfant ?

Voici. L'homme demanda encore une fois quelque chose à manger. « Ne vient-il pas, dit-il, quelquefois des pauvres gens qui demandent à manger ?

« – Si, répondit l'enfant.

« – Et la mère leur donne quelque chose ?

« – Oui, si nous avons quelque chose, elle leur donne.

« – C'est ce que je te demande, dit l'homme. Je suis un pauvre qui a faim. Dis-moi où je trouverai un morceau à me mettre sous la dent, et je ne prendrai que ce qu'il faudra pour me rassasier.

« L'enfant le regarda d'un air malin :

« – Mère a pensé à cet évadé qui se cache, dit-on, dans la forêt, et elle a fermé tous ses placards.

« – Mais tu as bien vu où elle a caché les clés et tu me le diras ? Sinon je vais être obligé de forcer les portes.

« – Ce ne sera pas facile, dit l'enfant, nous avons de bonnes serrures à nos armoires et à nos placards.

« L'homme fit le tour de la pièce, cherchant les clés. Il fouilla dans les tiroirs de la table et sur le manteau de la cheminée, mais sans rien trouver. L'enfant le regardait faire, assis dans son lit. Tout à coup il s'écria, après un coup d'œil par la fenêtre :

« – Il y a du monde sur la route ; on vient par ici ; c'est la mère et d'autres gens !

« D'un bond l'évadé fut près de la porte.

« – Si vous sortez, vous vous jetterez dans leurs bras, dit l'enfant. Cachez-vous plutôt dans notre armoire !

« L'homme demeura hésitant :

« – Mais je n'ai pas la clef, fit-il.

« – Je l'ai, moi, s'écria l'enfant triomphant, et il lui tendit une grosse clef dans sa main.

« L'évadé la prit, bondit vers l'armoire et l'ouvrit.

« – Jette-moi maintenant la clé et ferme intérieurement, cria l'enfant.

« Il obéit et s'enferma.

« Le cœur a dû lui battre, au pauvre évadé, qui écoutait derrière la porte ses persécuteurs. Il entendit ouvrir la maison. Une voix aiguë de femme cria :

« – Y a-t-il eu quelqu'un ici ?

« – Oui, répondit l'enfant. Dès que vous étiez partie, mère, un homme est entré sans frapper.

« – Seigneur Dieu, gémit la voix. C'est bien ce qu'on m'a dit qu'on l'a vu sortir de la forêt et entrer ici.

« L'évadé marmonna un juron contre cet enfant qui le trahissait. Il était pris comme dans une souricière. Il allait pousser violemment la porte pour essayer de bondir dehors en profitant de la stupeur des gens, quand il entendit une autre voix demander où était passé l'homme.

« – Il n'est plus ici, reprit la voix claire de l'enfant. Il a eu peur en vous voyant venir sans doute.

« – N'a-t-il rien pris ? demanda la mère.



« – Non, il a demandé quelque chose à manger, mais je n'avais rien à lui donner.

« – Et il ne t'a rien fait ? dit la voix encore inquiète.

« – Il m'a chatouillé sous le nez avec un brin de paille, dit l'enfant.

« Et l'évadé entendit son rire clair.

« – Il t'a chatouillé, s'écria la mère, riant elle aussi, comme soulagée.

« – Ne restons pas ici à regarder les murs, puisqu'il est parti, dit une voix d'homme.

« Et un bruit de pas annonça à l'évadé qu'on s'en allait.

« – Et vous restez à la maison, Lisa ? demanda quelqu'un.

« – Oui, je ne quitte plus le petit aujourd'hui, répondit la voix de la mère.

« L'évadé entendit refermer la porte extérieure et comprit que la mère et l'enfant étaient seuls. Il n'osa pourtant pas sortir.

« – Que vais-je devenir ? se dit-il.

« En ce moment il entendit des pas qui s'approchaient de l'armoire.

« – N'ayez pas peur, vous là-bas, appela la voix de la femme, mais sortez pour que je puisse vous parler.

« En même temps une clé s'enfonça dans la serrure, et une main tira la porte. L'homme sortit penaud.

« – C'est lui qui m'a dit de me cacher là, dit-il en montrant l'enfant.

« Le gamin rit, si excité par cette aventure qu'il battit des mains.

« – Ah ! celui-là ! fit la mère avec orgueil. Comme il devient futé à force de rester toujours là, et de penser et de réfléchir ! Il sera bientôt plus fort que nous tous.

« L'évadé comprit que la mère ne le dénoncerait pas, puisque son fils l'avait pris sous sa protection.

« – C'est certain, dit-il, qu'il est futé. Je suis entré pour tâcher d'avoir quelque chose à manger, mais ce moucheron-là n'a jamais voulu me dire où étaient les clefs. Il est plus crâne que bien des gens qui ont l'usage de leurs jambes.

« La mère comprenait fort bien qu'il voulait la gagner par sa flatterie, mais elle avait tout de même du plaisir à l'entendre.

« – Je vais vous donner à manger, dit-elle.

« Pendant que l'évadé mangeait, le gamin se mit à le questionner sur son évasion, et il raconta toute son histoire d'un bout à l'autre sans rien cacher. Ce n'avait pas été une chose préméditée : l'occasion s'était offerte un jour qu'il travaillait dans la cour de la prison et que la porte avait été ouverte pour laisser entrer du charbon. Le gamin ne se lassait pas de demander et d'écouter comment il avait du traverser la ville, et gagner la forêt. Deux ou trois fois l'homme voulut partir, mais l'enfant le retint :

« – Il vaut autant que vous restiez ici ce soir causer avec Bernhard, dit enfin la mère.

Il y a peut-être bien du monde qui vous cherche encore.

« L'évadé était toujours là lorsque le père rentra. Il faisait noir alors, et il crut que c'était un des voisins qui causait avec l'enfant.

« – C'est toi, Pierre, qui racontes des histoires à Bernhard ? dit-il.

« Le rire du gamin fusa de nouveau.

« – Non, père, ce n'est pas Pierre, c'est bien mieux que ça. Viens, que je te dise. » Le père s'approcha du lit, mais il dut mettre son oreille près de la bouche de l'enfant avant que celui-ci se décidât à parler.

« – C'est le prisonnier évadé, chuchota-t-il.

« – Allons donc, Bernhard, tu dis des bêtises. » – C'est vrai, reprit l'enfant. Il m'a raconté comment il s'était évadé, et comment il a passé trois nuits en pleine forêt dans une hutte abandonnée de bûcherons. Je sais tout.

« La femme avait en hâte apporta une petite lampe, et le maître du logis regarda l'homme qui s'était approché de la porte.

« – Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? demanda-t-il.

« L'enfant et la mère se mirent à parler en même temps tous deux, également animés. Le paysan était un homme âgé, d'aspect intelligent et raisonnable. Il examinait longuement l'évadé pendant que sa famille racontait. « Il a l'air malade, mourant presque, le pauvre, se disait-il. S'il passe encore une nuit dans la hutte par ce froid, il sera perdu. »

« – Il y en a beaucoup qui courent les routes sans qu'on les recherche, mais qui sont plus dangereux que vous, dit-il, quand sa femme et son fils se furent tus.

« – Je ne suis pas bien dangereux, dit l'évadé. Il y avait un homme qui me raillait et me défiait un jour que j'étais saoul...

« Mais le paysan ne voulut pas qu'il en dît plus long devant l'enfant, et il l'interrompit :

« – Oui, je suppose que c'est ainsi que la chose s'est passée.

« Il y eut un silence. Le paysan réfléchissait, et les autres le regardaient avec anxiété. Personne n'osa plus élever la voix. Enfin il se tourna vers sa femme :

« – Je ne sais si je fais mal, mais c'est pour moi comme pour toi : puisque le petit s'est chargé de lui, je ne peux pas le chasser.

« Il fut décidé que l'évadé passerait la nuit et partirait le lendemain de grand matin. Mais le lendemain, il avait une si forte fièvre qu'il ne put se tenir sur ses jambes. On dut donc ; le garder. Pendant deux semaines il resta dans la cabane. »

Les deux frères écoutent avec autant d'intérêt cette histoire, et quand le charretier est arrivé au passage où l'évadé, tombé malade, est hébergé chez le paysan, le mourant s'est recouché paisiblement et doucement dans son lit. Ses douleurs semblent l'avoir quitté : il revit un heureux passé. L'autre frère, encore soupçonneux, redoute un piège dans ce récit.

Il fait, à plusieurs reprises, de vains efforts pour attirer l'attention de son cadet qui repose si calme.

– Les pauvres gens de la cabane n'osèrent pas appeler le docteur, reprit le charretier, ni aller chez le pharmacien chercher des remèdes. Le malade dut s'en passer. Si quelqu'un approchait, le gamin en avertissait la mère, qui sortait sur le pas de la porté et prévenait le visiteur que Bernhard avait une étrange éruption sur tout le corps et que ce pouvait bien être la scarlatine. Elle n'avait donc le droit de laisser entrer personne.

« Après deux semaines, le prisonnier évadé commença à se mieux porter. Il se dit alors qu'il ne pouvait plus être à la charge de ces braves gens. Il les remercia et voulut s'en aller.

« Le paysan et sa femme l'entreprirent alors sur quelque chose qui au premier abord lui parut répugnant. Ce fut Bernhard qui lui demanda un soir ce qu'il comptait faire.

« – Retourner dans la forêt, je suppose, avait-il répondu.

« – Savez-vous quelle est mon idée ? avait dit la paysanne. À quoi sert de courir les bois déserts ? À votre place, je m'arrangerais pour être quitte avec la justice aussi vite que possible. Quelle joie trouvez-vous à courir les bois comme une bête traquée ?

« – Ce n'est pas plus gai d'être enfermé.

« – Non, certes, mais du moment qu'il faut tôt ou tard en passer par là, j'aimerais mieux, moi, en finir rapidement.

« – Il ne me restait pas beaucoup de temps à faire quand je me suis évadé, dit-il. Maintenant on me gardera plus longtemps, j'imagine.

« – C'est probable. Mauvaise histoire que votre évasion, répondit la femme.

« – Non, riposta vivement l'évadé. Non, je n'ai jamais rien fait que j'aie moins lieu de regretter.

« En disant ces mots, il regarda l'enfant, en souriant, et l'enfant lui sourit à son tour. Il aimait cet enfant. Il aurait voulu pouvoir l'emporter. Le père, qui était assis auprès du feu et qui avait vu l'échange de sourires, se mêla à son tour à la conversation.

« – Vous ne reverrez peut-être pas Bernhard, si vous errez toute votre vie comme un pauvre fugitif.

« – Je ne le reverrais encore moins si je me laissais enfermer.

« – Nous nous habituions à votre société. Vous nous manquez, reprit-il de sa façon lente et réfléchie. Mais nous ne pouvons vous garder plus longtemps à cause des voisins. Ce serait une autre affaire si vous étiez libéré.

« L'évadé conçut un soupçon. Peut-être ces gens voulaient-ils lui persuader de rentrer lui-même à sa prison pour échapper à des ennuis qu'ils craignaient. Il répondit :

« – Je suis assez remis pour pouvoir partir dès demain.

« – Ce n'est pas pour vous faire partir quand j'ai dit cela, dit le paysan. Mais si vous aviez été libre, je vous aurais offert de rester chez nous et de m'aider à la ferme.

« L'évadé, qui n'ignorait pas les difficultés pour un forçat libéré de trouver un emploi, fut ému de cette offre. Cependant il lui répugnait de retourner à la prison, et il demeura silencieux.

« Ce soir-là, l'enfant était plus mal que de coutume.

« – Ne devriez-vous pas l'envoyer à l'hôpital ? demanda le prisonnier.

« – Il y a été à plusieurs reprises, mais on dit que la seule chose qui puisse le guérir ce sont des bains de mer, et comment aurions-nous les moyens de lui payer cela ?

« – C'est un long voyage à faire ? demanda l'étranger.

« – Ce n'est pas tant le voyage. Mais où prendrions-nous l'argent pour payer un logis et la nourriture ?

« – Évidemment, c'est impossible, dit l'homme.

« Il resta un moment silencieux, plongé dans ses pensées. Elles tournaient toutes autour de ce problème : comment se procurer de l'argent pour envoyer l'enfant aux bains de mer.

« Tout à coup il se tourna vers le paysan et reprit la conversation précédente qu'il avait laissée tomber.

« – Vous ne craindriez pas de prendre un forçat à votre service ? demanda-t-il lentement.

« – Je suis sûr que ça irait bien, répondit le paysan, à moins toutefois que vous ne soyez de ces gens qui ne peuvent vivre que dans la ville ?

« – Je ne pense jamais à la ville quand je suis enfermé dans ma cellule, répondit l'évadé. Je ne songe qu'aux champs verts et à la forêt.

« – Quand vous serez arrivé au terme de votre peine, vous vous sentirez délivré de beaucoup de choses qui vous pèsent maintenant, dit le paysan.

« – C'est bien ce que je lui ai dit, fit la femme.

« Si tu pouvais nous chanter quelque chose ce soir, Bernhard ? proposa la mère. Mais tu es peut-être trop fatigué ?

« – Non, non.

« – C'est que je crois que tu ferais plaisir à ton ami, dit la mère.

« L'évadé se sentit mal à l'aise comme devant un malheur. Il aurait voulu prier l'en-faut de n'en rien faire, mais celui-ci avait déjà entonné une chanson. Il avait une voix claire et douce, et, en l'entendant chanter, on ne pouvait s'empêcher de penser plus que jamais qu'il était lui aussi un prisonnier à vie qui soupirait après la liberté.

« Le forçat cacha sa tête dans les mains, et des larmes tombaient entre ses doigts.

« – Moi qui ne peux plus arriver à rien dans la vie, se dit-il, il faut que je fasse quelque chose pour cet enfant.

« Le lendemain il fit ses adieux à ces braves gens et partit, Personne ne lui demanda où il allait. Ils se contentèrent de lui souhaiter tous : Bon retour. »

– Oui, c’est vrai, s’écria tout à coup le malade, interrompant enfin le récit du charretier. Oui, ils me crièrent tous : Bon retour ! C’est la plus belle chose que je me rappelle de ma vie.

Il se tait, et quelques larmes descendent lentement ses joues. Puis il reprend :

– Je suis content que vous sachiez cela. Dorénavant je pourrai causer avec vous de Bernhard. J’ai eu l’impression d’être libre pendant que vous parliez... Il m’a semblé que j’étais près de lui... Qui aurait cru que j’aurais une nuit si heureuse ?...

Le charretier se penche de plus en plus profondément sur le malade.

– Écoutez-moi, Holm ! dit-il. Si j’arrangeais les choses de façon à ce que vous pussiez aller retrouver tout de suite vos amis, mais d’une autre manière que vous ne l’aviez pensé, que diriez-vous ? Si je vous offrais d’échapper aux longues années d’attente et si je vous donnais la liberté dès cette nuit, accepteriez-vous ?

En disant ces dernières paroles, le charretier a remonté son capuchon et saisi sa faux. Le malade le regarde avec de grands yeux qui se remplissent peu à peu de nostalgie.

– Comprenez-vous ce que je veux dire ! demande le charretier. Comprenez-vous que je suis celui qui ouvre toutes les prisons, que je suis celui qui peut vous emporter dans une évasion où ceux qui vous poursuivraient ne vous atteindraient jamais ?

– Je comprends ce que tu veux dire, murmure le prisonnier, mais ne serait-ce pas mal envers Bernhard ? Tu sais que je suis revenu ici pour être un jour libéré honnêtement et pouvoir l’aider.

– Tu as fait pour lui le plus grand sacrifice que tu pouvais faire, dit le charretier, et c’est en récompense de cette bonne action que ta peine est abrégée et que la grande liberté, celle qu’on



ne pourra plus te ravir, t'est donnée. Tu n'as plus à l'inquiéter de lui.

– Mais je l'aurais conduit à la mer, objecte le malade. En nous séparant, je lui ai glissé à l'oreille la promesse de revenir et de l'emmener un jour. On a le devoir de tenir la promesse faite à un enfant.

– Tu n'acceptes donc pas la liberté que je t'offre ? dit le charretier, et il se lève.

– Ah, ne t'en va pas ! s'écrie le mourant qui saisit le capuchon du charretier. Tu ne sais pas combien j'y aspire ! Si seulement il y avait quelqu'un qui pût aider l'enfant ! Mais il n'y a que moi !

Il a levé les yeux, et tout à coup il pousse un cri de joie.

– David ! mon frère David ! qui est assis là-bas ! Alors tout va bien. Je le prierai de se charger de Bernhard.

– Ton frère David ! dit le charretier d'un ton de mépris. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander de protéger un enfant. Tu ne sais seulement pas comment il soigne les siens.

Il s'interrompt, car David Holm s'est déjà installé de l'autre côté du lit et se penche sur son frère, anxieux de l'aider.

– David, dit le mourant. Je vois devant moi des pelouses vertes et une grande mer libre. Tu comprends, je suis resté enfermé si longtemps ! Je ne peux résister à la tentation puisqu'on m'offre de me jeter dans la liberté sans nuire à personne. Mais il y a cet enfant. Tu sais ce que j'ai promis.

Ne t'inquiète pas ! dit David Holm d'une voix qui tremble, Cet enfant, ces gens qui t'ont secouru, je te dis que je les secourrai à mon tour. Va vers la liberté ! Va en paix ! Je m'en charge. Sors tranquillement de ta prison !

À ces mots, le mourant retombe sur l'oreiller.

– Tu lui as dit les paroles de la mort, David, fait le charretier. Viens. Il est temps pour nous de partir. L'âme délivrée ne doit pas rencontrer ceux qui peinent encore dans l'esclavage et les ténèbres.

## IX

« S'il y avait moyen de se faire entendre au milieu de ce terrible grincement et ce crissement, j'aurais voulu dire à Georges merci pour avoir aidé Sœur Edit et mon frère, dans cette heure la plus difficile, pensait David Holm. Certes je ne céderai pas à son désir de me faire prendre sa place, mais je lui montrerai volontiers que je comprends l'aide qu'il leur a donnée. »

À peine ces pensées lui eurent-elles traversé la tête, que le charretier tira sur ses guides et arrêta son cheval comme s'il les avait entendues.

– Je ne suis qu'un pauvre diable de charretier, dit-il. Parfois je réussis à aider quelqu'un, mais encore plus souvent j'échoue. Il était facile de faire franchir le seuil à ces deux là, car l'une avait la nostalgie du ciel, et l'autre avait si peu d'attaches sur cette terre ! Sais-tu, David, continua-t-il en reprenant soudain le vieux ton de camaraderie, bien des fois assis dans ma charrette, écoutant les bruits du monde, je me suis dit que j'aimerais envoyer un message aux hommes.

– Je comprends cela, répondit David Holm.

– Tu sais, David, que c'est un plaisir d'être moissonneur quand les champs ondulent sous les blés mûrs. Mais si on forçait quelqu'un d'aller faucher de pauvres épis qui n'ont pas encore mûri, il répugnerait à une pareille besogne. Le maître que

je sers s'estime au-dessus de ce travail ingrat et cruel : il me le laisse, à moi, pauvre charretier.

– J'ai compris qu'il doit en être ainsi, dit David Holm.

– Si les hommes savaient seulement, dit Georges, comme on les aide facilement à franchir le seuil quand ils ont fini leur travail et rempli leurs devoirs et que les liens sont à moitié arrachés, et d'autre part combien c'est un travail dur que de délivrer celui qui n'a rien achevé ni accompli et qui laisse derrière lui tous ceux qu'il aime, ils s'efforceraient de rendre la besogne du charretier moins pénible.

– Que veux-tu dire, Georges ?

– Songe à une chose, David ! Tout le temps que tu as été avec moi, tu n'as entendu parler que d'une seule maladie, et j'ai l'impression qu'il en a été presque de même pour moi toute cette année. C'est parce que cette maladie s'abat justement sur le blé vert, le blé que je suis condamné à faucher. Pendant les premiers temps que je conduisais ma charrette, je me disais souvent : « Si seulement on arrivait à se rendre maître de cette maladie, ma peine serait allégée. »

– Et c'est là le message que tu voulais envoyer aux hommes ?

– Non, David. Les hommes sont capables de beaucoup. Le jour viendra sans doute où ils vaincront cette ennemie avec les armes de la science et de la persévérance. Ce n'est pas ça.

– Comment pourraient-ils alors rendre moins lourd le travail du charretier ?

– C'est bientôt le matin du premier de l'An, David, et en se réveillant la première pensée des hommes sera pour la nouvelle année : ils repasseront tout ce qu'ils espèrent et tout ce qu'ils souhaitent que cette année leur donne, puis ils penseront à l'avenir. Alors je voudrais pouvoir leur conseiller de ne deman-

der ni le bonheur de l'amour, ni le succès, ni la richesse ou la longue vie, pas même la santé. Non, qu'ils joignent seulement les mains et concentrent leurs pensées sur une seule prière : « Seigneur Dieu, faites que mon âme arrive à sa maturité avant d'être fauchée ! »

## X

Deux femmes sont engagées dans une conversation qui a duré depuis des heures. Elle a été interrompue un moment pendant l'après-midi, lorsqu'elles sont allées assister à une réunion de l'Armée du Salut, puis elle a repris et se poursuit encore au milieu de la nuit. L'une des femmes s'efforce de donner du courage et de la confiance à l'autre, mais elle ne semble pas y réussir.

– Savez-vous, Madame Holm, dit-elle, je crois, quelque étrange que cela puisse vous paraître, que vous aurez désormais moins à souffrir. Je crois qu'il vous a joué son plus mauvais tour. Ce dernier coup c'était la vengeance dont il vous menace depuis que vous l'avez quitté. Mais vous comprenez bien, Madame Holm, que c'est une chose de se faire très dur et de refuser de laisser partir les enfants, et une tout autre chose de nourrir une pensée de meurtre et de l'exécuter. Je n'en crois personne capable.

– Vous voulez me consoler, je le comprends et je vous en suis bien reconnaissante, dit la femme.

Mais au ton dont elle prononce ces paroles, on sent que, si la Salutiste ne croit personne capable d'une pareille action, cette pauvre femme connaît, elle, quelqu'un qui le serait.

La Salutiste a l'air à bout d'arguments, mais, après un moment de silence, elle se décide quand même à faire un dernier essai :

– Vous devez observer une chose, Madame Holm. Je ne sais si, en quittant votre mari il y a quelques années, vous avez commis un grand péché, mais vous avez négligé un devoir. Vous l'avez laissé désemparé, et les conséquences se sont bientôt montrées. Cette année a été une année d'expiation, et l'œuvre que vous avez commencée avec l'aide de Sœur Edit est une bonne œuvre, et qui portera de bons fruits.

Quand la Salutiste prononce ces derniers mots, elle n'est plus seule avec la femme de David Holm. David Holm et son camarade Georges, ou plutôt leurs spectres à tous les deux, sont entrés dans la pièce et se sont arrêtés près de la porte.

David Holm n'est plus ligoté, il n'a même plus les mains liées. Il suit le charretier de son gré, mais cette fois il se rend compte où Georges le mène et il a encore des velléités de révolte. Ici la mort n'a rien à faire. Alors pourquoi le forcer de revoir cette femme et ce foyer ?

Il est sur le point d'adresser à Georges une question irritée, quand celui-ci lui fait signe de rester tranquille.

La femme de David Holm, un peu remontée par l'ardente conviction de la Salutiste, lève la tête :

– Si j'osais croire que c'est vrai ! soupire-t-elle.

– C'est vrai, assure la Salutiste avec un sourire. Demain il y aura un changement. Vous verrez, Madame Holm, que la nouvelle année vous apportera du bonheur.

– La nouvelle année ? fait la femme...

Oui, cette nuit, c'est la nuit de la Saint Sylvestre. Je l'avais presque oublié. Quelle heure peut-il bien être, capitaine Anderson ?

– Nous sommes déjà dans la nouvelle année, dit la Salutiste en regardant sa montre. Il est deux heures moins le quart.

– Alors, capitaine, vous allez rentrer vous coucher. Je suis calme maintenant.

La capitaine de l'Armée du Salut jette sur elle un regard scrutateur :

– Je ne me fie pas beaucoup à ce calme-là, fait-elle.

– Si, si, vous pouvez partir tranquille. Je sais que j'ai dit des choses abominables ce soir, mais c'est fini : je suis redevenue raisonnable.

– Et vous croyez, Madame Holm, que vous pouvez tout mettre dans la main de Dieu et, avoir confiance qu'il arrangera tout pour la mieux ?

– Oui, répond la pauvre femme, oui, je le crois.

– Je serais volontiers restée près de vous jusqu'au matin, mais vous préférez que je parte ?

– C'était très bon de vous avoir ici près de moi, capitaine, mais il va bientôt rentrer et il vaut mieux que je sois seule.

Elles sortent de la pièce après avoir échangé encore quelques propos.

La jeune femme accompagne la Salutiste pour lui ouvrir la porte de la rue, et rentre bientôt.

On voit qu'elle compte tenir sa promesse et se coucher. Elle s'assied sur une chaise, se baisse et se met à défaire les lacets de ses souliers.

Tout à coup, pendant qu'elle est encore penchée en avant, la porte d'en bas est violemment refermée. D'un bond elle se dresse et prête l'oreille. « Vient-il ? se dit-elle. C'est sans doute lui. »



Elle court à la fenêtre et essaie de voir dans la cour sombre. Elle reste aux aguets pendant une ou deux minutes. Quand, enfin, elle se tourne vers la chambre, son visage est étrangement changé. Il est devenu gris : les yeux, les joues, les lèvres, tout est comme couvert de cendres. Ses mouvements sont raides et tâtonnants, et un faible grelottement agite ses lèvres.

– Je n’y tiens plus, murmure-t-elle. Je n’y tiens plus... Il faut croire en Dieu... et elle s’arrête au milieu de la pièce. Ils me disent tous qu’il faut croire en Dieu. On pense donc que je ne l’ai pas prié et supplié et appelé. Que faire ? Comment s’y prendre pour qu’il vous écoute ?

Elle ne verse pas de larmes, mais sa parole est un gémissement. Elle est évidemment sous le coup d’un tel désespoir qu’elle n’est plus responsable de ses actes.

David Holm se penche en avant, lui jette un regard perçant et frissonne devant une pensée soudaine.

La femme traverse la pièce. Elle ne marche pas, elle se traîne vers les paillasses installées dans un coin de la chambre et sur lesquelles dorment ses deux enfants.

– C’est une pitié, dit elle en se penchant sur eux, ils sont si beaux !

Elle s’assied par terre à côté d’eux et les regarde longuement l’un après l’autre.

– Mais je ne peux plus vivre, continue-t-elle, et je ne peux pas les laisser seuls après moi.

Elle passe la main d’un geste gauche, comme inaccoutumé, sur leurs têtes. « Il ne faut pas m’en vouloir, mes chéris, dit-elle. Ce n’est pas ma faute, je ne puis agir autrement. »

Pendant qu’elle était encore assise à côté de ses enfants endormis, on entend de nouveau ouvrir et refermer la porte de la rue. Elle tressaille et reste immobile, jusqu’à ce qu’elle ait pu se

persuader que ce n'était pas son mari qui l'entraîne. Alors elle se redresse brusquement.

– Il faut que je me dépêche, dit-elle en s'adressant aux enfants dans un chuchotement mystérieux. Ce sera vite fait pourvu qu'il ne vienne pas me déranger.

Cependant elle ne fait rien : elle va et vient seulement avec agitation.

– Il y a quelque chose qui me dit d'attendre à demain, murmure-t-elle, mais à quoi bon différer ce qui doit s'accomplir ? Demain sera un jour pareil à tous les autres. Pourquoi demain me serait-il meilleur à moi et à ses enfants ?

David Holm pense au mort, qui gît sur la pelouse du cimetière et qui bientôt sera enfoui comme une chose de rebut. Il désire presque que sa femme apprenne qu'elle n'a plus à le craindre.

De nouveau on entend un bruit. Cette fois c'est une porte dans la maison qui s'ouvre et se referme, et de nouveau la femme tressaille et frissonne, rappelée à l'action qu'elle médite.

Elle se traîne en grelottant vers le fourneau et se met à casser des brins de fagots pour faire du feu.

– Ça ne fait rien s'il me surprend en train d'allumer du feu, dit-elle en réponse à une objection muette. Je peux bien me préparer une tasse de café le matin du jour de l'An pour me tenir éveillée en attendant son retour.

David Holm se sent soulagé en entendant ces mots. Il se demande encore pourquoi Georges l'a conduit ici. Personne n'est mourant chez lui. Personne n'est même malade.

– Il veut que je voie les miens une dernière fois, se dit-il. Je ne serai peut-être jamais plus près d'eux. Je n'en ai d'ailleurs aucun chagrin.

Il lui semble en ce moment qu'il n'y a place dans son cœur que pour un seul être ; mais il s'approche pourtant du coin où dorment les deux enfants. Pendant qu'il les contemple, il songe au garçon que son frère a tant aimé, au point de retourner volontairement en prison pour lui plaire, et il éprouve le regret de ne pouvoir aimer ses enfants de cette façon-là.

– Puissent-ils être heureux et faire leur chemin dans le monde ! soupire-t-il avec un élan subit d'attendrissement. Ils seront bien contents demain en se réveillant et en apprenant qu'ils n'ont plus besoin d'avoir peur de moi !... Quel genre d'hommes seront-ils un jour ? se demande-t-il avec plus d'intérêt qu'il n'en a jamais ressenti à leur égard. En même temps il éprouve la crainte subite qu'ils ne lui ressemblent. « Car j'ai été un homme malheureux, se dit-il... Je ne sais, je ne comprends pas pourquoi je ne me suis jamais beaucoup soucie d'eux. Si c'était à recommencer, j'essaierais de faire quelque chose de ces deux-là. »

Il reste encore un moment immobile, fouillant dans son cœur.

– Ce qui est étrange, poursuit-il, c'est que je ne sens plus de haine contre ma femme. Je voudrais la savoir heureuse et tranquille après tout ce qu'elle a souffert. Je regrette de n'avoir pu dégager ces meubles du mont-de-piété et de ne pas la voir bien habillée, d'une belle robe, se rendant à l'église le dimanche. D'ailleurs elle ne sera pas malheureuse du moment que je ne reviendrai plus. Peut-être Georges m'a-t-il conduit ici pour que je sois content d'être parti.

Tout à coup, il sursaute. Il a été si plongé dans ses pensées qu'il n'a pas observé mouvements de sa femme. Mais, en ce moment même elle a poussé un petit cri d'angoisse.

– Elle bout, l'eau bout, ce sera vite fondu. Maintenant il faut le faire, il n'y a plus à reculer.

Elle saisit une boîte placée sur le manteau de la cheminée et verse du café moulu dans le philtre. Puis elle sort de son sein un petit paquet contenant une poudre blanche qu'elle y fait également tomber.

David Holm la regarde fixement. Il se refuse à comprendre le sens de ses actes.

– Eh bien, David, tu verras que cela suffit ! dit-elle en se tournant vers la pièce comme si elle le voyait. Cela suffit et pour les enfants et pour moi. Je ne peux plus souffrir de les voir dépérir. Si tu restes absent encore une heure, tout sera fini, selon ton désir, quand tu rentreras.

David Holm a bondi vers le charretier.

– Georges ! dit-il. Seigneur Dieu, Georges, n'entends-tu pas ?

– Si, David, dit le charretier. Je vois et j'entends. Malgré que j'en aie, il faut que j'assiste à cela. C'est de mon devoir.

– Mais tu ne comprends pas ce que tu vois ! Ce n'est pas seulement elle. Ce sont les enfants. Elle compte les emporter dans la mort.

– Oui, David. Elle compte emporter tes enfants.

– Mais cela ne peut pas, cela ne doit pas se faire ! Georges, Georges, tu sais que c'est inutile. Ne peux-tu pas lui faire savoir que c'est inutile ?

– Elle ne peut pas m'entendre, elle est trop loin.

– Que quelqu'un vienne alors, Georges, quelqu'un qui lui dise que c'est inutile.

– Tu demandes l'impossible, David. Quel pouvoir ai-je sur les vivants ?

Mais David Holm ne se rend pas. Il se jette à genoux devant le charretier.

– Songe que tu as été mon camarade et ami jadis. Ne laisse pas cette chose monstrueuse s’accomplir ! Ne laisse pas mourir ces pauvres innocents.

Il lève sur Georges des regards qui implorent ; mais celui-ci secoue la tête.

– Je ferai tout ce que tu voudras, Georges. J’ai dit non, quand tu m’as ordonné de te remplacer comme charretier, mais je prendrai volontiers ta place si tu m’aides cette fois. Ils sont si petits, ces deux-là, et je souhaitais justement de vivre encore pour les élever et faire d’eux de braves gens. Et elle, tu vois bien qu’elle n’est pas dans son bon sens. Elle ne sait pas ce qu’elle fait. Pitié pour elle Georges !

Comme le charretier reste toujours immobile et inflexible, il se détourne :

– Je suis si seul, si seul, gémit-il. Je ne sais où m’adresser. Faut-il supplier Dieu le père ou le Christ ? Je suis un nouveau-venu dans ce monde. Qui est celui qui a le pouvoir ? Qui dois-je prier ?... Pauvre pécheur, j’implore celui qui est le maître de la vie et de la mort. Je ne suis pas un homme qui a le droit de se présenter... J’ai péché, je crois, contre tous tes commandements et toutes tes lois : Laisse moi m’en aller dans les suprêmes ténèbres ! Anéantis-moi ! Fais de moi ce que tu veux, mais épargne ces trois êtres.

Il se tait comme guettant une réponse. Mais il n’entend que la voix de sa femme qui murmure :

– C’est fondu, je vais simplement laisser refroidir un moment.

Alors Georges se penche vers lui. Il a rejeté le capuchon et son visage s’éclaire d’un sourire.

– David, dit-il, si tu es sincère, il y a peut-être un moyen de les sauver. Il faut que tu fasses savoir toi même à ta femme qu'elle n'a plus à te craindre.

– Mais puis-je me faire entendre d'elle, Georges ?

– Pas sous ta forme présente. Il faut pour cela réintégrer le David Holm qui est couché sur la pelouse du cimetière. En as-tu le courage ?

David Holm a un frisson de dégoût. La vie humaine se présente à son esprit comme quelque chose d'étouffant. La saine croissance de son âme ne s'arrêtera-t-elle pas s'il redevient homme ? Tout ce qu'il peut jamais atteindre de bonheur l'attend dans un autre monde. Et pourtant il n'hésite pas :

– Si je peux, oui... mais je croyais que je devais...

– Oui, interrompt Georges, et son visage prend un rayonnement de plus en plus lumineux ; oui, tu devais être le charretier de la Mort pour cette année. Tu y es condamné à moins qu'un autre n'accepte de te remplacer.

– Un autre ? fait David Holm. Qui accepterait de se sacrifier à un misérable comme moi ?

– David, dit Georges, tu sais qu'il y a un homme que poursuit le remords de t'avoir détourné du bon chemin. Cet homme se charge de te remplacer, car il serait heureux de se délivrer de ce fardeau.

Sans même donner à David Holm le temps de saisir complètement le sens de ses paroles, il se penche vers lui et le regardant avec des yeux qui rayonnent magnifiquement, il lui dit :

– Vieil ami, David Holm, agis de ton mieux ! Je reste ici jusqu'à ce que tu sois de retour. Tu n'as pas beaucoup de temps.

– Mais toi, Georges...

Le charretier l'interrompt par le geste impérieux de la main auquel il a appris à obéir.

Il remonte le capuchon sur sa tête et prononce d'une voix sonore et retentissante :

– Prisonnier, rentre dans ta prison !

## XI

David Holm se souleva sur le coude et regarda autour de lui. Les réverbères étaient éteints, mais le ciel s'était éclairci et la demi-lune brillait. Il n'eut aucune difficulté à reconnaître qu'il était couché encore dans le square de l'église sur la pelouse flétrie au-dessus de laquelle s'étendaient les branches dénudées des tilleuls.

Il s'efforça de se lever. Il se sentit infiniment faible, son corps était engourdi par le froid et la tête lui tournait, mais il parvint cependant à se redresser. Puis il fit quelques pas trébuchants dans l'allée, mais dut s'appuyer contre un arbre.

– Je n'ai pas la force de rentrer, se dit-il. Jamais je n'arriverai à temps.

Il n'eut pas un instant la sensation que son voyage avec Georges était irréel. Il gardait au contraire une impression très claire et très nette des événements de la nuit.

– J'ai le charretier de la Mort chez moi, pensa-t-il. Il faut que je me dépêche.

Il quitta l'appui de l'arbre et fit encore quelques pas en avant, mais il s'affaissa sur les genoux.

Or, en ce moment d'abandon et de désespoir, quelque chose lui effleura le front. Était-ce une main ou deux lèvres ou le



pan d'un vêtement diaphane ? Ce fut assez pour inonder son cœur de félicité.

– Elle est revenue près de moi ! s'écria-t-il plein d'allégresse. Elle est près de moi. Elle est près de moi. Elle me protège.

Il tendit les bras, transporté de bonheur : l'amour de Sœur Edit l'enveloppait, cet amour remplissait son cœur de douceur maintenant encore, bien qu'il eût réintégré la vie terrestre.

Tout à coup il entendit des pas dans la nuit solitaire. Une petite femme, la tête enfouie sous un grand chapeau de Salutiste, s'approchait.

– Sœur Maria ! appela David Holm, Sœur Maria, aidez-moi.

La Salutiste avait dû reconnaître la voix, car elle tressaillit, détourna la tête et poursuivit son chemin.

– Sœur Maria, je ne suis pas ivre. Je suis malade. Aidez-moi à rentrer.

Elle ne devait guère le croire, mais, sans mot, elle alla à lui, l'aida à se relever et le soutint dans sa marche.

Enfin il était en route pour sa maison ! Mais ah ! avec quelle lenteur ! Tout serait peut-être fini avant qu'il n'arrivât. Il s'arrêta.

– Sœur Maria, vous me rendriez un grand service, si vous vouliez me précéder pour dire à ma femme...

– Que vous rentrez ivre comme de coutume, Holm ? À quoi bon ?

Il se mordit les lèvres et se remit à marcher, faisant appel à ses dernières forces pour accélérer le pas, mais son corps, engourdi par le froid, refusait d'obéir.

Il tenta une seconde fois de persuader Sœur Maria :

– Pendant que j'étais couché là-bas, j'ai rêvé, dit-il. J'ai vu mourir Sœur Edit. Je vous ai vue, Sœur Maria, à son lit de mort... J'ai vu aussi ceux de chez moi, la femme, les enfants... Elle est hors de sens. Je vous dis, Sœur Maria, que si vous n'y accourez pas, elle se fera quelque chose...

Les mots lui sortaient de sa bouche, hachés, murmurés. La Salutiste n'y prêta aucune attention. Elle avait l'habitude de ne pas écouter les ivrognes.

Mais elle l'aida fidèlement. Il comprenait que c'était au prix d'un gros sacrifice et d'une grande répugnance qu'elle prêtait son appui à celui qu'elle devait considérer comme l'instrument de la mort de Sœur Edit.

Pendant que David Holm avançait ainsi en trébuchant, une angoisse nouvelle l'étreignait : puisqu'il n'arrivait pas à se faire croire de Sœur Maria, comment, chez lui, sa femme, si défiante, croirait-elle à sa sincérité ?

Ils s'arrêtèrent enfin devant la porte de la maison que David Holm habitait, et la Salutiste l'aida à l'ouvrir :

– Maintenant vous pouvez vous tirer d'affaire seul dit elle, prête à le quitter.

– Sœur Maria, vous seriez bien bonne d'appeler ma femme pour qu'elle m'aide à monter les escaliers.

La Salutiste haussa les épaules.

– Vous savez, Holm, une autre nuit je vous aurais peut-être servi davantage, mais cette nuit je n'en peux plus. C'est assez maintenant.

Sa voix expira dans un sanglot, et elle se sauva.

En montant péniblement le dur escalier, il semblait à David Holm qu'il devait venir trop tard. Et comment, comment persuader à sa femme qu'elle pouvait avoir confiance en lui ? Il était sur le point de succomber au découragement et à la lassitude, mais de nouveau la légère caresse passa sur son front : « Elle est près de moi, se dit-il. Elle veille sur moi. » Et il eut la force d'arriver jusqu'à la dernière marche.

Lorsqu'il ouvrit la porte, il se trouva en face de sa femme, accourue, semblait-il, pour la verrouiller. Voyant qu'elle n'en avait plus le temps, elle recula et se plaça le dos tourné vers le fourneau, comme pour y cacher quelque chose. Elle avait la même expression figée qu'à son départ, et David Holm se dit : « J'arrive à temps. Elle n'a encore rien fait. »

D'un regard rapide, il se convainquit que les enfants dormaient encore.

Il tendit la main vers la place où il avait laissé Georges, et il crut sentir qu'une autre main pressait la sienne : « Merci », murmura-t-il tout bas. Sa voix tremblait et un brouillard voila ses yeux.

Il fit quelques pas en trébuchant dans la pièce, puis s'affaissa sur une chaise. Sa femme épiait ses mouvements comme on guetterait une bête féroce qui se serait échappée.

« Elle croit sans doute, elle aussi, que je suis ivre », pensa-t-il.

Un abattement profond le saisit : il était infiniment las, avec un grand désir de repos. Il y avait dans la petite pièce avoisinante un lit ; il aurait voulu pouvoir s'y étendre et dormir ; mais il n'osait pas s'éloigner un seul instant. Sa femme mettrait en œuvre ce qu'elle avait préparé, dès qu'il tournerait le dos. Il n'y avait qu'une chose à faire : combattre cette terrible langueur et la surveiller.

– Sœur Edit est morte, hasarda-t-il. J'ai été chez elle. Je lui ai promis d'être bon pour toi et pour les enfants. Demain tu pourras les envoyer à l'asile.

– Pourquoi mens-tu ? dit la femme. Gustavsson est venu ici annoncer à la capitaine Andersson que Sœur Edit était morte. Et il a dit expressément que tu n'étais pas venu.

David Holm s'écroula sur sa chaise, et à son propre étonnement il éclata en sanglota. Ce qui provoquait ses larmes, c'était l'inutilité de son retour dans ce monde des pensées lentes et des yeux fermés. C'était la conviction décourageante qu'il ne sortirait jamais de l'enclos que ses propres actions avaient élevé autour de lui. C'était le désir, le désir nostalgique et illimité de rejoindre cette âme qu'il sentait flotter autour de lui, si près et pourtant intangible.

Pendant que les profonds sanglots secouaient tout son grand corps, il entendit tout à coup la voix de sa femme. « Il pleure », sa disait-elle d'un ton d'indescriptible surprise. Après un moment elle répéta encore : « Il pleure ? » Elle quitta sa place près du fourneau et s'approcha de lui avec une certaine appréhension :

– Tu pleures, David ? lui demanda-t-elle. Il leva vers elle un visage baigné de larmes :

– Je deviendrai un autre homme, dit-il, les dents serrées. Je veux devenir un brave homme, mais personne ne me croit. N'ai-je pas lieu de pleurer ?

– Vois-tu, David, répondit sa femme avec une certaine hésitation. C'est si difficile à croire. Mais je te crois pourtant puisque tu pleures. Je te crois.

Comme pour lui donner la preuve qu'elle le croyait, elle s'assit par terre à ses pieds, la tête appuyée contre les genoux de son mari.

Elle resta immobile un moment, enfin elle éclata en sanglots, à son tour.

Il tressaillit.

– Tu pleures, toi aussi ?

– Je ne puis m'en empêcher. Je ne serai jamais heureuse avant d'avoir pleuré tout mon chagrin et ma peine. De nouveau, David Holm sentit le courant d'air frais sur le front. Ses larmes s'arrêtèrent et il eut un sourire mystérieux.

Il avait accompli la première des choses que les événements de la nuit lui avaient imposées.

Il lui restait maintenant à aider l'enfant que son frère avait aimé. Il lui restait à montrer à Sœur Maria et à ses pareilles que Sœur Edit n'avait pas eu tort en lui donnant son amour.

Il lui restait à relever son foyer ruiné. Il lui restait enfin à transmettre aux hommes le message du charretier de la Mort. Puis, toutes ces choses faites, il rejoindrait la bien-aimée.

Il demeura assis sur sa chaise, se sentant infiniment vieux. Il était devenu patient et soumis comme les vieillards ont coutume de l'être. Il n'osait rien espérer, rien désirer ; il se contentait de joindre les mains et de prononcer à voix basse la prière du charretier :

– Seigneur Dieu, permets à mon âme d'arriver à sa maturité avant d'être fauchée.

**DAME CARÊME**

**ET**

**PETTER NORD**

## I

La petite ville se présente, à ma pensée, accueillante comme un foyer. Elle est si petite que j'en ai connu tous les coins et recoins, que j'ai pu être l'ami de tous les enfants et apprendre le nom de tous les chiens. Le passant qui descendait la rue savait vers quelle fenêtre lever les yeux pour apercevoir derrière les carreaux un joli visage, et le promeneur qui prenait l'air dans le jardin public savait à quelle heure il avait chance de rencontrer la personne qu'il désirait rencontrer.

Vous étiez aussi fier des superbes roses de votre voisin que si elles s'étaient épanouies chez vous. Quelque chose se commettait-il qui fût vilain ou simplement mesquin, vous en aviez honte comme si cela s'était passé dans votre propre famille, et de la moindre aventure, du moindre incident, incendie ou rixe un jour de foire, on s'enorgueillissait : Voyez comme nous sommes ! Ces choses-là arrivent-elles ailleurs ? Quelle ville extraordinaire que la nôtre !...

Et dans cette ville que j'aime, rien ne change. Si j'y retourne un jour, je sais que j'y retrouverai les maisons et les magasins que je connais depuis toujours ; aux mêmes endroits je buterai contre une inégalité du pavage ; les mêmes charmilles raides, les mêmes lilas taillés en boules retiendront mon regard charmé. Je reverrai le vieux maire, qui gouverne toute la ville, descendre la rue à pas d'éléphant. Patriarche et providence, quelle bonne sécurité de te savoir là ! Et le sourd M. Halfvorson sera toujours dans son jardin en train de retourner la terre avec sa bêche.

Mais celui qu'on ne trouvera plus, c'est le petit Petter Nord. Vous savez bien, le petit Vermlandais, qui était commis chez Halfvorson et qui amusait tant les clients par ses inventions mécaniques et ses souris blanches ?

Il y a toute une histoire sur lui. Il y a d'ailleurs toute une histoire sur tout et sur tous dans ma chère ville. Il s'y passe des choses si merveilleuses !

C'était un petit gars de la campagne, ce Petter Nord. Il était court et rond, il avait les yeux bruns et rieurs. Ses cheveux étaient plus pâles que les feuilles des bouleaux à l'automne ; ses joues étaient roses et duvetées. Et il était du Vermland. D'ailleurs, rien qu'à le voir, on comprenait qu'il ne pouvait venir d'aucun autre pays. Ce bon pays l'avait doté de qualités excellentes. Il était vif au travail, adroit de ses mains ; il avait la langue agile et la tête claire. Au surplus c'était un fou, un casse-cou, plein de bonhomie et arrogant, bon enfant et batailleur, curieux et cancanier. Ah, le fou ! Monsieur le maire ne lui imposait pas plus qu'un mendiant. Aucun respect pour personne. Mais du cœur. Amoureux et changeant d'objet tous les deux jours, il prenait toute la ville pour sa confidente.

Au magasin, ce petit gars, richement doué, s'acquittait de son travail d'une façon surnaturelle : les clients étaient servis sans qu'il cessât de donner à manger à ses souris blanches. Il faisait ses additions, rendait la monnaie tout en mettant des roues à ses petites voiturettes automobiles. Et pendant qu'il confiait au dernier venu sa dernière amourette, ses yeux ne quittaient pas la mesure où coulait lentement la mélasse brune. Son auditoire s'amusait à le voir franchir soudain d'un bond son comptoir et s'élancer dans la rue pour boxer contre un gamin qui passait ; puis il revenait, il achevait de ficeler un paquet ; il avait une pièce de calicot.

N'était-il pas naturel qu'il fût le favori de toute la ville ? Nous sentions tous comme un devoir de faire nos achats chez Halfvorson depuis que Petter Nord y était. Et le vieux maire, lui-



même, était fier et flatté quand Petter Nord daignait lui montrer, dans un coin bien caché, les cages qui abritaient ses souris blanches. C'était dangereux et excitant de montrer les souris, car Halfvorson les avait interdites.

Mais voilà que vers la fin de février, quand la lumière s'accroît, survinrent quelques jours gris de brouillard et de dégel. Petter Nord devint grave et taciturne. Ses souris blanches mordillaient en vain leurs cages grillagées : il ne s'en occupait pas. Il faisait son travail d'une façon irréprochable. Il ne se battait plus avec les gamins des rues. Petter Nord regrettait-il donc l'hiver qui se retirait ?

Non, ce n'était pas cela. Petter Nord avait trouvé un billet de cinquante couronnes sur une des étagères. Il supposait d'abord que ce billet avait glissé, s'était pris dans les plis d'une pièce d'étoffe qu'on y avait montée, et subrepticement il l'avait fourré sous un ballot de percale rayée qui n'était plus à la mode et qu'on ne dérangeait jamais.

Le jeune homme nourrissait en ce moment une grande rancune contre Halfvorson. Celui-ci avait tué toute une famille de souris, et il avait résolu de se venger. Il voyait toujours la pauvre mère souris toute blanche au milieu de ses petits sans défense. Elle n'avait même pas essayé de s'enfuir : immobile, animée d'un héroïsme inébranlable, elle était restée couvrant de son corps ses enfants et fixant de ses yeux rouges et brillants le cruel assassin. Celui-ci ne méritait-il pas d'éprouver au moins un peu d'inquiétude ? Petter Nord voulait le voir sortir pâle de son bureau et chercher le billet. Il voulait voir dans ses yeux couleur d'eau un reflet de l'angoisse qu'il avait vue dans les yeux de rubis de la souris. Halfvorson chercherait et Petter Nord le laisserait tourner et retourner tout le magasin avant de lui faire retrouver ses cinquante couronnes.

Cependant le billet resta toute la journée dans sa cachette sans que personne le réclamât. Il était neuf, multicolore et brillant, et il portait dans les quatre coins les chiffres 50. Quand

Petter Nord était seul au magasin, il dressait une échelle contre l'étagère et montait, tirait le billet de dessous la pièce de percale, le déplaçait et l'admirait.

Parfois, au plus fort de la vente, il était pris d'inquiétude. Sous prétexte de chercher quelque chose sur l'étagère, il grimpeait vite et enfonçait la main sous la percale, jusqu'à ce que ses doigts eussent rencontré le papier dur et lisse.

Ce billet le hantait merveilleusement. N'y avait-il pas quelque chose de vivant en lui ? Les chiffres cinquante largement encadrés semblaient des yeux et l'attiraient. Le pauvre gars les baisa tous en murmurant : « J'en voudrais beaucoup, beaucoup comme toi ! »

Il commençait à se faire toutes sortes d'idées sur le billet. Puisque Halfvorson ne le cherchait point, il ne lui appartenait peut-être pas ? Était-il depuis longtemps dans le magasin ? Il n'avait peut-être plus de propriétaire ?

Les pensées semblent contagieuses. Le soir, au souper, Halfvorson se mettait à parler d'argent et d'hommes d'argent. Il racontait à Petter Nord des histoires de pauvres petits gars qui avaient fait fortune. Il commençait par Whittington et terminait par les Astor et les Gould. Halfvorson savait combien ils avaient lutté et peiné, ce qu'ils avaient inventé et risqué. Ce sujet le rendait éloquent. Il vivait leurs souffrances et leurs privations, il participait à leurs succès et jubilait à leur victoire. Petter Nord l'écoutait comme ensorcelé.

Halfvorson était complètement sourd, mais cette infirmité n'empêchait pas la conversation, car il lisait sur les lèvres ce qu'on disait. Par contre, il ignorait sa propre voix. Aussi roulait-elle étrangement monotone, comme la lointaine rumeur d'une chute d'eau. Ce parler étrange faisait que sa parole s'imprimait d'une façon indélébile dans les oreilles : on l'entendait des journées durant. Pauvre petit Petter Nord !

– La chose indispensable pour s’enrichir, disait Halfvorson, c’est une petite somme porte-bonheur, et on ne la gagne pas par son travail. Remarquez que tous l’ont trouvée, dans la rue ou entre la doublure et le drap d’un pardessus acheté chez le brocanteur ; ou ils l’ont gagnée au jeu ou ils l’ont reçue en aumône d’une belle dame charitable. Une fois cette petite somme trouvée, tout leur a réussi. Le flot d’or en coulait comme d’une source. La première chose qu’il faut, Petter Nord, c’est ce porte-bonheur.

La voix de Halfvorson résonnait de plus en plus sourde. Le jeune Petter Nord demeurait comme dans un engourdissement ; il ne voyait que de l’argent et de l’argent. Sur la nappe de la table les ducats s’empilaient, le plancher se couvrait d’une houle blanche d’argent, et le dessin embrouillé du papier sali des murs figurait des billets de banque, larges comme des mouchoirs. Et, en l’air, flottaient des chiffres de « cinquante », dans de larges cadres et qui l’attiraient comme les plus beaux yeux. « Qui sait, disaient en souriant ces beaux yeux, qui sait si les cinquante couronnes sur l’étagère ne représentent pas cette somme porte-bonheur ? »

– Et remarquez encore une chose, poursuivait Halfvorson, outre cette petite somme, deux autres choses sont nécessaires pour atteindre les sommets. L’une est le travail, le travail acharné, Petter Nord ; l’autre ce sont les sacrifices. Sacrifices des jeux et de l’amour, des causeries et des rires, du sommeil du matin et des promenades au crépuscule. En vérité, deux choses sont nécessaires, je vous le dis. L’une s’appelle le travail, l’autre le sacrifice.

Petter Nord avait l’air de vouloir pleurer. Certes, il désirait être riche ; certes, il voulait être heureux, mais la fortune et le bonheur n’auraient pas dû exiger tant de soucis ni s’acquérir si âprement. La fortune devait venir d’elle même. Un jour que Petter Nord se battrait avec les gamins, cette belle fée arrêterait son carrosse devant la porte du magasin et inviterait le gars de Ver-

mand à prendre place à ses côtés. Mais c'était fini. La voix de Halfvorson roulait toujours à ses oreilles. Son cerveau en était rempli. Le travail et les sacrifices, c'étaient la vie et le but de la vie. Le petit Petter Nord ne demandait plus autre chose, n'osait pas croire qu'il eût jamais souhaité autre chose.

Le lendemain il ne baisait pas son beau billet, n'osait même pas le regarder. Il était taciturne et abattu, ordonné et assidu au travail. Il s'acquittait de ses occupations d'une façon si irréprochable que tout le monde comprenait qu'il y avait quelque chose d'anormal. Le vieux maire en fut tout inquiet et fit son possible pour le remonter.

– Petter Nord, c'est aujourd'hui le mardi-gras. Pensez-vous aller au bal ce soir ? lui demanda le bon vieux. Non ? Eh bien, alors je vous invite. Et ne vous avisez pas de ne pas venir, car alors je dirai à Halfvorson où sont les souris.

Petter Nord promit en soupirant de se rendre au bal.

Le bal du mardi-gras ! Petter Nord au bal du mardi-gras ! Petter Nord allait voir toutes les belles dames de la ville, élégantes, vêtues de blanc, ornées de fleurs. Mais lui, Petter Nord, ne danserait naturellement avec personne. Tant pis. Il n'était guère d'humeur à danser.

Au bal, il resta dans l'embrasement d'une porte à regarder le spectacle. Quelques personnes avaient essayé de l'entraîner dans la danse, mais il avait résisté : il ne connaissait pas ces danses ; ces dames étaient trop au dessus de lui pour qu'il osât les inviter.

Tout à coup une petite étincelle s'alluma dans ses yeux. Il sentit la joie lui couler dans les veines, lui glisser dans les membres. C'était la musique entraînante, c'était le parfum des fleurs, c'étaient tous les jolis visages autour de lui. Après un petit moment, il était si joyeux que si la joie avait été du feu, il eût paru entouré de hautes flammes. Il était toujours amoureux de

quelque belle fille, mais jusqu'ici il ne l'avait été que d'une seule à la fois. Or, en voyant tant de jolies femmes réunies, ce ne fut plus une flambée solitaire qui ravagea son cœur de seize ans : ce fut un incendie de forêt.

Parfois il regardait ses bottes qui n'étaient pas des escarpins de bal. Mais comme il aurait pu marquer la mesure avec ses larges talons et pirouetter sur ses épaisses semelles ! Quelque chose l'entraînait, le tirait, le lançait en avant comme une toupie qu'on fouette. Il résistait, bien que l'impulsion fût de plus en plus forte à mesure que la nuit avançait. La chaleur de la jeunesse et de la vie lui tournait la tête. Il n'était plus le pauvre petit Petter Nord. Il était le jeune tourbillon qui soulève la nue.

La musique entonna une polka. Le paysan qui était en lui devint fou. Cela ressemblait à la polka du Vermland.

Et Petter Nord, en deux bonds, fut au milieu de la salle ! Rien du monsieur n'existait plus en lui. Il n'était plus au bal de la mairie, mais chez lui, sur l'aire, une nuit de la Saint-Jean. Il avança les genoux pliés, la tête enfoncée entre les épaules. Sans faire d'invitation, il enlaça une danseuse et l'enleva. Puis il commença à danser la vraie polka du Vermland.

La jeune fille le suivit, moitié à contrecœur, comme traînée. Elle n'était pas dans la mesure, elle ne savait pas ce que c'était que cette danse, mais soudain cela alla tout seul. Le secret de la danse lui fut révélé. La polka la soulevait, la portait, lui mettait des ailes aux pieds : elle se sentit légère comme l'air. Elle volait.

Car la polka du Vermland est la plus merveilleuse des danses. Elle transforme les lourds enfants de la terre. Sans bruit ils tournent avec d'épaisses semelles sur les planchers raboteux des aires. Ils tourbillonnent, légers comme les feuilles emportées par la tempête d'automne. Elle est souple, rapide, silencieuse et glissante.

Tout autour de la salle de bal les danseurs s'étaient arrêtés pour voir Petter Nord danser la danse de son pays. Au début, on riait ; puis tout le monde comprit que c'était là de la vraie danse. Cet envollement en cercles et tourbillons égaux et rapides, c'était de la vraie danse.

Malgré le vertige qui l'avait saisi, Petter Nord s'aperçut qu'un étrange calme régnait autour de lui. Il s'arrêta net, et se passa la main sur le front. Il n'y avait ni aire au sol noir, ni mur de verdure, ni nuit d'été bleu pâle, ni paysanne rieuse, dans la réalité qui l'entourait. Il eut honte et voulut s'esquiver.

Mais on l'assiégeait. Les jeunes filles se bousculaient autour du petit commis de Halfvorson et le suppliaient : « Venez danser avec moi, avec moi, avec moi ! »

Toutes voulaient apprendre la polka du Vermland. Le programme du bal en fut bouleversé ; on eût dit un cours de danse. Et Petter Nord fut un grand homme ce soir-là.

Il dut danser avec toutes les belles dames, et toutes étaient pleines d'amabilité à son égard. Ce n'était qu'un gamin, et si gai et si drôle. Toutes le gâtaient.

Petter Nord sentit que c'était là le bonheur. Être le favori des dames, oser leur parler, se trouver en pleine lumière, au centre du mouvement, être fêté, choyé, certes, c'était le bonheur.

Le bal terminé, il n'en eut même pas de regrets, tant il était enivré. Il éprouvait le besoin de rentrer chez lui et de revivre dans le silence ce qui s'était passé.

Halfvorson était célibataire, mais il avait près de lui une nièce qui travaillait à son bureau. Pauvre et à la charge de son oncle, elle se montrait en général assez hautaine vis-à-vis de lui et de Petter Nord. Elle était invitée un peu partout dans les cercles de la petite ville, où Halfvorson n'était point reçu. Ce soir-là, Petter Nord et elle rentrèrent ensemble du bal.

– Est-ce que vous savez, Nord, demanda-t-elle, que Halfvorson va être probablement cité en justice pour vente d'alcool ? Vous pouvez bien me dire, entre nous, ce qu'il en est.

– On a tort de faire des histoires, répondit évasivement Petter Nord.

Edith Halfvorson soupira.

– Il y a certainement quelque chose. Il y aura des perquisitions et des amendes et de la honte et des ennuis sans fin. J'aimerais être fixée.

– Mieux vaut ne rien savoir, dit Petter Nord.

– C'est que je veux faire mon chemin, moi, voyez-vous, Nord, reprit Edith, et je voudrais relever mon oncle. Mais il dégringole. Et un beau jour il fera si bien qu'il nous rendra tous les deux impossibles. Je vois à ces manières qu'il manigance quelque chose. Mais quoi ? Vous devez le savoir ?

– Non, fit Petter Nord sèchement.

Il ne daigna pas en dire plus long. Avait-on idée de lui parler d'histoires semblables, à lui qui rentrait de son premier bal !

Derrière le magasin se trouvait un petit débarras où dormait le commis. Le petit Petter Nord de ce soir y fit comparaître le Petter Nord de la veille et instruisit son procès. Comme cette canaille avait l'air pâle et poltron ! Qu'était-il en somme ? Un voleur et un vieil avare. Il avait donc désappris son septième commandement ? En bonne justice, il avait bien mérité vingt coups de bâton. Dieu soit loué de l'avoir envoyé au bal pour changer son esprit ! Comme si la richesse valait qu'on lui sacrifiât la bonne conscience et la paix de l'âme ! Elle ne valait même pas une souris blanche si elle ne permettait pas qu'on fût joyeux. Il joignit les mains de bonheur de se sentir libre, libre, libre ! Plus le moindre désir en lui de posséder le billet de cinquante couronnes. Qu'il était bon de se sentir heureux !

Lorsqu'il fut couché, il se promit de montrer le billet à Halfvorson dès le lendemain matin. Mais bientôt une inquiétude le prit que le marchand le découvrit tout seul. Il pourrait croire que lui, Petter Nord, l'avait caché pour le garder. Cette pensée l'obséda. Il essaya de la chasser : ce fut en vain. De guerre lasse, il se leva, se glissa dans la boutique et s'empara du billet. Puis, tranquilisé, il s'endormit, le billet sous l'oreiller.

Une heure plus tard il fut brusquement réveillé. Une lumière crue l'éblouit, une main tâtonna sous le traversin et une voix tonnante et sourde jurait et sacrait.

Avant que le pauvre Petter Nord fût complètement éveillé, Halfvorson brandissait déjà le billet et le montrait à deux femmes qui se tenaient sur le seuil de la porte.

– Vous voyez que j'avais raison, disait-il. Vous voyez que cela valait la peine de nous faire lever pour être témoins. Vous voyez que c'est un voleur !

– Non, non, non ! cria le pauvre gamin. Je n'ai pas voulu le voler. Je l'ai seulement caché.

Halfvorson était sourd, nous le savons. Les deux femmes tournaient le dos, comme résolues à ne rien voir, à ne rien entendre.

Petter Nord, assis sur son lit, eut tout à coup l'air misérablement petit et faible. Ses larmes ruisselaient. Il se lamentait à haute voix.

– Oncle, dit Edith, il crie.

– Laisse-le crier, répondit Halfvorson.

Il s'approcha de Petter Nord et le regarda.

– Je comprends que tu hurles, continua-t-il, mais ça ne prend pas.



– Oh, oh, sanglota le pauvre gars, je ne suis pas un voleur. J’ai caché le billet pour... pour... pour vous ennuyer. J’ai voulu venger les souris. Je ne suis pas un voleur. Personne ne veut donc m’écouter. Je ne suis pas un voleur.

– Oncle, reprit Edith, l’as-tu suffisamment tourmenté ?  
Pouvons-nous enfin aller nous recoucher ?

– Je veux bien croire qu’il pleure piteusement, dit Halfvorson, mais je n’y peux rien. – Le marchand avait l’air content, enjoué même. – J’ai depuis longtemps les yeux sur toi, reprit-il, tourné vers l’enfant. Chaque fois qu’on entrait, tu avais des choses à dissimuler. Cette fois tu es pris. J’ai des témoins, et je vais aller chercher le commissaire de police.

Petter Nord poussa un cri strident.

– Personne ne veut donc m’aider ? personne ne veut donc venir à mon secours ? sanglota-t-il.

Mais Halfvorson était déjà parti, et la bonne femme qui tenait le ménage du commerçant s’approcha de lui.

– Habillez-vous vite, Petter Nord, dit-elle. Halfvorson est chez le commissaire. Pendant ce temps vous pourriez filer. Mademoiselle Edith est allée chercher quelque chose à manger que vous emporterez, je réunirai vos affaires.

Les terribles sanglots cessèrent brusquement. En quelques minutes Petter Nord fut prêt. Il baisa la main aux deux femmes avec l’humilité d’un chien fouetté. Puis il se sauva.

Elles restèrent un moment sur le pas de la porte à le regarder. Quand il eut disparu, elles poussèrent un soupir de soulagement.

– Que dira mon oncle ? fit enfin Edith.

– Il sera content, répondit la vieille femme. Ça ne m’étonnerait pas qu’il eût lui-même laissé le billet sur le comp-

toir tout exprès, comme un piège. Il voulait peut-être se débarrasser de lui.

– Mais pourquoi ? C'est le meilleur commis que nous ayons eu depuis longtemps.

– Il ne voulait peut-être pas l'avoir comme témoin dans l'affaire de l'alcool...

Edith resta muette, la respiration agitée.

– Ce serait honteux, honteux, murmura-t-elle.

Elle brandit le poing vers le petit bureau et vers le judas de la porte par lequel Halfvorson espionnait. Elle eût voulu s'enfuir, elle aussi, s'évader de tant de vilénie.

Elle entendit un petit bruit au fond du magasin. Elle prêta l'oreille, et, conduite par le craquement, découvrit, derrière des caisses de harengs saurs, les souris blanches de Petter Nord.

Elle s'empara de la cage, la déposa sur le comptoir et ouvrit la porte. Les souris sortirent l'une après l'autre et disparurent derrière les tonneaux et les caisses.

– Allez, prospérez et multipliez, murmura-t-elle. Et rongez tant que vous pouvez pour venger votre petit maître !

## II

La petite ville s'étirait, aimable et heureuse, à l'abri de la montagne rouge. Elle était si enfouie dans la verdure que seul le clocher en émergeait. Les jardins, de terrasse en terrasse, escadaient l'escarpement, mais arrêtés bientôt par les murailles de granit, ils se répandaient entre les maisons de l'autre côté de la rue et sur l'étroite bande de terre qui s'étendait entre la ville et le large fleuve.

La ville sommeillait. On n'y voyait personne, rien que des arbres et des buissons et des maisons espacées. On n'y entendait que le roulement des boules sur le jeu de quilles, qui ressemblait à un tonnerre éloigné. Cela faisait partie du silence.

Soudain, les gros pavés inégaux de la place grincèrent sous le choc de talons ferrés. Le son de voix rudes résonna contre les murs de la mairie et de l'église, se répercuta contre les parois de la montagne, puis s'engouffra dans la longue rue. Quatre étrangers troublaient le calme de la matinée.

Pauvre doux silence ! Paix dominicale d'ordinaire ininterrompue ! Effarouchés, le silence et la paix s'enfuirent vers la montagne.

L'un des bruyants étrangers qui envahissaient la ville était Petter Nord, le gars vermlandais, qui, six ans auparavant, était parti sous l'accusation de vol. Ses trois compagnons étaient des débardeurs du grand port, situé à quelques lieues de là.

Quel avait été le sort du petit Petter Nord ? Il avait très bien réussi. Car il avait trouvé une amie et compagne des plus raisonnables.

En se sauvant dans le petit matin sombre et pluvieux d'un jour de février, tout en courant, les airs de danses lui bourdonnaient aux oreilles. Et il y en avait un qui ne le lâchait pas. C'était la ronde presque rituelle que l'on chante en dansant autour de l'arbre de Noël et que tous avaient entonnée à la fin du bal :

*Voici Noël revenu,  
Voici Noël revenu,  
Après Noël viendront les fêtes de Pâques,  
Ce n'est point vrai,  
Ce n'est point vrai,  
Entre eux vient le carême !*

Le petit fugitif entendait les paroles aussi réellement que s'il y était encore. Peu à peu, la sagesse pratique cachée dans la vieille ronde s'insinua dans le cerveau du petit gars de Vermland si avide de jouissances, pénétra chacune de ses fibres, se mêla à chaque goutte de son sang. La ronde disait vrai. Entre Noël et Pâques, les grandes fêtes de la naissance et de la mort, il y a le carême de la vie. À la vie il ne faut rien demander : c'est un pauvre temps de jeûne et d'abstinence. Ne vous y fiez jamais, si souriante que soit sa figure ! Un instant lui suffit : elle reprend son véritable aspect gris et laid. Ce n'est pas sa faute : cette pauvre vie est ainsi faite.

Petter Nord se sentit presque fier d'avoir soutiré à la vie son secret le plus profond.

Il se représentait bien la figure de dame Carême, une figure jaune de mendicante, qui se faufile partout sur la terre, en tenant sous ses bras ses verges du mercredi des cendres. Elle sifflait entre ses dents : « Comment ! Tu as voulu célébrer la fête de la joie et de la bonne humeur en ce temps de jeûne qu'on nomme

la vie ? Tu seras puni et couvert de honte jusqu'à ce que tu te repentes ! »

Et il s'était amendé, et dame Carême l'avait pris sous sa protection. Il n'avait jamais eu besoin d'aller plus loin que la grande ville manufacturière, car on ne le rechercha pas. Là, aux quartiers populeux, dame Carême était chez elle. Petter Nord entra comme ouvrier dans une usine. Il devint fort et énergique. Il devint grave et économe. Il eut de beaux habits du dimanche ; il acquit de l'instruction : il empruntait des livres à une bibliothèque et suivait des cours d'adultes. Il ne resta plus du petit Petter Nord que des cheveux d'or pâle et des yeux marrons.

Cette nuit avait fêlé quelque chose en Petter Nord, et le dur travail de l'usine continua d'élargir la fêlure, si bien qu'elle laissa passer et disparaître complètement le fou de Vermlandais qui habitait en lui. Il ne racontait plus de bêtises : à l'atelier, où c'était interdit de causer, il avait pris l'habitude de se taire. Il avait oublié ses petites inventions, car, à s'occuper sérieusement de rouages et de ressorts, le charme s'en était évanoui. Il n'était plus amoureux, car les filles du quartier ouvrier ne l'intéressaient pas, et il se rappelait les beautés de la petite ville. Il n'avait plus de souris, plus d'écureuils, plus rien pour se distraire : c'étaient des choses inutiles ; et il pensait avec mépris au temps où il se battait contre les gamins.

Petter Nord ne croyait pas que la vie pût être autrement que grise, grise, grise. Petter Nord s'ennuyait toujours, mais il s'y était habitué et n'y faisait même plus attention. Petter Nord, au fond, était fier de lui-même et de sa sagesse. Il faisait remonter sa conversion à la nuit où la joie l'avait trahi et où dame Carême était devenue sa compagne et son amie.

Comment, Petter Nord, si sage et si rangé, était-il revenu à la petite ville un jour de semaine, accompagné de trois débardeurs, sales et déguenillés, et qui ressemblaient à des ivrognes ?

Il avait toujours été bon, ce pauvre Petter Nord, et les trois débardeurs étaient ses protégés. Ils s'appelaient tous Petter, et ils vivaient comme des frères. Le nom les unissait : ils avaient accueilli Petter Nord, toujours pour l'amour du même nom, et ils permettaient qu'il leur rendît des services. Il leur avait payé du bois quand l'hiver était le plus rude, et le soir, lorsqu'ils s'étaient bien installés autour de la table, un grog devant eux, ils entretenaient le jeune homme, qui ravaudait les énormes trous béants de leurs chaussettes, d'histoires romanesques et de mensonges. Petter Nord, sans se l'avouer, goûtait l'humour âpre de leurs discours et de leurs récits d'aventures. Or, les trois débardeurs avaient entendu des bruits qui concernaient Petter Nord. C'est ainsi qu'après six ans révolus, ils lui apprirent qu'on disait dans la petite ville que Halfvorson avait laissé traîner exprès le billet de cinquante couronnes pour se débarrasser d'un témoin gênant. Ils étaient tous les trois d'avis que Petter Nord devait aller trouver Halfvorson et lui administrer une bonne raclée.

Mais Petter Nord était raisonnable et armé de la sagesse de ce monde. Il ne voulait rien de semblable. Les trois Petter avaient répandu l'histoire dans tout le quartier ouvrier, et répétaient à Petter Nord : « Allez-y et rosssez Halfvorson d'importance. La police se mêlera de l'affaire, les journaux en parleront, et le misérable sera puni. »

Petter Nord ne voulait pas. Certes, il eût aimé à se venger, mais la vengeance est un plaisir coûteux, et la vie est pauvre, Petter Nord le savait. La vie n'a pas les moyens de s'offrir de pareils amusements.

Un matin, les trois débardeurs étaient venus lui annoncer qu'ils allaient à sa place rosser Halfvorson afin que justice fût faite, et que le monde se tût, « car, avaient-ils ajouté, c'est très désagréable, mais partout, dans tous les cabarets, on dit que tu avais eu sans doute l'intention de voler les cinquante couronnes, puisque tu n'oses pas affronter Halfvorson et le faire punir. »

L'argument porta. Petter Nord bondit et déclara qu'il allait de ce pas trouver le marchand.

– Nous t'accompagnerons, dirent les trois débardeurs.

Ils se mirent en route tous les quatre. Au début, Petter Nord leur montrait une figure renfrognée et maussade : il en voulait plus à ses amis qu'à son ennemi. Mais arrivé au pont qui traverse le fleuve et d'où l'on voit la ville, ses sentiments subirent une profonde transformation : il rencontrait sur ce pont le fantôme d'un petit bonhomme en larmes, un fugitif qui se sauvait dans la nuit, et il ne faisait qu'un avec lui. Et plus il entrait dans la peau de l'ancien Petter Nord, plus il se rendait compte du cruel tort que Halfvorson lui avait causé. Non seulement il avait voulu le tenter et le perdre, mais l'avait exilé, et c'était là le pire, de cette ville où Petter Nord serait resté Petter Nord toute sa vie.

Ah ! qu'il s'amusait dans ce temps-là ! Qu'il était heureux et gai ! Comme son cœur avait été ouvert, et comme le monde lui paraissait beau ! Mon Dieu, s'il avait pu continuer d'y vivre ! Il faisait un retour sur lui-même et il se voyait tel qu'il était devenu, taciturne, ennuyeux, laborieux et grave.

La colère montait en lui contre Halfvorson, et, au lieu de suivre les camarades, il les devança.

Les trois débardeurs qui étaient venus non seulement pour rosser Halfvorson, mais en général pour déverser leur rancune sur la petite ville, se trouvèrent désemparés. Il n'y avait rien à y faire pour des hommes irrités. Pas un chien à chasser, pas un balayeur de rue avec qui engager une dispute, pas un monsieur à qui lancer un quolibet.

L'année n'était pas très avancée : c'était le moment où le printemps cède la place à l'été, le temps blanc des cerisiers et des poiriers, où les grappes de lilas couronnent les hauts buissons taillés et où les fleurs des pommiers embaument. Ces

hommes qui venaient directement des rues et des quais dans ce royaume des fleurs, en reçurent une étrange influence. Trois paires de poings, résolument noués, se détendirent ; trois paires de talons frappèrent un peu moins rudement les pavés.

De la place de l'église un chemin montait et serpentait dans les montagnes. Il était bordé de jeunes cerisiers qui formaient des voûtes et des ogives blanches. Les voûtes étaient d'une légèreté déconcertante, les branches étonnamment fragiles, le tout frêle, délicat, juvénile. Cette sente de cerisiers attirait l'attention des trois hommes : fallait-il qu'on fût bête dans cette ville pour planter des cerisiers dont tout le monde pouvait cueillir les fruits ? Jusque-là, ils l'avaient considérée comme un repaire de l'injustice et de la tyrannie. Maintenant, ils commençaient à en rire et à la mépriser.

Mais le quatrième compagnon ne riait pas.

Son désir de vengeance bouillonnait en lui de plus en plus fort, car il sentait que c'était ici la ville où il aurait dû vivre et travailler. C'était son paradis perdu. Et, sans s'occuper des autres, il montait vivement la rue.

Ils le suivirent, et en constatant qu'il n'y avait qu'une unique rue et qu'elle était bordée de fleurs et encore de fleurs, leur mépris s'en accrut en même temps que leur bonhomie. C'était peut-être la première fois de leur vie qu'ils avaient fait attention aux fleurs, mais ici ils ne pouvaient pas ne pas y faire attention : les grappes lourdes des lilas balayaient leurs casquettes, et les pétales des cerisiers pleuvaient sur eux.

La rue était déserte, mais aux fenêtres, derrière les vitres brillantes et les rideaux blancs, on apercevait de jolies figures jeunes, et sur les terrasses des enfants jouaient. Aucun bruit ne troublait le silence. Seules, les trompettes du jugement dernier auraient pu éveiller la ville.



Tout à coup, ils entendirent des pas, de vrais pas qui sonnaient fort, des voix, des voix claires, et des rires, beaucoup de rires, le tout accompagné d'un cliquetis de métal.

Les trois hommes eurent un mouvement de surprise et se retirèrent à l'abri d'une porte cochère. On eût dit une compagnie de soldats qui avançaient...

C'était bien une compagnie, mais de jeunes filles : les petites bonnes de la ville s'en allaient en troupe vers les champs pour traire les vaches.

Cette vue impressionna profondément les hommes de la grande ville, ces citoyens du monde. Des bonnes de la ville avec des seaux à lait ! C'était comique et touchant ! Et soudain, les trois débardeurs sortirent brusquement de la porte cochère en faisant : « Meueh ! Meueh ! »

La compagnie des bonnes se dispersa en un clin d'œil. Les jeunes filles crièrent et se sauvèrent : les jupes volaient, les fichus se dénouaient, les seaux à lait se heurtaient et roulaient par terre. Puis, on entendit, le long de la rue, le bruit sourd des portes qui se fermaient et se barricadaient, des serrures, crochets, verrous, barres de fer qu'on poussait.

En attendant, Petter Nord, qui ne s'était point occupé d'eux, était arrivé devant chez Halfvorson. Là, il les attendait.

– Comme c'est mon affaire, j'entrerais seul la régler, dit-il. Si je ne réussis pas, ce sera votre tour.

Ils opinèrent de la tête. « Vas-y, Petter Nord ! Nous restons ici. »

Petter Nord entra dans le magasin où il trouva un commis qui lui dit que Halfvorson était absent. Petter Nord engagea la conversation avec le jeune homme et apprit une foule de choses sur son ancien patron. Halfvorson n'avait jamais été inquiet pour son commerce illicite d'alcool. Personne n'ignorait com-

ment il s'était conduit vis-à-vis de Petter Nord, mais c'était déjà de l'histoire ancienne. On n'en parlait plus. Halfvorson avait fait fortune et n'était plus dangereux. Il n'était pas mauvais pour ses créanciers et ne dressait plus de pièges à son commis. Dans les dernières années il s'occupait de jardinage. Il avait fait un jardin autour de sa maison en ville et un grand potager près de la barrière. Il y travaillait avec une telle ardeur qu'il en oubliait l'argent et le commerce.

Petter Nord en éprouva comme un coup au cœur. Halfvorson était bon au fond : c'était naturel, puisqu'il n'avait pas été exilé du paradis et qu'on devenait bon à vivre ici.

Edith Halfvorson était toujours chez son oncle, mais elle était malade. Elle avait les poumons atteints depuis une congestion qu'elle avait eue pendant l'hiver.

Pendant que Petter Nord causait avec le commis, ses trois compagnons l'attendaient patiemment.

Dans le jardin de Halfvorson, encore pauvre d'ombrages, on avait arrangé une tonnelle de jeunes bouleaux coupés où Edith pourrait rester pendant les belles et chaudes journées du printemps. Ses forces revenaient bien lentement, mais le danger immédiat semblait écarté. Il y a des gens qui semblent n'avoir pas le courage de vivre. À la première maladie, ils se laissent aller et acceptent la mort. La nièce de Halfvorson était lasse de tout : du bureau, de la petite boutique sombre, de l'avarice de son oncle. À dix-sept ans, le désir de se créer une société et de se faire des amis était un excitant et donnait de l'intérêt à sa vie. Puis elle s'était mis en tête de corriger Halfvorson et de l'amener à comprendre qu'il ne fallait plus d'histoires comme celle de Petter Nord. Elle était arrivée à ses fins : il n'y avait plus rien qui l'intéressât. Elle ne voyait aucune possibilité d'échapper à la monotonie de la petite ville, et elle pouvait mourir. C'était à quoi elle pensait, étendue sous la tonnelle.

Tout à coup, elle tressaillit, en entendant une voix d'homme qui parlait très haut et qui disait qu'il voulait seul régler son affaire avec Halfvorson, et une autre voix qui lui répondait : « Vas-y, Petter Nord ! »

Petter Nord ! le nom le plus terrible, le plus redoutable de tous les noms ! Ce nom signifiait le réveil de ses angoisses. Edith se leva en tremblant. À ce moment, trois hommes, à l'air de chemineaux, tournèrent le coin de la rue et se mirent à la dévisager. Seule une clôture basse et une haie vive séparaient le jardin de la rue.

Edith était seule. La bonne était allée traire les vaches, et Halfvorson était à son potager près de la barrière. Edith eut peur des trois hommes, et prit la fuite : essoufflée, elle monta les allées escarpées et glissantes et les petits degrés de bois à moitié pourris qui menaient de terrasse en terrasse.

Les trois débardeurs trouvèrent bien drôle de la voir se sauver éperdument et firent semblant de vouloir là rattraper. L'un d'eux grimpa sur la clôture, et tous la hélèrent d'une voix terrible.

Edith courut comme on court dans les rêves : haletant, butant, glissant, avec l'impression angoissante de ne pas avancer. Mais parvenue à la dernière terrasse et osant enfin regarder en arrière, elle s'aperçut que les hommes ne la poursuivaient pas. Alors elle se jeta sur le sol, à bout de forces. Mais l'effort avait été trop grand ; elle sentit quelque chose qui se brisait en elle, et l'instant d'après un flot de sang jaillit de ses lèvres.

Les bonnes la trouvèrent en rentrant des champs. Elle paraissait presque mourante et personne n'osait plus espérer qu'elle guérirait. Ce jour-là elle fut trop faible pour raconter ce qui lui était arrivé. Si elle avait pu parler, les étrangers ne seraient point partis vivants.

Leur sort ne fut d'ailleurs pas très heureux. Quand Petter Nord les eut rejoints et leur eut annoncé que Halfvorson n'était pas là, ils s'étaient éloignés tous les quatre en bon accord ; mais les trois débardeurs avaient insisté pour qu'on attendit le retour du marchand, et ils s'étaient installés dans l'herbe sur une pente ensoleillée. Or, le soir, quand les hommes de la ville rentrèrent des champs, les femmes qui avaient eu très grand'peur leur racontèrent la visite des étrangers en exagérant et en grossissant tout. Les hommes résolurent de s'emparer des malfaiteurs, s'armèrent de gourdins et se mirent en route.

Ils revinrent bientôt avec leur proie. Ils avaient entouré et pris sans difficulté les quatre hommes qui dormaient tranquillement, et ils tapaient dessus avec héroïsme.

Dans les vieilles épopées c'est si beau : le héros captif marche, parfois dans les fers, derrière le cortège triomphal du vainqueur, mais il est noble et fier encore dans la défaite. Les regards cherchent aussi bien le vaincu que le vainqueur ; les larmes et les couronnes des belles adoucissent son infortune. Mais qui sentirait son cœur battre pour le pauvre Petter Nord ? Son veston était en lambeaux ses cheveux, collés par le sang. Il recevait le plus de coups, car il faisait le plus de résistance. Il hurlait sans même savoir qu'il hurlait. Les gamins s'accrochaient à lui ; il les traînait et secouait leur grappe harcelante ; et les coups de fouet le cinglaient.

On croisa le vieux maire qui rentrait après sa partie de whist. Immédiatement il rétablit l'ordre. Et les prisonniers furent livrés à la police et écroués à la prison.

Ceux qui avaient sauvé la ville restèrent longtemps attroupés dans la rue, exaltant leur courage et leur exploit. Dans la salle basse de l'auberge, les citoyens qui préparent leur grog, reprennent l'histoire, l'embellissent, l'amplifient, et tous se sentent des héros. Ô terrible sang des Vikings !

Le vieux maire n'aimait pas que ce sang de Vikings se réveillât ; et cette pensée l'empêcha de dormir. Il se leva, sortit et monta doucement vers la place de la mairie. La petite ville baignait dans la douce lumière d'une nuit de printemps. L'unique aiguille de l'horloge indiquait onze heures. Les boules avaient cessé de rouler dans les jeux de quilles. Partout les stores étaient baissés. Les maisons semblaient dormir les paupières closes. Mais au sein du sommeil le parfum des fleurs veillait et ne dormait pas. Il se glissait à travers les haies, sortait des jardins, ondulait dans la rue, montait à l'assaut de chaque fenêtre entr'ouverte, et de chaque lucarne qui aspirait l'air frais. Qui-conque le respirait, voyait devant soi la petite ville : la ville des fleurs où les jardins se touchaient. Il voyait les cerisiers et leurs voûtes blanches au-dessus des chemins qui grimpaient vers la montagne, les grappes des lilas, les boutons où gonflaient des roses superbes, les orgueilleuses pivoines et la neige des pétales sous les arbres fruitiers.

Le vieux maire marchait plongé dans ses réflexions. Il était sage et vieux. Il avait dépassé soixante-dix ans, et depuis cinquante ans il avait dirigé sa ville. Cette nuit il se demandait s'il n'avait pas bien fait d'apaiser toujours et de calmer les esprits.

Il s'était arrêté sur la place, d'où l'on découvre le fleuve. Une barque le remontait. Des citadins revenaient d'une partie de campagne. Des jeunes filles en robes claires tenaient les avirons. Elles s'engageaient sous les arches du pont, mais le courant y fut trop fort pour elles : la barque s'en allait à la dérive. Ce fut une lutte violente. Leurs jeunes corps s'arquaient en arrière, leurs muscles délicats se tendaient. Les rames pliaient. Des rires et des exclamations remplissaient l'air. Le courant fut le plus fort. Et, vaincues, les jeunes filles durent aborder au quai de la place et y laisser la barque. Comme elles étaient rouges et dépitées, et comme elles riaient ! Leurs larges chapeaux clairs, leurs robes d'été légères et flottantes animaient la nuit claire. Le vieux maire croyait voir malgré le crépuscule leurs jeunes visages tendres, leurs beaux yeux limpides et leurs lèvres rouges. Il se

redressa fièrement : sa petite ville n'était point sans éclat. Ailleurs on pouvait se vanter d'autres choses, mais nulle part, il en était sûr, l'œil n'était plus caressé par la douce beauté des fleurs et des femmes.

Alors le vieillard pensa qu'il n'était aucunement nécessaire pour une pareille ville de se protéger avec des lois sévères et des geôles. Et tout à coup il eut pitié des prisonniers.

Il alla réveiller le commissaire de police et tous deux ouvrirent les portes de la prison à Petter Nord et à ses camarades.

Les autorités avaient raison, car la petite ville est comme la Vénus de Milo : elle a une beauté attirante, mais elle manque de bras pour retenir.

### III

Je me sens presque obligé de quitter la réalité et de me réfugier dans le monde des fables pour pouvoir raconter la suite de mon histoire. Si le jeune Petter Nord avait été le porcher d'Andersen qui porte une couronne royale sous son vieux chapeau et qui épouse la princesse, tout paraîtrait simple et naturel. Mais personne ne me croirait peut-être si je disais que Petter Nord cachait lui aussi un cercle d'or dans ses cheveux de lin. On ne peut pas se douter combien il se passe de choses prodigieuses dans ma petite ville et combien de princesses enchantées y attendent le berger de l'aventure.

D'abord il semblait bien que c'était fini, les aventures. Car, lorsque Petter Nord eut été délivré par le vieux maire et forcé pour la seconde fois de s'enfuir de la ville avec de la honte et de l'opprobre, les mêmes idées l'assaillirent que la première fois. Et dans son oreille retentit de nouveau l'air de la vieille ronde qu'on danse autour de l'arbre de Noël : « Voici Noël revenu. Et après Noël, viendront les fêtes de Pâques. – Ce n'est point vrai, ce n'est point vrai. Entre les deux il y a le Carême ! »

Et la jaune dame Carême, avec ses paquets de verges dans les bras, vint à sa rencontre. Et elle lui cria : « Gaspilleur ! gaspilleur ! Tu as voulu célébrer les fêtes de la vengeance et de la réhabilitation pendant cette période de carême qu'on appelle la vie. On n'a pas le moyen de s'offrir un pareil luxe, imbécile. »

Et Petter Nord lui avait de nouveau prêté le serment de fidélité, et il était redevenu l'ouvrier taciturne et économe. De nouveau on le voyait grave et calme à son travail. Personne n'aurait pu croire que ce fût lui qui avait hurlé de rage et lancé les gamins par terre comme l'élan poursuivi se débarrasse des chiens.

Mais quelques semaines plus tard, Halfvorson, sur la prière de sa nièce, vint le trouver à l'atelier.

Petter Nord commença à trembler en le voyant. Il ne savait au juste ce qu'il aurait voulu faire : le battre ou fuir ; mais tout à coup, il se rendit compte que le marchand avait l'air très affligé et l'aspect de quelqu'un qui a affronté une violente tempête : les muscles de son visage étaient tirés et tendus, sa bouche serrée, ses yeux rougis et larmoyants. La seule chose qui n'eût pas changé, c'était la voix : elle sonnait toujours dénuée d'inflexions, aussi monotone.

– Vous n'avez rien à craindre de l'ancienne histoire, ni de la nouvelle non plus, dit Halfvorson. On sait que vous étiez parmi les hommes qui sont venus, il y a quelque temps, faire du scandale chez nous. Mais Edith est mourante – et tout son visage se contracta –. Elle désirerait vous voir avant de mourir. Nous ne vous voulons pas de mal.

– Je vous suis, répondit Petter Nord.

Ils s'embarquèrent tous deux sur le petit vapeur qui remonte le fleuve. Petter Nord avait mis ses beaux habits du dimanche. Le message d'Edith le bouleversait, et ses rêves d'autrefois faisaient autour de ses cheveux comme une couronne de roi. Ne s'était-il pas toujours dit qu'une belle dame l'aimerait ? Et la belle dame voulait le voir avant de mourir. Il en eut du chagrin. Mais, elle avait donc pensé à lui pendant toutes ces années ! Une tristesse chaude et douce l'envahit.



Le revoilà de nouveau, le vieux Petter Nord, le fou Petter Nord ! Dès qu'il approchait de la petite ville, dame Carême s'écartait de lui et l'abandonnait.

Halfvorson ne tenait pas en place ; il arpentait le pont sans répit. En passant devant Petter Nord, il ruminait des paroles qui permettaient au jeune homme de connaître le chemin que suivaient ses pensées.

– On l'a trouvée étendue par terre, moitié morte, une mare de sang autour d'elle, disait-il... Elle était bonne. Elle était belle. Elle n'avait pas mérité ce sort... Elle m'a rendu bon moi aussi. Impossible de la voir pleurer, ses larmes tombaient sur le livre... Une gamine rusée, d'ailleurs. Elle a bien su comment me prendre. Elle me rendait la maison agréable et confortable... M'a fait recevoir dans la bonne société. Je voyais bien où elle me menait, mais comment lui résister ? – Il alla jusqu'à l'avant du bateau, et en revenant, il articula péniblement « Je ne puis supporter l'idée qu'elle va mourir. »

Il parlait toujours de cette même voix pitoyable qu'il ne savait ni assourdir, ni infléchir. Petter Nord sentit fièrement qu'un homme comme lui, prince de l'aventure, n'avait pas le droit de garder rancune à Halfvorson. Le malheureux n'était-il pas relégué en dehors de l'humanité par son infirmité, incapable de gagner l'amour ? Il devait forcément regarder les autres comme des ennemis, et c'eût été une injustice de lui appliquer les mêmes mesures qu'aux autres hommes.

Puis, bien vite, Petter Nord se replongea dans ses rêves. *Elle* s'était donc souvenue de lui pendant toutes ces années ; une jeune fille charmante pendant tout ce temps avait pensé à lui, l'avait regretté, aimé.

Dès qu'on fut arrivé, on le conduisit près d'Edith, qui l'attendait sous la tonnelle. Heureux Petter Nord ! Il n'eut pas de réveil brutal en la revoyant : c'était un être de rêve, cette belle jeune fille qui se fanait plus vite que les bouleaux déracinés de la

tonnelle improvisée. Ses grands yeux devenus plus limpides et plus brillants s'étaient foncés. Ses mains paraissaient si minces et si transparentes qu'on avait peur de toucher à une matière spiritualisée.

Et elle l'aimait ! Lui, de son côté, l'aima immédiatement d'un amour immense, brûlant. Quelle douceur de sentir après tant d'années son cœur se réchauffer à la vue d'un être humain !

Il s'était arrêté à l'entrée de la tonnelle, immobile, pendant que ses yeux, son cœur, son cerveau travaillaient. Devant ce regard qui la fixait, elle se mit à sourire, du sourire le plus désespéré qu'il y ait au monde, ce sourire des malades qui dit : « Voyez ce que je suis devenue ! Ne me demandez rien : je ne peux plus être belle et agréable. Je vais bientôt mourir. »

Ce sourire le ramena à la réalité : il avait devant lui, non pas une vision de rêve mais une âme qui s'apprêtait à fuir et qui avait aminci et miné les murs de sa prison. La figure de Petter Nord et la manière dont il saisit la main d'Edith montrèrent si clairement combien il ressentait sa souffrance et oubliait tout le reste que la malade aussi par pitié d'elle-même eut les larmes aux yeux.

Comme il compatissait avec elle dès le premier instant ! Il comprenait qu'elle ne voulait pas montrer son émotion, et que seul son état de faiblesse présente la trahissait. Il fallait donc faire celui qui ne voit pas : et il entama vite un sujet de conversation très innocent.

– Vous rappelez-vous mes souris blanches ? Savez-vous ce qu'elles sont devenues ?

Elle lui jeta un regard d'admiration : il voulait sans doute lui faciliter ce qu'elle avait à lui dire.

– Je les ai lâchées dans le magasin, dit-elle. Elles se sont très bien tirées d'affaire.

– Vraiment ? Et il y en a encore ?

– Mon oncle prétend qu’il ne s’en débarrassera jamais. Elles vous ont vengé, voyez-vous, répandit-elle avec un air de sous-entendu.

– C’était une bonne espèce, répondit Petter Nord.

La conversation en resta là. Edith ferma un moment les yeux comme lasse, et Petter Nord respecta son silence. Elle cherchait le sens de sa réponse. Il n’avait point relevé ses paroles sur la vengeance. Pourtant, en parlant des souris, il avait semblé comprendre ce qu’elle voulait lui dire. N’était-il donc pas venu, il y a quelques semaines, à la petite ville pour se venger ? Le pauvre Petter Nord ! Bien des fois elle s’était demandé ce qu’il était devenu. Bien des nuits, le hurlement du petit gars affolé avait retenti dans ses rêves. C’était en partie à cause de lui, pour ne pas revivre une nuit pareille, qu’elle s’était mise à réformer son oncle, et à faire un foyer pour ce vieil homme solitaire.

Et de nouveau son sort se mêlait à celui de Petter Nord, et c’était parce qu’il avait voulu venir se venger qu’elle se mourait.

Et Petter Nord, assis à côté d’elle, s’imaginait qu’elle l’avait appelé par amour ! Il ne pouvait se douter qu’elle le croyait vindicatif, brutal, déchu, ivrogne et batailleur. Lui qui était un exemple pour ses camarades de l’usine, comment aurait-il soupçonné qu’elle l’avait appelé afin de lui prêcher la morale, et s’il le fallait, lui dire : « Regardez-moi, Petter Nord ! C’est votre désir de vengeance qui est cause que je meurs. Songez-y et commencez une nouvelle vie ! »

– Alors, Petter Nord, c’est réellement vous qui êtes venu avec ces trois horribles chemineaux ?

Il rougit et baissa les yeux. Mais il lui avoua toute l’histoire : d’abord son manque de dignité qu’on lui avait reproché, puisqu’il n’essayait pas de se réhabiliter ou de se venger,

puis le piteux résultat de sa démarche : battu, incarcéré, relâché. Il n'osait lever le regard en parlant. Il se rendait compte qu'il se dépouillait volontairement de tout le prestige dont Edith dans ses rêveries avait dû le parer.

– Mais, Petter Nord, qu'auriez-vous fait si vous aviez trouvé Halfvorson ? demanda-t-elle enfin.

Il pencha davantage la tête :

– Je l'ai vu, fit-il. Il travaillait dans son potager à la barrière. Le garçon du magasin me l'avait dit.

– Eh bien ? vous n'avez pas pris votre revanche ?

Sous le regard pénétrant de la jeune fille, il reprit docilement :

– Quand les trois camarades se furent installés dans l'herbe pour faire un somme, j'allai seul à la recherche de Halfvorson, car je voulais régler l'affaire à nous deux. Je l'ai trouvé en train de ramer des petits pois. Il avait dû tomber une forte averse la veille, car les plantes étaient couchées, meurtries et souillées de terre. Halfvorson les relevait délicatement une à une, il les essuyait et il aidait ces pauvres petites tiges fines à s'enrouler autour des rameaux, je le regardais faire. Naturellement il ne m'entendait pas, et il n'avait pas le temps de lever la tête. Que pouvais-je faire ? Impossible de me précipiter sur lui tant qu'il s'occupait, en se baissant, des petits pois. J'attendrai un peu, me suis-je dit. Mais tout à coup il se redressa d'un bond, se frappa le front et courut vers les couches chaudes. Il souleva les vitres et regarda. Moi aussi je regardai, car il avait l'air d'être au désespoir. C'était misérable, en effet. Il avait oublié de les abriter du soleil et la chaleur avait été étouffante là-dedans. Les concombres, demi-morts, semblaient haleter ; certaines feuilles étaient brûlées, d'autres pendaient flétries. J'en ai été si saisi que je n'ai pas fait attention. Halfvorson a aperçu mon ombre. « Écoute, prends l'arrosoir que j'ai laissé aux asperges, et cours

vite chercher de l'eau », dit-il, sans lever la tête. Il me prenait sans doute pour l'aide jardinier. Et je n'ai pu faire autrement que de lui obéir.

– Vous êtes allé chercher de l'eau, Petter Nord ?

– Oui, les concombres ne devaient pas souffrir de nos querelles. C'était peut-être ridicule, et je manquais peut-être de caractère, mais c'était plus fort que moi. Puis, j'étais curieux de voir s'ils allaient reprendre. Quand je suis revenu avec l'eau, il avait ôté les vitres et fixait toujours ses yeux désespérés sur les concombres. Je lui ai mis l'arrosoir entre les mains, et il a commencé immédiatement à verser l'eau dans les couches. Les pauvres plantes se ranimaient, se redressaient à vue d'œil. Halfvorson eut la même impression, car il se mit à rire. Alors je me suis sauvé.

– Vous êtes parti ainsi, Petter Nord ? demanda Edith en se redressant à moitié sur sa chaise-longue.

– Je n'ai pas pu le rosser, dit Petter Nord en s'excusant.

Edith subit de plus en plus, et inconsciemment, l'éclat qui nimbait la tête du pauvre Petter Nord. Ainsi donc, elle n'avait pas besoin de lui inspirer dès remords. Il n'était pas l'homme qu'elle avait pensé. C'était un tendre et un délicat. Elle se laissa retomber sur les coussins, ferma les yeux et réfléchit. Elle s'étonnait elle-même de son soulagement en pensant qu'elle n'aurait point de discours à lui faire.

– Je suis heureuse d'apprendre que vous avez abandonné vos idées de vengeance, Petter Nord, reprit-elle après un moment. C'est tout ce que je voulais vous demander. Maintenant, je puis mourir tranquille.

Il respira. Elle devait l'aimer bien profondément pour excuser tant de lâcheté. Et quand elle disait qu'elle l'avait appelé pour le prier de renoncer à sa vengeance, sa timidité sans doute l'empêchait d'avouer la vraie raison.

– Comment peuvent-ils vous laisser mourir, s'écria-t-il, Halfvorson et les autres ? comment le peuvent-ils ? Si j'étais là, je vous disputerais à la mort. Je vous donnerais toute ma force et je prendrais votre souffrance.

– Je ne souffre pas beaucoup, répondit-elle, en souriant.

– Je voudrais vous emporter comme un petit oiseau engourdi par le froid, vous réchauffer sous mon manteau comme un écureuil. Il serait bon de travailler si on savait qu'à la maison il y a quelque chose de tiède et doux qui vous attend. Mais si vous étiez bien portante, il y aurait tant d'autres qui...

Elle le regarda avec un étonnement las, toute prête à le remettre à sa place. Mais de nouveau elle subit sans doute l'enchantement de la couronne magique et irréaliste qui ceignait la tête du jeune homme. D'ailleurs, il parlait probablement sans une intention bien précise, et puis il ne ressemblait pas aux autres.

– Ah ! dit-elle, il n'y en a pas tant que vous le croyez, Petter Nord. Et personne ne s'est présenté pour de bon.

Et à ce moment elle désira la compassion la tendresse que le pauvre ouvrier pouvait lui donner. Elle avait besoin d'être enveloppée de cette sympathie désintéressée et profonde. Elle voulait la lire dans ses regards, dans tout son être. Les paroles lui étaient indifférentes.

– J'aime à vous voir ici, dit-elle. Restez encore un moment et racontez-moi ce que vous avez fait pendant ces six années.

Tout le temps qu'il parlait, étendue sur sa chaise-longue, elle buvait et respirait ce fluide mystérieux qui coulait entre eux. Elle écoutait et n'écoutait pas. Mais elle se sentait ranimée et remontée.

Elle s'intéressa cependant à ces histoires qui l'introduisaient dans les quartiers ouvriers, dans un monde

nouveau où fermentent la force et l'espoir. On y désirait et espérait ; on y haïssait ; on y souffrait.

– Les opprimés sont heureux ! soupira-t-elle. Et dans un réveil brusque de vitalité elle se dit que c'eût été une vie pour elle qui avait toujours besoin de stimulants.

– Si j'étais bien portante, dit-elle, j'aurais voulu vivre de cette existence-là, mon rêve eût été de travailler pour me faire une situation avec quelqu'un que j'aurais aimé.

Petter Nord tressaillit : c'était l'aveu qu'il attendait !

– Ah ! tâchez de vous remettre ! supplia-t-il, et sa figure rayonnait de bonheur.

Edith s'en aperçut. « Mais c'est de l'amour, se dit-elle. Et il s'imagine peut-être que je suis amoureuse de lui. Quelle folie ! Ah ! ce petit Vermlandais ! »

Elle voulait le ramener à la raison, mais ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui rayonnait de Petter Nord dans cette journée glorieuse l'en empêcha. Elle n'eut pas le courage de détruire l'atmosphère de joie qui l'illuminait : Elle eut pitié de sa folie.

« Qu'est-ce que cela peut bien faire, pensa-t-elle, puisque je vais mourir ! »

Mais elle le congédia bientôt, et quand il lui demanda la permission de revenir, elle la lui refusa. « Non, dit-elle, mais rappelez-vous notre cimetière dans la montagne, Petter Nord. Encore quelques semaines, et allez-y et remerciez la mort de cet après-midi que nous avons passé ensemble. »

Comme Petter Nord sortait du jardin, il rencontra Halfvorson qui, de désespoir, arpentait les allées.

– Eh bien, Edith vous a-t-elle dit enfin pourquoi elle meurt ? demanda-t-il en abordant le jeune homme.

– Non, répondit Petter Nord.

Halfvorson posa lourdement la main sur son épaule comme pour le forcer d'écouter jusqu'au bout.

– Elle ne vous a pas dit que c'est vous qui l'avez tuée, vous et vos damnées histoires ? fit-il. Elle était souffrante déjà, mais ce n'était pas très grave. Personne n'avait d'inquiétude, et voilà que vous êtes revenu ici avec cette canaille dont vous avez fait vos compagnons. Et pendant que vous causiez dans le magasin ces trois misérables l'ont chassée et l'ont fait courir jusqu'à ce qu'elle ait vomi du sang. C'est bien ça que vous vouliez ! Vous vouliez vous venger de moi en la tuant. Vous vouliez me rendre malheureux et solitaire sans un être humain autour de moi à aimer et à choyer. Toute ma joie, vous me l'avez enlevée, toute ma joie !

Il aurait continué, mais Petter Nord, égaré, chancelant sous le coup brutal, s'était dégagé et se sauvait éperdument, comme si un tremblement de terre avait secoué la ville et ébranlé les maisons.



## IV

Derrière la ville, les parois de la montagne se dressent à pic, mais après avoir grimpé des marches et des sentiers glissants on arrive sur un vaste plateau ondulé. Et là se trouve une forêt enchantée. Une forêt d'arbres à aiguilles sans aiguilles couvre toute l'étendue, une forêt qui se meurt au printemps et qui reverdit l'automne, une forêt agonisante qui se ranime faiblement lorsque d'autres arbres se dépouillent de la robe verte de la vie, une forêt qui pousse on ne sait comment, verte sous les frimas, brune sous la rosée.

C'est une forêt plantée de jeunes pins qui ont été contraints de prendre racine dans les crevasses et les creux du granit. Leurs racines tenaces se sont enfoncées comme des coins dans les moindres interstices. Les jeunes arbres ont grandi, minces et droits comme des mâts. Mais au bout de quelques années, les racines rencontrant la résistance de la pierre, la forêt est devenue maussade. Elle voulait monter haut, mais elle voulait aussi s'enfoncer profondément. Le chemin vers la profondeur barré, la vie n'avait plus pour elle de valeur. Chaque printemps, prise de découragement, elle était prête à rejeter le fardeau de la vie. L'été où Edith Halfvorson se mourait, la jeune forêt était complètement brune. Au dessus de la ville des fleurs, se dressait une sombre bordure d'arbres agonisants. Mais tout à coup, en se promenant dans la triste forêt, on entrevoit un coin de verdure. Un parfum de fleurs flotte dans l'air ; un concert d'oiseaux charme l'oreille. On pense au bois dormant et au paradis des

contes qui s'entourent de broussailles épineuses. Et lorsqu'on atteint la verdure, le parfum, le chant d'oiseaux, on s'aperçoit qu'on se trouve dans le cimetière caché de la petite ville.

La maison des morts est là, dans un repli du grand plateau. Entre les quatre murs de pierres sèches, le flétrissement et le dégoût de la vie cessent. Les lilas gardent la porte, inclinés sous de lourdes grappes de fleurs. Des tilleuls et des érables exubérants forment une voûte élevée au-dessus des tombes. Les seringas et les roses sourient tendrement sur la terre sacrée. Les vieilles dalles et les stèles sont couvertes et enguirlandées de pervenches et de lierre. Il y a un coin où les pins et les sapins atteignant la taille d'une futaie. Et il y a des haies qui se sont émancipées des mains de leurs gardiens et qui fleurissent et poussent sans craindre les sécateurs et les couteaux.

La ville possède aussi un autre cimetière plus récent, où les morts peuvent arriver sans peine. Il n'était pas facile pour eux d'arriver ici en hiver quand les sentiers de la montagne se couvraient de verglas et que les marches glissantes disparaissaient sous la neige. La bière grinçait, les porteurs haletaient, le vieux pasteur s'appuyait lourdement sur le sacristain et le fossoyeur. Et maintenant personne n'y est enterré à moins d'en avoir manifesté le désir.

Les tombes n'y sont pas belles. D'ailleurs il est rare qu'on sache faire aux défunts une belle demeure. Mais, sur toutes, la fraîche verdure répand sa paix et son charme. Et il est étrangement solennel de se dire que ceux qui y dorment, y dorment de bon gré. Le vivant qui s'y réfugie après une journée torride de labeur y est entouré d'amis, car ceux qui y reposent ont comme lui aimé les ombrages et la tranquillité.

Si un étranger s'égare ici, on ne lui parlera point de mort et de regrets ; on le fera asseoir sur une des larges dalles funéraires des anciens maires, et on lui racontera l'histoire de Petter Nord, du petit gars du Vermland, et de son amour. Ce conte bleu est bien dans son cadre ici où la mort a perdu sa terreur. Le sol béni

semble encore joyeux d'avoir été la scène d'un réveil de bonheur et de vie.

Car, lorsque Petter Nord se fut arraché à Halfvorson, ce fut ici, dans ce cimetière, qu'il se réfugia.

D'abord il courut vers le pont et prit le chemin de la grande ville. Mais sur le pont le pauvre fugitif s'arrêta. Il ne restait plus rien de l'invisible couronne royale qui lui avait ceint le front. Elle avait disparu comme si elle avait été forgée de rayons de soleil. Il était écrasé de chagrin, tout son corps tremblait ; son cœur battait à se rompre, son cerveau brûlait comme du feu.

Alors, pour la troisième fois, dame Carême vint au-devant de lui. Elle était plus amicale, plus pitoyable qu'avant, mais elle lui sembla d'autant plus effrayante.

– Hélas, petit malheureux, fit-elle, tu n'as donc pas encore assez de tes tours ! Voilà que tu as voulu célébrer la fête de l'amour en pleine époque du Carême. Tu vois ce qu'il t'en coûte. Viens maintenant et sois-moi fidèle : tu as tout essayé, il n'y a plus que moi qui te reste.

Mais il la repoussa d'un geste :

– Je sais ce que tu me veux. Tu veux me reconduire vers le travail et les privations. Pas en ce moment, dame Carême, pas en ce moment.

La pâle et jaune dame Carême sourit de plus en plus doucement :

– Mais tu es innocent, Petter Nord. Ne te fais pas tant de peine pour une chose dont tu n'es pas coupable. Edith a été gentille pour toi ! Tu as bien vu qu'elle t'a pardonné. Retourne donc au travail, vis comme tu as vécu jusqu'ici !

Le jeune homme se défendit de plus en plus violemment :

– Trouves-tu mieux pour moi d’avoir tué juste la seule personne qui m’ait été bonne et qui m’ait aimé ? Il faut que je répare. Il faut que je la sauve. Je ne puis songer au travail pour l’instant.

– Ah ! triple fou ! s’écria la dame Carême. C’est la plus grande extravagance de toutes !

Alors Petter Nord s’insurgea contre sa vieille amie, et il ne put se décider à faire un pas vers la grande ville des usines. Il ne pouvait non plus rebrousser chemin et redescendre la grand’rue de la petite ville : il s’engagea donc dans un sentier de montagnes, et il erra longtemps sous la forêt enchantée entre les branches piquantes jusqu’au cimetière. Là il chercha un coin où les sapins formaient un refuge touffu et s’y jeta par terre, mort de fatigue. Il ne savait plus où il était. Il ne se rendait pas compte si le temps marchait ou s’était arrêté. Mais après un moment il entendit des pas, et reprit une vague conscience. Un convoi approchait et une pensée trouble naquit dans son cerveau : Edith était elle déjà morte ? Venait-elle chercher ici son meurtrier ? Il était bien caché dans le sombre taillis sous les branches pendantes des sapins, mais la morte ne le trouverait elle pas ? Il écarta prudemment les rameaux et risqua un coup d’œil. Un prisonnier évadé ne jette pas de regards plus feroches sur ceux qui le poursuivent.

Le convoi était celui d’un pauvre. Le cortège était peu nombreux, composé uniquement de gens pauvres comme le mort. La bière était descendue sans couronnes ni fleurs dans la fosse. Sur aucun visage on ne voyait traces de larmes. Petter Nord eut encore assez de raison pour comprendre que ce ne pouvait être le convoi d’Edith Halfvorson.

Mais si ce n’était pas elle même, ne serait-ce pas un message de sa part ? Petter Nord se dit qu’il n’avait pas le droit de fuir. Elle lui avait donné rendez-vous au cimetière : il devait l’y attendre. Et pour son cerveau malade le mur bas du cimetière se fit haut comme un mur de prison. Il regardait inquiet la grille :

elle lui parut une porte de chêne solide et massive. Il était prisonnier. Il ne sortirait de là que lorsqu'elle viendrait, elle-même le trouver pour son châtement. Ce qu'elle ferait de lui, il l'ignorait. Une seule chose était claire et nette : il fallait l'attendre au cimetière.

Bientôt la nouvelle en vint à Edith, qui se mourait en même temps que les bouleaux sans racines de la tonnelle :

« Petter Nord avec qui tu t'es amusé un jour d'été t'attend au cimetière. – Petter Nord à qui ton oncle a fait perdre la raison refuse de quitter le cimetière avant que ton cercueil fleuri vienne le trouver. »

La jeune fille rouvrit les yeux comme pour revoir encore une fois le monde. Elle envoyait chercher Petter Nord. Elle lui en voulait de ses coups de tête. Pourquoi ne la laissait-on pas mourir tranquille ? Elle n'avait jamais désiré qu'il eût des remords à son sujet.

Le messenger lui rapporta que Petter Nord ne pouvait venir : le mur était trop haut, la porte trop massive. Il n'était au pouvoir que d'une seule personne de le délivrer.

Bientôt on ne parla pas d'autre chose dans la petite ville : « Il y est encore. Il y est toujours », se disait on. « Est-il fou, le croyez-vous ? », et ceux qui étaient parvenus à lui parler répondaient qu'il le deviendrait sans doute complètement lorsqu'elle arriverait. On était grandement fier de ce martyr d'amour qui illustrait la ville. Les pauvres gens lui portaient à manger ; les riches se donnaient la peine de monter pour l'entrevoir.

Edith, qui ne pouvait bouger, qui était étendue sur son lit et qui attendait la mort, avait tout son temps pour réfléchir. Quelles pensées roulait-elle dans sa tête jour et nuit ? Ah ! Petter Nord, Petter Nord ! Ne devait-elle pas toujours voir devant elle l'homme qui l'aimait, qui perdait la raison à cause de cet

amour, qui restait là-haut au cimetière pour accueillir son cercueil ?

Cela convenait au ressort d'acier de sa nature. Cela réveillait et excitait son imagination. Que ferait-il si elle y venait dans son cercueil ? Que ferait-il si elle y venait vivante ?

Et cette pensée la mettait presque en colère. Elle en avait si bien fini avec la vie ! Serait-elle donc forcée de reprendre son fardeau ?

Elle n'en commença pas moins des efforts sérieux pour guérir. Pendant des semaines il se livrait dans son corps un travail acharné. Rien de ce qui redonne de la force ne lui était mesuré : huile de foie de morue et toniques, air frais et soleil, rêves et amour. Ah ! les belles journées, longues, chaudes, sèches !

Enfin, le docteur donna à la malade la permission de se faire porter au cimetière. La ville entière ne vivait plus. Redescendrait-elle avec un fou ? Ou la misère de ces semaines s'effacerait-elle du cerveau malade de Petter Nord ? L'effort qu'elle avait fait pour guérir serait-il vain ? Et en ce cas, que deviendrait-elle ?

Quand elle partait, pâle d'émotion, mais pleine d'espoir, il y avait, en effet, lieu de tout craindre. Personne ne se dissimulait que Petter Nord avait pris trop de place dans son imagination. Toutes les barrières avaient, disparu quand elle avait appris ce qu'il souffrait par amour d'elle. Mais que deviendrait cet amour romantique quand elle le reverrait en chair et en os ? Rien n'est moins romantique qu'un fou.

Transportée jusqu'à la grille du cimetière ; elle quitta ses porteurs et s'avança seule dans la large allée du milieu. Ses regards parcouraient la place verdoyante : elle n'apercevait personne.

Soudain, elle entendit un froissement de branches du côté des sapins, et un visage farouche et grimaçant fixa ses yeux sur

elle. Jamais elle n'avait vu la terreur ainsi imprimée sur une figure humaine. Elle eut peur, mortellement peur. Elle fut sur le point de s'enfuir. Mais un élan brusque, un sentiment profond et sacré s'éveilla en elle. Il n'était plus question d'amour, ni de roman : elle eut seulement la terreur de voir sombrer dans la folie un pauvre être humain.

Immobile sur place, elle le laissait lentement s'habituer à la voir. Mais tout son pouvoir, elle le mettait dans ses regards : elle attirait l'homme avec la force de cette volonté qui avait déjà vaincu la maladie.

Il sortit enfin de son coin, pâle, émacié, sauvage. Il approchait sans que l'horreur s'effaçât de ses traits. Quand il fut tout près d'elle, elle lui posa les deux mains sur les épaules et le regarda dans les yeux en souriant.

– Voyons, Petter Nord ! Qu'y a-t-il ? Il faut vous en aller d'ici. Pourquoi rester au cimetière, Petter Nord ?

Il se mit à trembler et se fit petit sous ses yeux. Elle sentait qu'elle le domptait de son regard, mais ses paroles ne semblaient pas avoir de sens pour lui.

Elle changea de ton : « Écoutez-moi bien, Petter Nord ! Je ne suis pas morte. Je ne vais pas mourir. Je me suis guérie pour vous sauver. »

Il demeurait toujours en proie à la même horreur hébétée. De nouveau, la voix d'Edith se modifia :

– Tu ne m'as pas donné la mort, dit-elle de plus en plus tendrement, tu m'as rendu la vie.

Elle répéta cette dernière phrase plusieurs fois, d'une voix qui finit par trembler d'émotion et se brouiller de larmes. Il ne comprenait toujours rien.

– Petter Nord, je t'aime ! je t'aime ! s'écria-t-elle enfin.

Il restait indifférent.

Elle ne savait plus que tenter.

Il lui faudrait donc l'emmener comme un fou et le traiter comme un fou.

Une douleur poignante lui étreignit le cœur. Elle avait perdu le cadeau le plus précieux que la vie lui avait fait. Dans l'amertume du regret, elle attira à elle le pauvre être et lui baisa le front. C'était son adieu au bonheur et à la vie.

Ses forces l'abandonnèrent et une faiblesse mortelle se glissa dans ses veines.

Mais elle crut tout à coup voir un faible signe de conscience chez le malheureux. Ses traits se contractaient. Il commençait à trembler.

Et soudain il fondit en larmes.

Elle l'attira vers un vieux tombeau, s'assit sur la large dalle, le fit asseoir par terre devant elle et posa sa pauvre tête sur ses genoux et elle le caressait doucement pendant qu'il pleurait.

Il se passa en lui quelque chose de semblable au réveil d'un mauvais rêve. « Pourquoi est-ce que je pleure ? se demandait-il. J'ai eu un cauchemar, mais ce n'est pas une raison pour pleurer. Edith vit, puisqu'elle est là. Je ne l'ai pas tuée. On ne pleure pas pour un rêve. »

Le brouillard de sa pauvre tête se dissipait peu à peu, mais ses larmes coulaient toujours.

– J'avais besoin de pleurer, fit-il.

Puis il eut un sourire :

– Est-ce Pâques maintenant ? demanda-t-il.

Edith ne comprenait pas.



– C’est Pâques quand les morts ressuscitent.

Puis il se mit à lui confier ses rencontres avec dame Carême, comme il lui avait été soumis et comme enfin il s’était rebellé.

– C’est Pâques, en effet, et son règne est terminé, répondit Edith.

FIN

# Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande***

**<http://www.ebooks-bnr.com/>**

**en août 2012**

## **– Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise, Jane.

## **– Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après : Selma Lagerlöf, *Le Charretier de la Mort*, éd. Perrin, Paris. La première page est réalisée sur la base de : Wikimedia : Franz Karl Basler-Kopp : Schimmelreiter I ; Kreide auf Papier, 47x68 cm ; Privatbesitz in Luzern. La maquette a été faite par Laura Wells.

## **– Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Remerciements :**

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (<http://www.ebooksgratuits.com/>) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.